Alternative Libertaire 219 / ÉTÉ 1999

Qui sont les anarchistes ?

Un dossier signé Mimo Pucciarelli
(Atelier de Création Libertaire)

Introduction historique
En France aujourd'hui
Noir, rouge et verts !

OTAN où est ta victoire ?
Une réflexion de Jean Bricmont

UNE CARTE POSTALE ESTIVALE
Un bonjour du cosmos
Chiquet Mawet

POLITIQUE
Des Verts de toutes les couleurs
René Hamm

LEÇONS DE L'EXTRÊME
Un feuilleton glauque
Cécily Falla

SOYONS CONCRETS
Le Tour de France n'aura pas lieu
Cerise

RÉFLÉCHIR L'ANARCHISME
L'hérésie moderne
Christian Ferrer

LA FEUILLE DE RÉSISTANCE
du Collectif *CHÔMEUR, PAS CHIEN !*

Occupation de l'ONEm à Liège
Au coeur de l'occupation
Mises au point...
Nos objectifs...
Collectif Sans Ticket

Le 3 septembre 1999
à 20h au Centre Libertaire
soirée - débat sur le thème

Construire la Fédération Anarchiste en Belgique francophone

avec...
Paul Boinot (Union Locale Lyon)
Roger Debliquy (Péruwelz)
Roger Noël - Babar (Bruxelles)

UN DOSSIER
SIGNÉ MIMMO PUCCIARELLI

Qui sont les anarchistes

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent ! (Léo Ferré)

Ce texte est un résumé de mon travail de recherche sur *Les libertaires aujourd'hui*, et plus précisément la partie consacrée au dépouillement d'un questionnaire que j'ai fait circuler dans les milieux libertaires français entre 1995 et 1996. À partir des 140 réponses reçues, j'ai essayé de montrer quelques-uns de leurs traits marquants. L'objectif n'étant pas celui d'en restituer une image exhaustive, mais d'en dévoiler quelques-unes enfin de mieux savoir qui ils sont et ce qu'ils font. Ce travail, présenté lors du colloque sur la *Culture libertaire* à Grenoble en mars 1996, fit l'objet de quelques vives réactions de l'assistance, surtout en ce qui concerne les données sociologiques que je présentais.

Après l'avoir publié dans les actes de ce Colloque (ACL, 1997), nous vous en présentons aujourd'hui une nouvelle version quelque peu modifiée, en vue de la tenue du Colloque *L'anarchisme a-t-il un avenir ?* dont *Alternative Libertaire* est partenaire (voir en dernière page) et qui se déroulera du 26 au 28 octobre 1999 à Toulouse.

Mimo

Introduction historique

On ne peut guère se procurer de documents statistiques au sujet des anarchistes. Dans beaucoup d'endroits, il y a encore une grande

léthargie, mais, somme toute, le mouvement est décidément dans la voie du progrès. L'élément flottant nous a quittés ; les camarades qui sont restés sont décidés à la lutte et ne cesseront d'instiller le feu sacré autour d'eux. Les résultats de cette propagande sont nettement perceptibles : les penseurs, les éducateurs, les artistes, les hommes de lettres de la génération actuelle sont tous au fait des idées anarchistes. Parmi les classes cultivées, l'anarchie n'est plus le symbole de tout ce qu'il y a de confus, de mauvais, d'horrible, comme c'était le cas autrefois. [Par contre] la masse ignorante tient encore à l'ordre social actuel.

C'est James F. Morton Jr., un anarchiste américain qui écrit en ces termes un rapport sur les anarchistes aux États-Unis d'Amérique à la fin du siècle dernier. Ce texte, que Marianne Enckell du *Centre International de Recherche sur l'Anarchisme* de Lausanne m'a fait connaître, est-il si loin de la réalité des anarchistes aujourd'hui en France et en Belgique (et ailleurs) ? Si on enlève les fioritures et les envolées lyriques, il reste des constats faits par Morton qu'il y a peu de statistiques au sujet des anarchistes ; l'anarchisme intéresse les "classes cultivées" ; et la "masse ignorante" n'y prête guère d'attention. Pour être tout à fait complet, il faut ajouter que cet anarchiste (plutôt individualiste) indique à la fin de son rapport que *le grand, l'urgent besoin de l'heure actuelle réside dans une bonne culture générale et particulière des camarades. Et puis,* ajoute-t-il, *la propagande individuelle, les conférences, les discussions, nos journaux et notre littérature doivent nous venir en aide* (1). Cette conclusion ressemble beaucoup aux propositions faites par les libertaires d'aujourd'hui comme on le verra plus loin.

Dans la même revue où était publié ce rapport, Victorine de Cleyre (2) donne, elle aussi, quelques chiffres pouvant nous intéresser concernant les anarchistes de Philadelphie à la fin du siècle dernier. En effet, elle recense dans cette ville 145 *camarades de nationalités différentes* dont une majorité de Juifs russes. Parmi eux, il y a 126 hommes et 19 femmes. *Le travail manuel,* dit-elle, *est au travail intellectuel dans le rapport de 8 à 5*. Il y a dans cet échantillon d'anarchistes, 124 personnes qui se définissent comme communistes [anarchistes], 12

comme individualistes et 9 indéterminées. Ce rapport précise (toutes ces personnes n'ayant pu être interrogées individuellement) que seulement 33 d'entre elles ont exprimé leur opinion sur le *rapport des sexes*, dont 11 se déclarent pour la monogamie, 13 pour l'amour libre et 9 sans opinion.

Victorine de Cleyre, indique en outre que si dans des réunions hebdomadaires il peut y avoir entre 30 et 200 personnes, elle est *sûre que Philadelphie compte entre 4 et 500 anarchistes, mais,* poursuit-elle, *je dois ajouter que peu d'entre eux ont montré quelque désir d'aider votre rapporteur* (3).

De ce texte, on peut retenir que le nombre d'hommes est nettement supérieur à celui des femmes, et que seulement un tiers des anarchistes a pu être comptabilisé. Enfin, toujours selon ce rapport, *les travailleurs manuels* (88) sont plus nombreux que *les travailleurs intellectuels* (57), mais cette proportion n'est pas aussi importante qu'on aurait pu croire.

En réalité, moi aussi, j'aurais voulu, comme Victorine, comprendre la réalité des libertaires lyonnais dans son ensemble. En effet, j'aurais aimé que la centaine de personnes qui gravitent autour des divers groupes et activités de cette ville répondent à un questionnaire que j'avais préparé en 1995, afin d'obtenir des données assez précises quant à la réalité de leur mouvement. Mais ayant constaté l'impossibilité de réaliser cette recherche telle que je l'avais conçue au départ (une sorte de photo instantanée des libertaires à Lyon), j'ai commencé à faire circuler ce questionnaire dans la France entière. Que ce soit lors de déplacements, aux *Journées libertaires* de Montpellier, à la *Nuit de l'Anarchie* à Marseille, ou ponctuellement dans telle ou telle ville, ou enfin en le glissant dans les paquets de livres que l'*Atelier de Création Libertaire* expédie régulièrement.

Les libertaires en chiffres...

En fait, tous ceux qui se sont intéressés à dénombrer les anarchistes ont été confrontés à la difficulté de donner des chiffres exacts. Pour Jean Maitron, historien de l'anarchisme français, ces chiffres, varient *selon qu'il s'agit de compagnons actifs ou de sympathisants plus ou*

moins proches (4). Il reprend ainsi pour la fin du siècle dernier une estimation d'Augustin Hamon, *militant anarchiste actif à cette époque* [et] *observateur scientifique des mouvements sociaux* (5), qui donne le chiffre d'*au moins soixante mille, peut-être cent mille* personnes (6). Ce même Hamon a publié un livre intitulé *La Psychologie de l'anarchiste socialiste*, rédigé à partir d'un questionnaire envoyé dans divers pays à des militants soit directement soit par la presse de l'époque et dont il reçut 170 réponses dont 4 femmes ! Alain Pessin, tout en reprenant les informations de Maitron, reconnaît que les sources documentaires sur ces hommes, *sont relativement rares et souvent imprécises* (7). Puis en citant le travail de Roderick Kedward qui, dans *Les Anarchistes, origine et formation des mouvements libertaires* (8), à partir d'un fichier de police de la fin du XIXe siècle concernant 152 anarchistes lyonnais, nous donne un certain nombre d'indications intéressantes. Selon Kedward, sur ces 152 anarchistes, *55% étaient des artisans dont 39 cordonniers, 16 tisserands, 11 plâtriers et 8 teinturiers. Le restant ne comportait que quelques ouvriers industriels salariés* (9). Pessin souligne aussi que le terme *d'artisan peut prêter à confusion*. Pour cela, il précise que ces anarchistes *ne sont sans doute pas* B et de loin B majoritairement propriétaires de leur échoppe. Sauf les cordonniers. Le relevé de Maitron fait apparaître la plupart des travailleurs de l'artisanat comme ouvriers. Le terme d'artisan désigne donc plus un métier qu'une situation socioprofessionnelle (10). Ces remarques intéressantes devraient pourtant être complétées. On peut se demander, en effet, quelle était, à la fin du XIXe siècle, le statut socioprofessionnel des *artisans*, du point de vue économique, politique ou culturel, mais aussi par rapport aux autres professions et couches sociales. Cela nous donnerait, peut-être, des indications plus nuancées sur le sens de l'appartenance *à la classe ouvrière* de ces artisans et militants anarchistes.

Des chiffres correspondant à la première décade de 1900 donnent, par exemple, une vision *globale* de la réalité du phénomène. Mais ce ne sont que des chiffres qui à *l'unité près inspirent toujours méfiance* comme le dit Maitron (11), puisque souvent on désigne à cette époque-là par *anarchiste* tout contestataire ou rebelle.

Ainsi, au début du siècle, il semblerait que le nombre des anarchistes français soit, selon ces sources policières, d'exactement 2.592 dont 275 parisiens. Nicolas Faucier, militant et administrateur du *Libertaire*, accordait quant à lui environ 3.000 adhérents à l'*Union anarchiste* en 1938. Un autre rapport de police du 2 août 1941 avance un chiffre de 2.000 à 3.000 anarchistes pour la période de l'avant-guerre (12). Maitron n'a pas non plus de chiffres complets pour la période plus récente. Mais il indique néanmoins qu'en 1971 la *Fédération anarchiste* compte entre 200 à 300 adhérents et que pour toutes les organisations libertaires confondues, à cette époque, il est possible de donner le chiffre de 600 adhérents (13).

Quant à moi, je n'ai pas réalisé un travail de recherche sur des archives policières, ni vraiment consulté les dossiers concernant ce sujet dans les bibliothèques et centres de documentation anarchistes. Un travail plus précis sur le plan historique en ce qui concerne la représentativité socio-économique des anarchistes reste à faire. Mais qu'en est-il de la situation aujourd'hui ? Nous n'avons pas non plus de chiffres exacts, seulement quelques pistes à suivre, compte tenu du renouveau du mouvement anarchiste en Europe depuis le début des années 70.

À ce propos, il est intéressant de signaler ces quelques informations tirées d'un travail *qui a permis d'avoir pour la première fois une vue d'ensemble de la plupart des groupes et des militants anarchistes de l'après-guerre*, réalisé en Allemagne au début des années 70 (14). Il est indiqué dans ce rapport que *le nombre d'anarchistes actifs ne dépasse pas 1000 à 1500*. Outre la diversité des groupes et leurs différents terrains d'intervention, les auteurs donnent des informations complémentaires suite à un questionnaire envoyé dans différentes villes de ce pays par le groupe promoteur de la recherche. Ils avertissent tout de même que ce questionnaire *n'est pas vraiment représentatif*, et que les résultats ne sont que le fruit des réponses d'une *centaine de camarades militants*. De ces réponses, il résulte que *l'âge moyen tourne autour de 21 ans* ; il y a 5 hommes pour une femme (*ce qui peut aussi venir,* écrivent-ils, *du fait que les hommes jouent des rôles plus actifs, par exemple, ils remplissent les questionnaires* [sic]). D'autre part il est indiqué que *les couches sociales se répartissent comme suit* : lycéens

28%, apprentis 22%, étudiants 24%, ouvriers 19%, employés et professions libérales 7% (15).

Ce qui nous intéresse ici, c'est de remarquer que ceci contredit ce que disait Maitron à la même époque, c'est-à-dire, en 1970 : *En tout temps, hier et aujourd'hui, sans solution de continuité, l'anarchiste communiste a été et demeure, dans une très forte proportion, un travailleur, ouvrier du cuir (cordonnier), du textile, du bâtiment, plus fréquemment du Livre, de la métallurgie et responsable syndical à l'occasion* (16).

En effet, à partir des chiffres concernant les anarchistes allemands du début des années 70, on peut dire que les libertaires ne sont plus représentatifs de ces couches sociales dites *ouvrières*, ce qui paraît vraisemblable aussi pour les autres pays d'Europe comme la France. L'appartenance de l'anarchisme au *mouvement ouvrier* est cependant soulignée encore par Claire Auzias lorsqu'elle dit en conclusion de son livre : *L'anarchisme est un mouvement social* : à ce titre, il participe des conditions générales du mouvement ouvrier, à chaque moment de son histoire (17). Mais ce constat, notre amie et historienne le faisait à partir de l'histoire du mouvement libertaire lyonnais pendant la période de l'entre-deux-guerres.

Daniel Colson de son côté a montré que les groupes libertaires stéphanois, dans les années 1920, comptaient plus de 50% de métallurgistes (18). Ceci ne semble plus de mise aujourd'hui.

D'un point de vue strictement historique, il faudrait retenir aussi que, même si les anarchistes pouvaient appartenir à *la classe ouvrière ou prolétaire*, ils s'en distinguaient surtout par le *travail culturel qu'ils y accomplissent* (19), activités qui de fait les éloignaient de leur condition économique et sociale.

Ce glissement des anarchistes vers les *classes moyennes* (évolution qui reproduit, probablement en l'accroissant, celle de la société tout entière) est par ailleurs déjà annoncé, en France, par Maitron lui-même dans son article *Un anar, qu'est-ce que c'est* ? paru en 1973 (20). En effet, après avoir présenté les adhérents du groupe de la *Fédération Anarchiste* (FA) d'Asnières en 1972, ainsi que le comité de relation de

cette organisation, le comité d'administration du *Monde libertaire* et le comité de lecture de ce journal, il en tire les conclusions suivantes : une présence accrue de femmes qui est, selon Maitron, *un trait général de notre temps qu'on retrouverait dans tous les groupements de gauche et non particulier au milieu anarchiste*. Puis, il indique que si les statistiques qu'il présente à partir de quelques structures de la FA *ont valeur générale, les décennies à venir confirmeront ou infirmeront que quarante à soixante pour cent peut-on dire des anarchistes-communistes appartiendraient aux cadres moyens* (21).

Arvon, qui a probablement lu ce texte, dans son livre l'*Anarchisme du XXe siècle*, paru en 1979, s'est intéressé à ce glissement qu'il décrit ainsi : *La prédominance actuelle de l'anarchisme individualiste se manifeste d'ailleurs par le changement radical dans l'origine sociale de ceux qui adhèrent à l'idéal anarchiste* (22). Arvon semble deviner, avoir l'intuition, de cette évolution quand il fait le parallèle avec les sociétés contemporaines, mais ne nous donne pas de chiffres pour le constater.

En voici deux exemples. Au début des années 60, une enquête fut réalisée en Angleterre à travers un questionnaire qui fut envoyé à 1.863 abonnés de l'hebdomadaire anarchiste anglais *Freedom*. La lecture des résultats des 470 réponses provenant de l'Angleterre (358), les USA et le Canada (68), l'Australie et la Nouvelle Zélande (19), du reste de l'Europe (16) et d'autres pays (9), est riche en enseignements. La donnée principale que je veux rappeler ici est la proportion des personnes appartenant à la *classe moyenne*. Parmi les personnes âgées de plus de 70 ans, il y a 50% appartenant à la *"classe ouvrière"* (ce sont les auteurs de l'enquête qui utilisent les guillemets) et 50% à la *classe moyenne*, puis plus l'âge baisse plus les représentants de la *classe moyenne* augmentent. En outre, parmi les personnes qui avaient entre trente et quarante ans, 23% appartiennent à la *classe ouvrière* et 77% à la *classe moyenne*. Parmi ceux qui avaient entre vingt et trente ans, seulement 10% appartenaient à la *classe ouvrière* @ et 90% à la *classe moyenne*. Une des conclusions à laquelle arrivaient les auteurs de cette recherche en 1962, était que *contrairement à la vieille génération, la nouvelle génération anarchiste va avoir* (predominatly middle-class back-ground) *des origines prédominantes de la classe moyenne* (23).

L'autre exemple nous vient d'un texte de 1972 d'Amedeo Bertolo. En 1962, au moment où il commença à participer au mouvement anarchiste à Milan, il y avait un groupe *X* d'une dizaine de personnes dont l'âge était supérieur à la soixantaine, pour la plupart retraités ou artisans. Un groupe *Y* composé aussi d'une dizaine d'anarchistes qui avaient entre 35 et 40 ans, dont 2 ouvriers, 2 artisans, 1 cheminot, 1 conducteur de bus, 1 architecte, 1 employé et 2 vendeurs ambulants. Enfin, 4 étudiants formaient un autre groupe *Z*. Les groupes *X* et *Y* étaient adhérents à la *Fédération anarchiste Italienne* (FAI) de cette ville, et le groupe *Z* de la *Jeunesse libertaire* était autonome.

En 1967, les groupes *X* et *Y* ont pratiquement disparu, mais continuent de participer au groupe adhérent à la FAI. La composition sociale de ce groupe était la suivante : 1 ouvrier, 1 peintre, 1 artisan et 2 retraités. Deux personnes du groupe *Z*, plus un du groupe *Y*, plus de nouveaux arrivants participent à la *Jeunesse libertaire* de Milan. L'âge moyen est de 25 ans et la composition sociale la suivante : 1 ouvrier, 1 cheminot, 2 employés, 1 professeur et 3 étudiants.

Enfin, en 1972, nous indique A. Bertolo, il y avait, à Milan, environ 70 anarchistes organisés dont une dizaine approchant la trentaine. Les autres sont âgés en moyenne de 20 ans. Dans le groupe de personnes les plus âgées, il y avait 2 ouvriers, et pour le reste c'étaient des employés, des techniciens, 1 exerçant une profession libérale, 1 professeur. Le second groupe, le plus jeune, comptait deux tiers d'étudiants et environ un tiers d'ouvriers (24).

En suivant son intuition, Arvon est amené à indiquer, pour la fin du XXe siècle, une prédominance de l'anarchisme individualiste, ce qui ne correspond pas vraiment à la réalité. En effet, depuis ce renouveau du mouvement libertaire amorcé au début des années 70, celui-ci s'exprime autant à travers des groupes *idéologiques classiques* qu'à travers des individus isolés. Mais cela fut toujours le cas dans l'histoire de ce mouvement, ce que tous les historiens s'accordent à indiquer. Néan- moins, il faut s'arrêter un instant sur cette intuition d'Arvon, puisque toujours à propos de ce renouvellement des idées anarchistes, il écrit : *Actuellement, ce sont surtout les intellectuels et les classes*

moyennes des pays hautement industrialisés qui portent un intérêt croissant aux thèmes anarchistes (et là on retrouve ce que disait Morton dans les quelques lignes citées au début de ce texte.) Puis il indique que *cette curiosité nouvelle est née, non pas de la volonté de renverser la société qui, tout compte fait, a réalisé ce qui au XIXe siècle, apparaissait comme une promesse de bonheur et de liberté, l'abondance des biens matériels, mais du désir d'en changer l'orientation* (25).

En effet, ce constat du rôle accru des classes moyennes (26) est évident dans tous les mouvements de contestation qui se sont développés à partir de la fin des années 60. Cette *dissidence* a pris racine d'abord en Amérique du Nord avec la beat-generation, qui, comme une tornade, a enveloppé bon nombre de pays du nord et du sud, de l'ouest ou de l'est de la planète. Cette *contre-culture* (27) poussera de nombreux jeunes dans divers pays à rechercher de nouvelles formes de vie sociale. !

LA SUITE DU DOSSIER

(1) Voir *les Temps nouveaux* n° 24 de 1900.

(2) Victorine de Cleyre (1886-1912) est, avec Emma Goldman, l'une des figures féminines marquantes de l'anarchisme américain... Voir le dossier *Y'en a pas une sur cent*, préparé par Marianne Enckell et paru dans le n° 76 d'*IRL*, en 1986.

(3) *Les Temps nouveaux*, op. cit.

(4) Jean Maitron, *le Mouvement anarchiste en France de ses origines à nos jours*, rééditionGallimard, collection Tel, Paris, 1992, page 452 du deuxième volume.

(5) et (6) *Ibidem*.

(7) Alain Pessin, *La Rêverie anarchiste, 1848-1914*, collection Bibliothèque de l'imaginaire, librairie des Méridiens, Paris, 1982, p. 44, (réédition ACL, mai 1999).

(8) Éditions Rencontre, Lausanne, 1970.

(9) Cité par A. Pessin, op. cit., pp. 45-46.

(10) *Idem*, page 46.

(11) Jean Maitron, op. cit., page 129 du premier volume.

(12) *Ibidem*.

(13) Ces sources, cette fois, sont le fait d'estimations tirées du *Bulletin intérieur de la FA* et de Gaston Leval, *La crise permanente de l'anarchisme*, in *Cahiers de l'humanisme libertaire*, août-septembre 1967. Voir J. Maitron, *op. cit.*, pp. 131-132 du premier volume.

(14) Voir le rapport sur l'Allemagne dans *Société et contre-société*, Communauté de travail du Cira, édité par la Librairie Adversaire, Genève, 1974.

(15) *Ibidem*, page 118. Les auteurs signalent aussi que cette centaine de militants forment une sorte d'avant-garde du mouvement. La répartition parmi les sympathisants serait probablement assez différente. Selon une estimation approximative, faite par Amedeo Bertolo en 1977, il devait y avoir en Italie entre 15.000 à 20.000 libertaires, en tenant compte de tous ceux qui *d'une manière plus ou moins cohérente et dans l'ensemble font référence au mouvement anarchiste*. Voir *Interrogations*, n° 11 de juillet 1977. Il est possible de donner encore des chiffres plus précis par rapport à cette période, en ce qui concerne l'organisation anarcho-syndicaliste CNT d'Espagne. Freddy Gomez dans le nE16 de la revue *Interrogations* donne le chiffre de 120.000 adhérents. Aujourd'hui, en 1999, il semble que la CNT ne rassemble que deux à trois mille d'adhérents, et la CGT (syndicat issu d'une scission au sein de la CNT à la fin des années 80) 30.000. Mais il ne s'agit dans ce dernier cas du nombre de *cotisants* à ce syndicat. Resterait à déterminer combien d'entre deux sont des militants actifs se définissant comme anarchistes ou libertaires, et combien sont de simples cotisants.

(16) J. Maitron, op. cit., page 106 du premier volume.

(17) Voir *Mémoires libertaires*, coll. Chemins de la mémoire, Éditions de l'Harmattan, Paris, 1993, p. 297.

(18) Voir sa thèse de doctorat de sociologie : *la Question de l'effacement du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarcho-syndicalisme ouvrier français* : Saint-Étienne 1920-1925. Arrêtons-nous un instant sur les chiffres qu'il donne. S'il y a effectivement 55,80% de métallurgistes, c'est-à-dire 29 personnes, il y a aussi 5 ouvriers du Livre et du papier, 4 du bâtiment, 3 de l'ameublement, 2 employés des transports en commun de cette ville, 2 verriers, 2 mineurs, 2 artisans, 1 forain, 1 ouvrière du textile, 1 employé des PTT, et 1 employé de banque. Ce groupe, qui est quand même composé de *travailleurs*, ne nous indique pas les probables différences de salaires et leur niveau de vie. Et, c'est D. Colson lui-même qui s'interroge sur les différences éventuelles *entre l'armurier très qualifié, employé dans un petit atelier de quelques compagnons, et le métallurgiste sans qualification très précise*. À quoi il répond : *Il y a peu de points communs sinon l'appartenance éventuelle à un même syndicat*. Puis il ajoute que *seule une enquête précise, mais difficile, permettrait de répondre à une question qu'il suffit généralement de poser pour qu'elle remplisse son office dans les schémas traditionnels. Disons tout de suite,* souligne Colson, *que les données disponibles pour Saint-Étienne sont loin d'y satisfaire*. René Bianco dans sa thèse de doctorat, *L'Anarchisme à Marseille de 1880 à 1914* (Université d'Aix-en-Provence, 1977), nous apprend, dans la quatrième partie intitulée *Les hommes* (il y a très peu de femmes en effet !), qu'environ la moitié d'entre eux ont une activité *artisanale*. Je pense que ces données sociologiques devraient être davantage analysées par les sociologues et historiens du mouvement libertaire. Par exemple, on peut relire le livre de Jean Grave, *Quarante ans de propagande anarchiste*, collection l'Histoire, Flammarion, Paris, 1973, où sont cités les collaborateurs de la *Révolte*, du *Révolté* et des *Temps nouveaux*.

(19) Cf. C. Auzias (1993), voir la quatrième partie *Des pratiques culturelles*, et surtout le chapitre *S'éduquer* : quelle culture libertaire ?, p. 257 et suivantes.

(20) Voir le n°83 du *Mouvement social*, d'avril-juin 1973 qui est consacré à *L'anarchisme ici et là, hier et aujourd'hui*.

(21) *Ibidem*. Maitron fait dans ce travail, comme toujours, une nette distinction entre *les anarchistes individualistes que l'on ne retrouve guère, en groupe constitué, qu'avant la Première Guerre mondiale*, qui sont *à l'occasion illégalistes* [et] *se caractérisent alors avant tout comme des "en marge", voire des "en-dehors" de la société. Inadaptés, ajoute-t-il, ils sont souvent insoumis, déserteurs, sans domicile fixe, fréquemment condamnés de ce fait et n'exerçant pas de métier bien défini*, et les *anarchistes-communistes, identiques à eux-mêmes, pour l'essentiel, des origines à aujourd'hui*. Je pense que cette distinction reste quand même arbitraire, et un peu suspecte d'ostracisme envers les individualistes, plus, peut-être, que l'antagonisme entre anarchistes-communistes et anarchistes individualistes. De toute façon, cet individualisme qui va de Stirner au groupe qui publie l'hebdomadaire *L'Anarchie* au début du siècle, avec un tirage de 3.000 exemplaires, ne représente pas un phénomène aussi marginal. C'est Maitron lui-même qui dit dans son article *Un anar qu'est-ce que c'est ?* que parmi les *rédacteurs responsables* de cette revue, on trouve un chansonnier, comptable, puis sans profession, une ex-institutrice, un commis d'architecte puis sans profession ainsi qu'une employée de maison. Pour les autres, il ne connaît pas leur profession. De toute façon, si l'on considère le phénomène anarchiste dans son ensemble, donc si on s'intéresse, comme il me semble plus cohérent, à l'histoire même de ces hommes et de ces femmes dans leurs divers courants de pensée et d'action, en réalité on s'apercevra que les données statistiques les concernant sont un peu différentes de l'image ouvriériste qu'on a bien voulu donner à ce mouvement. Enfin, ceux que Maitron appelle encore en 1973 les anarchistes-communistes, qu'aujourd'hui on peut retrouver parmi les adhérents de l'OCL, d'Alternative Libertaire (France), parmi des groupes ou individus de la FA, et des adhérents de la CNT, ne représentent plus les couches ouvrières traditionnelles. Au vu des données recueillies ces dernières années, on constate que seulement une petite minorité de libertaires, qu'ils soient individualistes ou communistes, sont des *ouvriers*.

(22) Henri Arvon, *L'Anarchisme au XXe siècle*, PUF, Paris, 1979, page 21.

(23) Cf. la revue *Anarchy*, nE12 de février 1962.

(24) Cf. *Communauté de travail, Composition sociale du mouvement anarchiste*, édition CIRA, Lausanne, 1972.

(25) Henri Arvon, op. cit., p. 21.

(26) À propos des classes moyennes et de leur rôle, par exemple dans la dissidence dans l'ex-URSS voir Gabor T. Ritterspon, *The dissident mouvement and the Middle class in the URSS*, in *Interrogations* d'octobre 1978.

(27) Voir Théodore Roszak, *Vers une contre-culture*, édition Stock Plus, première édition 1970 puis 1980. Surtout sur le rôle de ces idées qui ont traversé les mouvements communautaires, pacifistes, psychédéliques, de libération sexuelle, etc., mouvements influencés par des auteurs anarchistes comme Paul Goodman. Voir à ce sujet, entre autres le chapitre 6, *Une exploration de l'utopie* : la sociologie visionnaire de Paul Goodman.

QUI SONT LES ANARCHISTES ?

En France aujourd'hui...

En ce qui concerne la France (1),
des *sondages*, et des *études* récents
nous permettent d'avoir une idée
plus précise sur qui sont

les libertaires aujourd'hui
et leur évolution socio-économique.

Déjà, Michel Ragon, dans son livre *La Voie libertaire*, indiquait en prenant l'exemple de la *Fédération Anarchiste* (FA) vers la fin des années 80 que la situation de celle-ci est *la même que celle de tous les partis politiques et syndicats, c'est-à-dire une forte proportion d'enseignants, d'étudiants et de fonctionnaires (50%), des employés plus que des ouvriers, ces derniers étant néanmoins nombreux dans les métiers de l'imprimerie et du Livre (33%). 17% viennent des professions libérales, des cadres, de l'agriculture (surtout en Bretagne) et d'emplois précaires* (2).

Plus récemment, un *Sondage du Monde libertaire*, réalisé en 1994, rassemble les réponses d'un total de 294 lecteurs de ce journal, avec des résultats encore plus précis sur la situation socio-économique des lecteurs et lectrices de cet hebdomadaire. Selon les résultats obtenus, il y a 18% de femmes et 82% d'hommes dont 20,7% de moins de 25 ans, 25,9% entre 26 et 35 ans, 27,2% entre 36 et 45 ans. Mais il y a encore 11,9% de 46 à 55 ans et enfin 13,3% ont plus de 55 ans. La répartition socioprofessionnelle de ces 294 personnes indique qu'il y a 7,5% d'ouvriers, 22,8% d'employés, 8,5% de techniciens, 9,9% de cadres, 3,1% de non-salariés, 17% d'étudiants, 6% de chômeurs et 10,9% de retraités.

Ces quelques chiffres correspondent grosso modo à ceux que j'ai pu établir à partir des 140 questionnaires concernant la *Culture libertaire* que j'ai recueillis. En effet, on a 8% d'ouvriers, ce qui correspond pratiquement au 7,5% du sondage du *Monde libertaire*. On a 26% d'étudiants, ce qui est légèrement supérieur, et un peu moins de retraités. Nous avons aussi 3% de chômeurs et 4% de *sans-emploi*, ce qui totalise un 7% qui n'est pas très loin des 6% des chômeurs indiqués par le sondage du *Monde libertaire*. En outre, 8% d'employés, ce qui est encore très proche des 8,5% de ce sondage, et ainsi de suite pour les autres catégories socioprofessionnelles. Donc, dans deux moments différents, et par rapport à un public *différent*, nous arrivons à un même constat (3).

La remarque principale qu'on peut faire dès maintenant, c'est que non seulement les anarchistes, les libertaires, ne sont *comme on l'a trop souvent affirmé, ni marginaux du lumpen-prolétariat, ni plus que d'autres des artisans passéistes* comme l'écrivait déjà Maitron en 1970 (4). Mais, B et il me semble très important de le signaler B ils ne représentent pas du tout, dans leur très grande majorité, les couches sociales les moins favorisées socialement, politiquement et économiquement, c'est-à-dire les ouvriers spécialisés, les smicards, les chômeurs, les RMistes qui sont pourtant quelques millions de personnes (5). Certes, ces couches sociales, en France, ne sont que *minoritaires* face à cet ensemble hétérogène qu'on appelle couches moyennes, mais ce sont pourtant elles qui vivent à la première personne l'injustice et les contradictions sociales de nos pays riches. Tandis que c'est parmi les couches moyennes qu'on retrouve le plus de *révolutionnaires*, ou autrement dit ces personnes envisageant la transformation de la société aujourd'hui (6).

Voici encore une donnée nous permettant de constater l'évolution sociologique des libertaires, par exemple 15% des pères de ceux qui ont répondu à mon questionnaire sont ou étaient ouvriers. Le double du pourcentage par rapport à leurs fils ; 16% de leurs pères sont des cadres, 14% sont des artisans-entrepreneurs, 7% travaillent dans l'éducation ou sont professeurs. Quant à la profession de leurs mères la plus citée se situe autour de l'éducation. Cependant les données recueillies nous indiquent qu'une majorité des mères n'a *pas de profession* (15%) ou elles sont *mères au foyer* (13%). Enfin, comme pour la profession des pères il y a 16% de non-réponses.

Avant de continuer l'analyse de ces résultats, je dois préciser que comme le sondage du *Monde libertaire*, moins de 20% de femmes ont répondu à mon questionnaire. Ce qui est en fait une grande question pour le mouvement libertaire qui prône non seulement l'égalité économique entre *tous les hommes*, mais aussi entre les sexes (7).

L'autre remarque qu'on peut faire, c'est que les *jeunes* de 20 à 29 ans sont une majorité, ce qui correspond aussi au sondage du *Monde*

libertaire. Mais ce qui me semble être extrêmement intéressant, c'est que les différentes classes d'âge sont de plus en plus représentées (8).

En effet, il y a 22% de réponses venant de personnes ayant entre 40 et 49 ans, et 9% dépassant la cinquantaine. Puis ça diminue très nettement pour les personnes ayant plus de 70 ans. Par rapport au renouveau de l'anarchisme du début des années 70, on remarque quand même un *vieillissement* des militants et des sympathisants, ce qui amène à nous poser la question suivante : *Les retraités seront-ils un des éléments moteurs de l'anarchisme du XXIe siècle* ?

Enfin, on peut faire une dernière considération quant à l'origine sociale des personnes ayant répondu au questionnaire. Elles ne viennent pas forcément de couches sociales riches économiquement, mais elles le sont, apparemment, de ce *capital culturel* décrit par Pierre Bourdieu, ce capital, qu'ils développent tout au long de leur vie. En effet, à partir du moment où ils trouvent *par hasard* dans un journal libertaire, ou dans une bibliothèque des livres sur l'anarchisme, ils vont de plus en plus s'intéresser à l'édition et en faire leur activité principale. Un vieux constat qu'on a pu faire depuis longtemps dans ce milieu, et cela dans tous les pays où les anarchistes sont présents, individuellement, ou en groupes, fédérés ou pas.

Estimations progressistes

Avant de vous présenter d'autres données tirées des réponses reçues à mon questionnaire, je voudrais donner, à mon tour, quelques chiffres estimant le nombre des libertaires, en France aujourd'hui. On peut dire sans peur de se tromper qu'il existe des dizaines de milliers de personnes qui partagent ces idées *sans pour autant passer à l'acte*... Ce qui reste vague. Cependant, si on tient compte de la participation aux manifestations de décembre 1995, à Paris, ou celles contre la modification de la loi Veil sur l'avortement, en novembre de cette même année, toujours à Paris, il y avait peut-être 2.000 personnes dans le cortège anarchiste (9). Si on pense que dans des villes comme Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, il y avait quelques centaines de personnes derrière les drapeaux noirs ou rouges et noirs, et quelques

dizaines dans les autres villes ; si, d'autre part, on pense à ceux et celles qui habitent dans de petites villes, ou des villages, et qui ne *peuvent pas manifester*, ou ceux qui n'ont *pas envie de manifester*, on peut atteindre un chiffre qui va de 5.000 à 10.000 personnes. Par contre, ce qu'on peut affirmer, c'est que le nombre des militants d'organisations spécifiquement anarchistes (10), en ce début d'année 1999, est inférieur à mille (11). Mais il y a aussi de nombreux groupes qui ne sont pas fédérés, et qui sont plus ou moins actifs. Enfin, comme je le disais plus haut, de nombreuses personnes se disent ou se *sentent* libertaires ou anarchistes sans adhérer à aucune organisation ou groupe.

À partir des réponses à mon questionnaire, on remarque qu'il y en a 55 indiquant n'appartenir à aucun groupe ou organisation anarchiste, ce qui représente 45,4%, soit *près de la moitié* du total. Puis, on a 17,3% d'adhérents à la FA, et 15,7% d'actifs dans des associations *culturelles* (journal, librairie, centre de documentation), etc. 11,7% disent participer à un groupe anarchiste non fédéré ; 10,7% à la CNT, et enfin on trouve des réponses en ordre dégressif : 3% participent à *Alternative libertaire* (France), 1% à l'OCL, 1% à l'*Union pacifiste*, 1% à la *Coordination anarchiste* et 1% à des groupes d'étudiants, etc.

Ces organisations spécifiques ont toujours comme principale activité l'édition d'un journal, voire de plusieurs périodiques. La *Fédération Anarchiste Francophone* (France et Belgique), publie *Le Monde Libertaire* qui est imprimé à 8.000 exemplaires. Environ 1.100 personnes sont abonnées ; le reste est diffusé par des groupes qui le vendent à la criée, et en partie dans un certain nombre de kiosques dans toute la France. La vente dans les kiosques représente une moyenne de 1.000 exemplaires par numéro. Mais les numéros extraordinaires, qui restent en kiosque plusieurs semaines, sont tirés à quinze mille exemplaires. Par exemple, celui consacré au centenaire de ce journal (12) a été vendu à 5.000 exemplaires.

La *Fédération Anarchiste* a un point de vente de la presse libertaire à Paris, c'est la *Librairie Publico*. Celle-ci diffuse l'essentiel des ouvrages anarchistes ou qui ont trait à l'anarchisme (13), des supports audio-visuel, ainsi que du matériel de propagande (affiches, autocollants, etc.).

En outre, les seules personnes, à ma connaissance, à être salariées, à plein temps (14), pour leur activité dans le mouvement libertaire, sont les deux permanents de cette librairie et une personne s'occupant de la fabrication du *Monde libertaire*. L'autre activité importante de la FA créée il y a une quinzaine d'années à Paris, c'est *Radio libertaire*, qui est écoutée par plusieurs milliers de personnes chaque jour. Elle a eu aussi un permanent pendant quelque temps, mais ce n'est plus le cas maintenant (15). En réalité, il y a une autre personne à tirer une partie de ses revenus de l'activité libertaire, c'est le responsable des éditions *Acratie* qui s'occupe entre autres, de la fabrication du journal de l'OCL, *Courant alternatif*. Ce journal, tiré à 2.400 exemplaires, a environ 400 abonnés et est vendu dans des kiosques à quelques centaines d'exemplaires par mois.

À *Alternative libertaire* (France), une personne est salariée à mi-temps. Cette organisation publie un mensuel du même nom, tiré lui à un peu plus de mille exemplaires, et a aussi quelque 400 abonnés. De plus, cette organisation publie une revue, *Débattre*, qui est surtout diffusée parmi les adhérents.

Le mensuel *Le Libertaire*, est réalisé par des membres de la *Coordination Anarchiste* et tiré à 2.500 exemplaires. Il est diffusé dans certains kiosques et vendu en moyenne à 900 exemplaires. Les chiffres, donnés par le responsable de ce mensuel en 1996 nous informaient qu'il y avait en outre 450 abonnés. Enfin, toutes ces organisations (FA, AL, CA, OCL) ont une activité éditoriale et de nombreuses publications locales qui vont de la feuille mensuelle à des fanzines, des périodiques plus ou moins réguliers *Le Drapeau noir*, publié par un groupe de la FA à Besançon, ou *Le Coquelicot* du groupe d'AL de Toulouse, ou encore *Le Chat Noir* par un groupe de l'OCL, etc...

Je n'ai pas voulu ajouter la CNT à ces *organisations spécifiques*, même si la plupart des militants actifs de ce syndicat d'inspiration anarcho-syndicaliste sont des libertaires connus. D'autre part, suite à la scission de 1993, il existe deux organisations qui revendiquent cette même appellation (16). Pour celle dite de *la rue des Vignolles*, actuellement, on ne peut donner de chiffres précis, parce que depuis les événements de

décembre 95 le nombre d'adhésions a été en progression constante, ce qui a valu un grand nombre d'articles dans la presse pour une structure qui n'avait que quelques centaines d'adhérents il y a seulement quelques années. Peut-être sont-ils 3.000 (17). Je n'ai pas de chiffres officiels pour l'autre CNT, mais il *semblerait* que celui-ci oscille entre 100 et 300 adhérents. *Le Combat syndicaliste*, mensuel de la CNT de la rue des Vignolles avait jusqu'à il y a quelques mois un tirage d'environ 2.000 exemplaires et à peu près 700 abonnés. Mais là aussi il y a une nette évolution. L'autre CNT publie aussi un périodique avec le même titre. Il est bimestriel et a un tirage et un nombre d'abonnés nettement inférieurs.

Diversité, différence, curiosité...

Mais revenons au dépouillement du questionnaire.

Les libertaires sont en grand nombre des lecteurs boulimiques (18) et pas seulement de l'abondante presse anarchiste. En ce qui concerne celle-ci, on constate que *Le Monde libertaire*, hebdomadaire de la FA, arrive, dans notre sondage, en tête des publications les plus citées. Puis suivent : *Courant alternatif*, *LeCombat syndicaliste*, *Le Libertaire* et enfin *Alternative libertaire* (France).

Ce qui est curieux, c'est que parmi les titres cités, il y ait aussi *Charlie Hebdo* (19) et *Mordicus*, ainsi que *Le Canard enchaîné* ou *Maintenant*.

D'autre part, ce qui est sûrement étonnant pour les personnes qui ne fréquentent pas les anarchistes, c'est de connaître le nombre important des diverses revues militantes qu'ils lisent. Plusieurs dizaines sont nommées, sans compter les réponses indiquant la lecture de *fanzines* sans en indiquer les titres. Ces lectures vont de *Dissensus*, fanzine gratuit, au mensuel de *l'Union pacifiste*, en passant par *Tic tac* (titre disparu depuis deux ans environ), une autre revue gratuite proche de la mouvance libertaire autonome, et *Gorge profonde* réalisée par *Les ennemis irréconciliables de cette société spectaculaire et marchande esclavagiste de nos désirs et de nos corps* (dont je n'ai plus de nouvelles depuis).

Parmi les publications non libertaires, *Le Monde diplomatique* arrive en tête avec environ quarante personnes qui disent le lire (il faut signaler que ce choix est indiqué par des personnes appartenant à toutes les catégories sociales représentées par les 140 personnes ayant répondu au questionnaire). Suit *Le Monde*, puis *Charlie Hebdo* (qui est aussi choisi comme on l'a vu plus haut comme périodique anarchiste dans quelques cas). Parmi les journaux les plus cités, il y a encore *Libération*, *Télérama*, la presse locale, *Politis*, des journaux écologistes comme *Silence*, et toute une kyrielle de périodiques divers qui vont du *Courrier de l'Unesco* à *L'Ivrogne*, de *Projets féministes* à *Gazogène,* du *Magazine littéraire* à *Vidéo 7*.

Si les libertaires de cette fin de siècle vont souvent au cinéma, il n'y a pas, à vrai dire, un titre ou un auteur qui soit représentatif de l'ensemble des réponses. Sauf naturellement Ken Loach dont le film *Land and freedom* est sorti à l'automne 1995, correspondant à la même période pendant laquelle j'ai reçu de nombreuses réponses au questionnaire. Mais là encore la diversité est de règle. En effet, au côté des metteurs en scène comme Bunuel, Bergman, Vigo, Pasolini, Kubrick, et des films comme *Sacco et Vanzetti*, *Easy Raider* et *Brazil*, on cite aussi Fassbinder et Visconti ou encore des films comme *La Cécilia*, *Woodstock*, etc.

S'il n'y a pas un auteur ou un film qui *emporte le palmarès*, on remarque néanmoins que sont cités côte à côte des films d'auteur et des films *militants*. Mais il y a aussi quelqu'un, qui en guise de réponse, pose la question : *Mais y a-t-il un film anarchiste* ?

Le désir et l'envie qu'ont ces libertaires de vouloir s'informer et comprendre, on le remarque encore assez clairement dans leurs choix des émissions de radio. En effet, ce sont celles émises par France inter, France infos, France musique et France culture (ce qui fait beaucoup de *France* ! mais bon...). Il y a aussi ceux qui disent écouter les émissions militantes des radios libres et associatives. Par exemple, celles transmises par *Radio Dio* (à Saint-Etienne), ou *Radio Canut* (à Lyon), ou encore *Radio Libertaire* (à Paris).

Pour la musique et les chansons, les plus citées ce sont celles de Léo Ferré. Ce qui paraît normal compte tenu que c'est lui qui a chanté longtemps *Les Anarchistes* partout où il donnait des concerts, et que, jusqu'à ses derniers jours, il participait, entre autres, aux galas organisés par la FA et *Radio Libertaire*. Mais les libertaires aiment aussi beaucoup Brassens, Brel, Barbara, Lavilliers, Renaud et la chanson à texte française en général. Puis, à côté des amateurs de musique classique (une vingtaine), il y a plus de quarante personnes indiquant apprécier la musique punk, hard core, rap, etc. C'est, en effet, par cette musique que quelques dizaines de nos libertaires disent avoir été *marqués* et/ou *initiés* aux idées anarchistes (20). Parmi les groupes les plus cités dans ce créneau, il faut signaler le groupe *Bérurier noir* (21), groupe désormais dissout. Mais, chez les libertaires, on aime aussi le rock et le jazz, et souvent le mélange de tous ces styles de musique.

Ce qui les rend exceptionnels en réalité, c'est qu'ils ne sont pas très sportifs ; mais tout au plus amateurs de foot ou de rugby *comme tout le monde*. En effet, seulement 3 personnes parlent de leur participation à un club sportif, et parmi elles, une seule précise qu'elle lit en plus *L'Equipe* (22).

Et, *comme tout le monde*, ils regardent la télévision. À ce propos, ils semblent presque réconciliés avec ce moyen de communication, grâce à Arte et au câble, aux Guignols de l'info (Canal+), aux documentaires, aux films et aux soirées thématiques à propos desquelles beaucoup regrettent l'émission de Michel Polac, *Droit de réponse*.

Un autre constat de leur soif de culture peut être fait à l'examen des titres et la quantité de livres qu'ils lisent. À propos des ouvrages anarchistes, plus de 25 disent avoir lu, et même avoir été marqués par *L'Anarchisme, de la doctrine à l'action* de Daniel Guérin, qui est donc le plus cité. Suivent des auteurs comme Kropotkine (cité par 20 personnes) puis Bakounine et Stirner par 13, et encore un peu moins Proudhon, Malatesta, Leval, Voline, Abel Paz, Maitron, Emma Goldmann, etc. Encore une fois, on constate donc qu'il n'y a pas vraiment d'homogénéité. D'autre part, si *L'Anarchisme* de Guérin est le livre le plus cité, ce n'est pas un hasard (dans ses diverses éditions, il a été

vendu à plus de 100.000 exemplaires), d'abord parce que cet ouvrage est paru dans une édition économique, mais aussi parce que c'est un des livres les plus faciles à lire sur le sujet et qui permet d'aborder d'emblée la thématique et l'histoire de l'anarchisme jusqu'au début des années 60. Mais, la diversité prime dans leurs lectures. De Céline à Thoreau, de Lecoin à Laborit, de Creagh, May Picqueray, à Debord, Vaneigem ou Cervantès, les milieux libertaires n'ont pas une bible sur leur table de chevet pour les conforter face aux interrogations qui sont les leurs.

Ce constat est encore plus parlant au regard des livres non libertaires qu'ils ont lus dernièrement. Cela va de livres *ayant trait à une étude ponctuelle d'un phénomène social, d'histoire, de politique, de sociologie* (indiqué par cette femme de 41 ans, étudiante en sociologie et habitant le quartier de la Croix-Rousse à Lyon), à un livre sur *la vie de Gauguin, et un sur celle de Pagnol* comme l'écrit une libertaire de Marseille de 31 ans, en formation dans le secteur du développement local. Les réponses indiquent aussi des lectures telles que *Picsous Magazine, des séries noires, une biographie de Reiser* [le dessinateur de *Charlie Hebdo*] (par ce jeune homme de 28 ans au chômedu). Ou encore cette personne de 39 ans, habitant Lyon, qui dit *faire l'ouvrier*, et qui lit les *Poésies verticales* de Roberto Juarroz, *Le sourire du Tao*, *Un flâneur en Patagonie*, les *haïkus* d'Ikkyu, etc. Enfin, la diversité dans le choix de leurs lectures est encore visible dans la réponse de ce technicien, de 51 ans, de Nîmes, indiquant que les derniers livres qu'il a lus sont : *L'Homme symbiotique* de J. De Rosnay et le celui d'Albert Jacquart *J'accuse l'économie triomphante*.

Si *nos* libertaires semblent beaucoup lire, une petite dizaine d'entre eux-elles pourtant ne citent aucun livre, même s'ils disent lire par exemple des livres *de l'ACL* ou ayant trait à l'écologie sociale, etc. Bref, au vu des réponses que j'ai reçues, on peut dire qu'ils s'intéressent à tout, de *la médecine naturelle, à la cuisine végétarienne*, comme ce jeune de 24 ans qui est CES actuellement à Poitiers, au *Léviathan* de Paul Auster et au *Journal d'Edith* de P. Highsmith, cités par cette infirmière de 44 ans, résidente à Bernin. Et encore, cela va de *Bukowski à des revues syndicales* de ce formateur précaire de 44 ans

de Montpellier à *L'Aventure des langues en occident*, les livres d'art, et Prévert (dans la Pléiade) de ce documentaliste à l'éducation nationale de 31 ans qui vit à Montlhéry.

L'ensemble des titres cités constituerait déjà en soi une petite bibliothèque intéressante, par sa diversité et l'extension du savoir et les curiosités qu'ils contiennent.

LA SUITE DU DOSSIER

(1) Il faut signaler que dans l'ex-URSS aussi il y a eu depuis 1991 quelques recherches. Voir le dossier préparé par un compagnon français, publié par le mensuel *Alternative libertaire* (Belgique) en 1995 dont les conclusions pourraient se rapprocher des nôtres.

(2) Éditions Plon, Paris, 1991.

(3) En réalité, nous connaissons deux autres *sondages* réalisés dans les milieux libertaires ces dernières années. Le premier auprès des lecteurs du journal belge *Alternative Libertaire* (AL143 de septembre 1992), qui donne des chiffres proches de ceux que nous venons d'indiquer. En effet, sur 261 réponses il y a 21,8% de femmes, 61% sont des jeunes de moins de 35 ans, et en majorité des *travailleurs intellectuels salariés ou étudiants*. Seulement 11% sont des travailleurs manuels et des personnes faisant des petits boulots. L'autre est celui réalisé en 1996 par Thierry Caire auprès de militants de la *Fédération Anarchiste Francophone*. Dans lequel tout en constatant quelques variantes quant aux données recueillies, on remarque toujours un faible taux de femmes (22%) ainsi qu'une *surreprésentation des CPIS (cadres et professions intellectuelles supérieures), et des PI (professions intermédiaires), et une sous-représentation des catégories populaires* (*Militants à la Fédération Anarchiste*, *L'Homme et la société*, nE1-2 de l'année 1997, un texte faisant partie du dossier *Actualité de l'anarchisme*).

(4) Voir J. Maitron, op. cit., p. 107. En réalité, j'ai tronqué la citation. Puisque, après passéistes, il continue en disant *ou des intellectuels utopistes, mais des ouvriers, des employés, point tellement différents,*

semble-t-il, des autres membres de la famille socialiste, etc. Justement, j'essayerai de déterminer par ce travail (et ensuite, surtout dans l'analyse des entretiens que j'ai réaliser parmi les libertaires de la ville de Lyon et quelques-uns de la région Rhône-Alpes) s'il est possible de donner une image plus précise. Mais, on peut constater qu'il y a de moins en moins d'ouvriers, qu'il y a de nombreux employés et de nombreux intellectuels (utopistes ?).

(5) Hakim Bey, dans son ouvrage *TAZ* (*Zones autonomes temporaires* B j'ai consulté l'édition italienne, Shake edizioni undergrund, 1993, Milan), soutient quant à lui que *le mouvement anarchiste* [aux USA] *aujourd'hui, pratiquement n'a en son sein ni Noirs, ni Latino-Américains, ni Indiens, ni enfants... même si en théorie de tels groupes, particulièrement opprimés, seraient ceux qui auraient le plus à gagner à une révolte antiautoritaire*. Ce texte à été publié en français par les Éditions l'Éclat en 1997. Rappelons à ce propos que, compte tenu de cette situation, Lorenzo Kom'boa Ervin, depuis une quinzaine d'années, promeut la création d'un mouvement anarchiste noir autonome aux USA. Cf. son livre *Anarchism and the black revolution and other essays*, Monkeywrench Press, Philadelphia 1994.

(6) La question de la lutte de classe n'est pas évacuée pourtant dans la presse libertaire. Au contraire, *Le Combat syndicaliste*, *Le Monde Libertaire*, *Courant alternatif*, ou encore *Alternative Libertaire* (France), y font souvent référence même si plus d'un point de vue idéologique que dans cet esprit critique qui devrait distinguer le regard des libertaires de celui des autres courants politiques de gauche. D'autre part, la présence sur quelques lieus de travail des compagnons de la CNT montre qu'effectivement il est toujours possible d'intervenir sur ce terrain là, voire nécessaire, y compris dans nos pays "riches". Cependant la question reste à savoir quel devrait être le rôle des libertaires dans les pratiques sociales (et parmi elles les luttes pour toujours plus de justice sociale) compte tenu de l'évolution sociologique et matérielle dans laquelle nous vivons. Un débat qui en réalité a été ouvert, mais qui a donné lieu à des multiples scissions parmi les organisations *anarcho-syndicalistes*, ici en France, en Italie, en Angleterre, et en Espagne. Dans ce dernier pays, nous constatons pour

l'instant que, non seulement ,il y a une forte divergence, voir opposition, entre la CNT ayant des positions *puristes et classiques* et la *plus moderne et modérée* CGT mais plus *représentative* quant au nombre d'adhérents (après dix ans d'activité la CGT est consciente des deux problèmes avec lesquels elle doit jongler, c'est-à-dire le choix de la marginalisation et/ou celui de la progression ; c'est du moins ce qu'elle se pose comme question dans l'éditorial de son mensuel *Rojo y Negro* d'avril 1999). D'autre part, en ce qui concerne la glorieuse CNT, on ne sait plus si en Espagne il y en a deux ou trois... Par exemple comme ici en France il y a deux périodiques ayant le même titre *Le Combat syndicaliste*, à Barcelone il y a deux *Solidaridad obrera* et deux unions locales...

(7) Pendant la première phase d'organisation du colloque sur *La Culture libertaire* qui s'est tenu en 1996, on a cherché *plus activement* la participation des femmes que celle des hommes, afin d'établir un certain équilibre, sans succès...

(8) Dans une étude bricolée au coin d'une table, avec quelques gâteaux et du vin nouveau, en 1985, nous avions établi une liste de libertaires et d'anarchistes, militants actifs à Lyon. Nous avions pu établir à ce moment-là une liste de 67 personnes dont 38 hommes et 29 femmes. Quatre ayant moins de 20 ans, quarante de 20 à 30 ans, et dix-sept entre 31 et 40 ans. Quatre personnes seulement avaient entre 41 et 44 ans. Ensuite pour les autres classes d'âges représentées il n'y avait qu'un couple de vieux militants encore actifs ayant respectivement 78 (elle) et 81 ans (lui).

(9) Ainsi que cette manifestation contre le G7 à Lyon en juin 1996, ou celle pour la défense des locaux parisiens de la CNT (rue des Vignolles) en octobre de la même année, ou encore de la "grande manifestation" contre la venue du Pape à Paris. Parmi d'autres "grandes manifestations", citons celle qui a réuni à Lyon quelques milliers de personnes, au printemps 1997, pour dénoncer l'attentat contre la librairie *La Plume noire* de la FA-Lyon.

(10) Rappelons que par organisations spécifiques, j'entends celles qui se réclament clairement de la pensée libertaire, ne serait-ce que par leur

intitulé. Mais, nombreux sont les libertaires qui participent activement à des associations, groupes ou organisations antifascistes, pacifistes, écologistes, culturelles, etc.

(11) La *Fédération Anarchiste Francophone* a le plus grand nombre d'adhérents, environ 500 répartis sur toute la France et en Belgique. *Alternative libertaire* (France) compte environ 130 adhérents, l'*Organisation communiste libertaire*, 70 camarades, et la *Coordination anarchiste* une cinquantaine, selon des informations que j'ai obtenu auprès de militants de ces structures en mars 1996. Pour mettre à jour ce texte, avec Babar d'*Alternative Libertaire* (Belgique), nous avons envoyé un courrier à ces diverses organisations pour que l'on puisse ajourner ces chiffres... malheureusement nous n'avons pas eu de réponses. Cependant, je pense que même s'il y a eu un frémissement dans l'ensemble du mouvement libertaire depuis la fin de l'année 1995, ces *vielles données* ne sont pas loin de la vérité aujourd'hui en juin 1999. Dans le cas contraire... que ces organisations nous le précisent !

(12) Hors série, nE5, du 10 novembre 1995.

(13) Voici, par exemple, la liste des ouvrages vendus à au moins 50 exemplaires dans cette librairie, de janvier à novembre 1995. *L'État dans l'histoire* de G. Leval (105 exemplaires), *L'Entr'aide* de Kropotkine (50), *Bakounine Politique*, de R. Berthier (58), *De la capacité politique de la classe ouvrière* de P.-J. Proudhon (68), *Une société à refaire de M. Bookchin* (55), *L'Espagne Libertaire* de G. Leval (60), *Le Sabotage* de Émile Pouget (54), *Ya basta* de Marcos (90), *Réflexion sur le travail collectif* (212), *L'Anarchie et la société de consommation* de M. Joyeux (78), *Noir Coquelicot* de S. Utge-Rojo (59), *Sous les plis du drapeau noir* de M. Joyeux (51), *Bonaventure, une école libertaire* (64), *Psychanalyse et anarchie*, collectif, (195), *Parlant pognon, mon cher...* de Oncle Bernard (55), *Le Droit à la paresse* de P. Lafargue (132). Et enfin *Récits de Christiania* de J.-M. Traimond (53). Il est aussi intéressant d'indiquer les ventes supérieures à 300 exemplaires faites par cette librairie depuis 1988, moment où elle a installé l'informatique, à novembre 1995. *Les Œuvres choisies* de C. Berneri (310), *L'Anarchie dans la société de consommation* de M. Joyeux (885), *Où vas-tu, petit*

soldat (955), *L'Entr'aide* de Kropotkine (391), *L'Espagne Libertaire* (412), *L'Autogestion dans l'Espagne révolutionnaire* de F. Mintz (464), *La Grande Révolution* de Kropotkine (442), *La Mémoire des vaincus* dans deux éditions différentes (581), *Sous les plis du drapeau noir* (633), *La Chanson d'un gâs qu'a mal tourné*, de G. Couté (309), *Mai 68 par eux-mêmes*, collectif (308), *Radio libertaire* de Y. Peyraut, (483). Voici encore la liste des périodiques les plus vendus à Publico de mars 1998 à mars 1999, en dehors du *Monde Libertaire* qui reste le plus vendu naturellement. *Alternative Libertaire* (Belgique), 383 ; *Silence* 98 ; *Réflexes*, 69 ; *No Pasaran*, 320 ; *Réseau Voltaire*, 166 ; *Le Combat Syndicaliste* (Vignolles), 292 ; *Le Combat Syndicaliste* (Caen), 62 ; *Les Temps maudits*, 60 ; *Réfractions*, 117 ; *Itinéraire* (Élisée Reclus), 264 ; *Courant alternatif*, 70 ; *Le Libertaire*, 53 ; *CNT* (Espagne), 58. Et pour la même période, les brochures et livres ayant dépassé les 100 exemplaires de vendus. *L'amour libre*, 111 ; *Tout nucléaire, une exception française*, 114 ; *Sortir du nucléaire*, 111 ; *Du fascisme au post-fascisme*, 188 ; *Manuel de survie*, 123 ; *Les nouveaux chiens de garde*, 141 ; *La plus rebelle des radios*, 127 ; *Cannabis lettre ouverte...*, 113 ; *L'anarchisme aujourd'hui*, 340 ; *Dieu et l'État*, 156 ; *Michel Bakounine*, 280 ; *Paul Rousseng*, 238 ; *Ras la coupe*, 158 ; *Les vies d'Alexandre Jacob*, 107 , *Libertalia une utopie*, 107 ; *Increvables anarchistes* (nE1), 205, nE2 192 ; *De la religion Dieu* ; *Travailler* ? Moi jamais, 185 ; *Interdit d'interdire*, 252 ; *Mai 68 au jour le jour*, 104 ; *Rwanda, un génocide français*, 114 ; *Irma femme du Chiapas*, 121 ; *Du rouge au noir*, 124.

(14) Des structures libertaires ont utilisé des CES (ainsi que les diverses formules équivalentes) ou des objecteurs de conscience...

(15) La librairie *La Gryffe*, à Lyon, dans les années 80, a eu aussi pendant quelques années un permanent. L'existence de permanents dans le mouvement libertaire me semble être une question à développer...

(16) Elles font toujours référence à l'*Association Internationale des Travailleurs* (AIT), ne serait-ce en utilisant ces trois lettres comme sigle dans le titre de leurs périodiques et tracts... En réalité, au congrès de cette association anarcho-syndicaliste de décembre 1996, la CNT

dite *de la rue de Vignolles* (Paris) a été exclue de l'AIT. Voir *Le Monde libertaire* du 19 décembre 1996.

(17) Selon le compte rendu du congrès de cette organisation paru dans *Le Monde libertaire* du 14 novembre 1996, ils étaient 2.000, tandis qu'*Alternative libertaire* (France), dans un article rendant compte du congrès de cette même organisation, donnait en 1999 le chiffre de 3.000.

(18) Et cela depuis toujours : *Les anarchistes sont en général de grands liseurs, des fervents de la science*, c'est une remarque que Edouard Berth faisait déjà au début du siècle dans un article intitulé *Anarchisme individualiste, marxisme orthodoxe, syndicalisme révolutionnaire* de la revue *Mouvement socialiste du 1er mai* (1907). C'est ce que rapporte Georges Palante dans son livre *La Sensibilité individualiste*, voir en particulier le chapitre *L'anarchisme individualiste*, édition Folle Avoine, 1990, Rouillé, p.139.

(19) En ce qui concerne cet hebdomadaire, voir l'article *Le printemps de Charlie Hebdo*, où plusieurs de ses rédacteurs se définissent comme libertaires, voire *communistes libertaires* comme Luz (*Le Nouvel observateur* du 12-18 septembre 1996). On ne sera pas étonné donc de voir cet hebdomadaire en belle place parmi les tracts et fanzines antagonistes exposés par exemple dans des squats, à côté du *Monde diplomatique*...

(20) Cf. aussi l'article *L'Alternative dans la musique* de Fernando Bronchal, in *L'Anarchisme, images et réalités*, Éditions du Monde libertaire, Paris, 1996.

(21) Sur l'histoire de ce groupe désormais dissout, on peut lire le livre de Marcil Erwan, *Bérurier Noir*, *Conte cruel de la jeunesse*, Éditions Camion Blanc, 1997

(22) Mais il faut relativiser les données concernant ce sujet, puisque les réponses sont faites par rapport à la problématique libertaire. Sûrement beaucoup ont *oublié* de dire qu'ils regardent les matchs de foot ou de rugby à la télévision. Je dois dire que, par exemple, lorsque

la *Juventus* joue, ou *pire* lorsque joue la *Squadra azzurra*, je regarde le match à la télévision. Sans parler des exploits de Tomba *la bomba* (sic !) cet ex-*champion de ski* qui n'est d'ailleurs pas seulement un mangeur de pâtes mais aussi Carabiniere..., et de Pantani escaladant le mont Ventoux au Tour de France... Des références toutes italiennes (ce qui en dit long sur mon internationalisme sportif) et masculines...

QUI SONT LES ANARCHISTES ?

Noir,
rouge
et vert

Les libertaires ne vivent pas
non plus sur une autre planète,
***dans un autre monde*.**
Ils font des enfants et travaillent
***comme tout le monde* ou presque.**

Néanmoins, au travers de leurs réponses, on peut remarquer que divers milieux se croisent. Cela va de l'artiste qui *travaille pendant de longues journées dans son atelier loin de tous*, au paysan qui vit dans un terroir semi-désertique de la campagne française ; de ces révoltés urbains vivant en communauté, à ces étudiants qui, dans les universités, trouvent à la fois le savoir institutionnel mais aussi des *copains* leur faisant connaître des auteurs qui ne sont toujours pas inscrits au programme scolaire. Et pourtant, certaines réponses nous informent qu'on peut connaître les idées libertaires parfois au collège (*pendant le cours d'instruction civique* en cinquième, comme a répondu un jeune

employé de 26 ans), ou au lycée (par *mes professeurs d'histoire*, ainsi que l'a indiqué ce fonctionnaire des PTT de 39 ans) ou enfin à l'université, où il y a parfois un *prof de philo* ou de sociologie qui fait connaître les idées et les auteurs anarchistes, aux élèves.

La lecture de ces réponses nous permet en fait de restituer une image qui, à défaut d'être exhaustive, est quand même proche, me semble-t-il, de ce qui est en réalité la pratique et la vie quotidienne des libertaires aujourd'hui : un ensemble, bouillonnant, hétérogène, bavard, sensible, excentrique, militant, curieux, *responsable*, autrement dit *un être humain sensible et réfléchi*, selon les termes utilisés par un jeune cuisinier de 27 ans pour résumer ce qu'est selon lui un anarchiste.

Cette diversité s'exprime non seulement dans les lectures indiquées plus haut, mais aussi par leurs sensibilités politiques. En effet, la liste des groupes politiques, des mouvements sociaux non libertaires dont ils se sentent proches est très longue. D'*Amnesty International* à *La Libre Pensée*. D'*Act-up* ! au *CIRC* (mouvement pour la légalisation du cannabis). Des squats à la *Ligue des droits de l'homme*. Des écologistes *mais pas la tendance Waechter*, plutôt *les verts quand ils sont d'extrême gauche*, aux situationnistes. De l'extrême gauche *marxiste révolutionnaire* aux mouvements de libération sexuelle. En effet, il semble qu'il y ait là une partie de ce *peuple d'une gauche libertaire, écologiste et "révolutionnaire"* (1). Même s'ils sont nombreux à n'adhérer à aucune organisation libertaire, mais aussi à aucune autre organisation ou association non libertaire (34 réponses sur 140, ce qui est en effet un nombre important). Ces derniers sont-ils pour autant des individualistes dans le sens traditionnel du terme ? Pas forcément, même si une personne dit adhérer au MMM (*Moi-Même Mouvement*), et d'autres ne se sentir proches d'*aucun mouvement politique*. Or, parmi elles, il y a soit des personnes ne participant à aucune organisation anarchiste spécifique non plus, soit des personnes pour qui au contraire, l'appartenance à un groupe anarchiste semble être suffisante.

La diversité libertaire, on la retrouve aussi dans les manifestations auxquelles ils participent. En effet, ils vivent dans une optique d'engagement constant, comme ce militant de la *Fédération Anarchiste*

Francophone (FA) affirmant *participer à toutes les manifestations et à toutes les activités organisées par les anarchistes*. Mais ils sont aussi présents dans la rue lors des nombreuses manifestations, à côté de la gauche et l'extrême gauche. Dans l'année où ce questionnaire a circulé (mars 1995-mars 1996), ils ont participé aussi à des manifestations écologistes, contre les essais nucléaires, ou au col du Somport contre la construction du tunnel. Ils ont été présents ou organisateurs de manifestations antifascistes, pour l'avortement, contre l'exclusion, contre Pasqua (lorsqu'il était ministre de l'Intérieur), ou encore pour soutenir les luttes au Chiapas, la liberté en Algérie, le droit au logement, etc. Ils/elles se déplacent pour participer à des manifestations mais aussi aux colloques et aux nombreuses conférences et débats (ou projections vidéos suivies de débat) organisés par les collectifs libertaires sur des thèmes aussi divers que l'espéranto, la médecine alternative, la révolte psychédélique, la science et l'anarchie. À propos de ces débats, la liste est très longue. Ce qui représente, en réalité, un nombre incalculable d'heures de discussion. À Lyon, par exemple, la librairie la Gryffe et la Plume noire (la librairie gérée par des membres de l'Union locale de la FA) organisent plusieurs dizaines de débats par an. Mais, parmi les libertaires ayant répondu au questionnaire, il y en a aussi une dizaine indiquant n'avoir participé, ces dernières années, *à aucune manifestation, ni à aucun débat*. Parmi ceux-ci, il y a des personnes ayant milité quelque temps activement à la fin des années 60 et au début des années 70. Aujourd'hui, ils continuent de montrer un intérêt, un attachement pour les idées libertaires mais il se concrétise surtout à travers la lecture de quelques livres, de journaux, et/ou par des relations amicales plus ou moins suivies avec des militants ou des personnes continuant à fréquenter le *milieu*. Enfin, mêlées aux autres *anars* il se peut que dans des moments exceptionnels, ils/elles participent à des manifestations *importantes* comme, par exemple, celles de décembre 95, contre la venue du Pape, etc.

Les réponses reçues à nos questions *semi-ouvertes* nous montrent un mouvement non dogmatique. Pourtant, des positions dogmatiques ou sectaires demeurent et *peuvent se lire entre les lignes* de quelques-unes d'entre elles. Par exemple, à la question : *Quel est le groupe, l'organisation libertaire dont vous vous sentez le plus proche*, une

militante répond : *Mon organisation me suffit*. Et c'est la même réponse qu'on obtient à la question concernant les groupes non libertaires.

S'il n'y a pas de pensée monolithique, mais une pensée exprimant un large pluralisme, il y a quand même quelque chose qui semble être, pour une grande majorité de libertaires, *le* fait marquant dans l'histoire de ce mouvement. En effet, 80 d'entre eux citent l'Espagne de 1936 et, sous-entendu, ou parfois explicitement, les collectivisations, et surtout l'histoire de l'anarcho-syndicalisme dans ce pays. Mais il y a aussi d'autres types de réponse à cette question. En effet, 20 personnes citent la Commune de Paris, 16 Makhno et 15 Mai 68. Moins nombreuses sont les réponses indiquant les débuts de la révolution russe, les débuts du syndicalisme en France, Kronstadt, la propagande par le fait (Ravachol, Bonnot, Vaillant), Sacco et Vanzetti, Spartacus, la Ruche et un ensemble hétérogène qui va des mouvements Dada et surréaliste à Zapata. De *l'expérience de la monnaie franche à Liguière en Bercy (en 1958)* au Printemps de Prague, ou encore à 1789, etc. Mais il y a aussi 11 personnes ne donnant aucune réponse.

Diversité, donc, mais aussi reconnaissance du rôle important joué dans l'histoire de l'anarchisme par les mouvements anarcho-syndicalistes et la *mythique révolution libertaire de 1936 en Espagne*.

Cette diversité d'opinions s'exprime davantage par rapport à l'histoire récente du mouvement libertaire. Tout d'abord, il y a une majorité de non-réponses (27) qui indique qu'il est toujours nécessaire d'avoir du recul pour pouvoir juger si un événement récent est un fait marquant dans l'histoire (ce qui relève souvent plutôt de notre imaginaire que d'un constat réel.) Néanmoins, 18 réponses indiquent que cet événement est Mai 68. À noter, à ce propos, que pour certains c'est déjà un fait historique, comme on l'a vu plus haut, tandis que pour d'autres c'est encore de l'histoire récente, et cela indépendamment de l'âge de ceux qui ont fourni cette réponse. Puis, parce que l'histoire au présent, l'histoire récente est aussi une histoire en devenir, il y a 16 personnes signalant que, pour eux, c'est le Chiapas qui symbolise le fait marquant dans l'histoire libertaire contemporaine.

Mais, cet enthousiasme pour ce qui se passe depuis 1994 dans cette région du Mexique, n'est-il pas dû à une certaine envie de retrouver ailleurs ce qui semble impossible de vivre ici ? Pour d'autres époques récentes, nous aurions eu probablement des réponses indiquant comme fait marquant, le renouveau du *Sandinisme* au Nicaragua, ou l'apparition de *Solidarnosc* en Pologne. Cela m'amène à penser que ce choix est plutôt lié à un rapport de sympathie, de solidarité immédiate, de sensibilité vive qu'ont *ces êtres sensibles*, qu'à une analyse et observation critique qu'on ne peut faire qu'avec du recul. Ajoutons à cela que, pour 11 d'entre eux, il n'y a aucun événement représentatif dans l'histoire récente du mouvement libertaire. Moins nombreuses sont les réponses retenant que ces faits marquants sont le développement des squats (7), la scission de la CNTF (3), les manifs anti-CIP au printemps 1994, l'école Bonaventure (2), Action directe (2) et l'obtention du statut d'objecteur de conscience. Enfin, il y a 37 réponses à classer dans *les divers*, puisque sont cités pêle-mêle Baader-Meinhof, Chomsky et les débats politiques aux USA, la révolte des Indiens Papous de l'île de Bougainville, Marco Pannella et le Parti radical italien, la forte présence des anars dans la manif du 25 novembre 1995 pour le droit des femmes et l'investissement des anars dans le mouvement social de novembre-décembre 1995 et, enfin, citons encore cet autre fait marquant dans l'histoire récente du mouvement libertaire selon une de nos réponses : les mères de la place de Mai en Argentine.

Quand l'idéal type est *"Personne"*...

Mais alors, s'ils ne se mettent pas d'accord sur un événement marquant de l'histoire récente, comment pourront-ils s'accorder sur la personne incarnant l'idéal type de l'anarchiste ?

Cette question, qui pour quelques-uns représentait une *question piège*, révèle en effet un malaise, quasi une révolte qui transparaît à travers des réponses signalant que l'idéal type est une idée absurde, contradictoire même avec l'idéal anarchiste. *J'espère,* écrit une jeune militante, *que pour tous ceux qui ont répondu au questionnaire, cet idéal type n'existe pas*. Mais *si vraiment il faut donner des noms*, comme ont

souligné certain-e-s en préambule à leur réponse : en voici quelques-uns. Mais, avant tout, il faut souligner que sur les 140 réponses reçues, 37 affirment que l'idéal type anarchiste est *personne*, ou qu'il *est contradictoire avec l'idée d'anarchie*, tandis que 16 personnes ne répondent pas à la question. Dans la liste de noms fournis par les autres le plus cité, naturellement, est Bakounine (2) ! Non ! Ce n'est pas lui ! C'est Louis Lecoin qui arrive en tête, suivi par un *moi* ironique, ou contestataire. Puis, ce qui peut paraître un paradoxe, vu le petit nombre de femmes ayant répondu au questionnaire, c'est Louise Michel qui est choisie, par 6 hommes et 1 femme ! Relevons encore ce qui semble être une contradiction, un paradoxe dans le paradoxe. En effet, c'est le sous-commandant Marcos, révolutionnaire post-moderne qui utilise le fax, la cagoule, la pipe et la mitraillette, qui talonne la communarde du siècle dernier. Dans le peloton avec quatre préférences chacun, on trouve Proudhon, Durruti, Makhno, Malatesta, Bakounine (le voilà !), mais aussi Brassens avec sa guitare et son gorille, May Picqueray et ses 80 ans d'anarchie, puis encore Ferré et Marius Jacob avec trois préférences, Socrate, Cohn-Bendit (3), Emma Goldman. Parmi les autres réponses, il y a aussi avec deux préférences pour Florence Rey et Audry Maupin (mais par *provocation*, est-il écrit dans une des deux), ainsi que pour Guy Debord, Berneri et Reclus. Bref, on ne peut plus varié et moins discipliné que les anarchistes ! Bien entendu, il faudrait citer toutes les réponses pour apprécier cette variété de noms qui vont encore de Freud à Puig Antich (4). Cependant, vu que bon nombre de réponses indiquent plusieurs noms à la fois, les réponses à cette question, ainsi qu'à toutes les autres doivent être lues avec précaution. En réalité, je pense que grâce à elles, on obtient plus un état d'esprit, une photo floue, une image en mouvement (un mouvement en images ?), que la photo de classe des anarchistes de la fin des années 1990.

Ceci dit, à partir de ces 140 libertaires qui vont de ce jeune homme de 15 ans, de Metz, qui a connu les idées anarchistes par la lecture chez ses parents, à Marie-Christine, retraitée de 79 ans et animatrice du CIRA à Lausanne, qui les a connues *par des livres et des journaux qui lui ont été adressés par un ami anar*, on peut néanmoins se faire une idée de ce qu'ils sont et de ce qu'ils représentent, sans pour autant utiliser leurs réponses pour en tirer des conclusions définitives. Je souhaiterais

que ces données nous permettent surtout d'envisager de poursuivre des recherches, ainsi que la réflexion sur qui sont les libertaires aujourd'hui, que font-ils et quel est leur imaginaire (5).

Néanmoins une des choses qu'on peut d'ores et déjà souligner, c'est que le rôle de la culture est extrêmement important, voire que c'est l'élément essentiel par lequel ils deviennent anarchistes, mais aussi à travers lequel ils expriment leurs idées. Que ce soit par des petits groupes, individuellement ou grâce à leurs organisations, les libertaires se rendent visibles dans le quotidien principalement par leur presse, l'édition, les débats, les interventions dans des radios associatives, et les rencontres et colloques dont ils sont à l'initiative.

Ainsi à partir de notre enquête, on retient que 44 personnes disent que la rencontre avec les idées libertaires s'est faite par les livres, la presse, les fanzines, les librairies. Pour 30, un premier contact s'est établi lors de manifestations, dans des squats, ou tout simplement par le biais d'affiches, de tracts, etc. Comme on l'a déjà dit, une dizaine d'entre eux ont été influencés par le *rock alternatif*, mais aussi par Ferré, Brassens, Renaud, etc. Il y en a, enfin, qui l'ont été par les amis au lycée et à la faculté. Cette influence dérive aussi par le *capital culturel* détenu par la famille, tandis que pour d'autres c'est justement la réaction contre les idées de leur famille qui les a pousser vers l'anarchisme, y compris dans le cas où, par exemple, les deux parents sont *tous les deux professeurs et communistes*. Pour certains d'entre eux-elles, enfin, ce sont des histoires particulières, la réaction au service militaire, la psychanalyse, le surréalisme qui leur ont permis de découvrir les chemins anarchistes. Ce qui semble néanmoins déterminant dans cette rencontre, c'est une démarche progressive et personnelle que l'on constate chez les jeunes, mais qu'on retrouve, par exemple, aussi chez ce retraité de 61 ans qui est arrivé à l'anarchisme depuis seulement quelques années. Le fait marquant dans son cas, a été : *la bataille que j'ai menée, contre mon passé communiste. Pour me dire anarchiste, il a fallu lutter contre moi-même pendant deux ans. C'était comme si mon passé, mon éducation me retenaient par la manche in extremis. Mais finalement,* concluait-il, *les arguments développés dans des ouvrages que j'ai lus ont été les plus forts*. Ce *resserrement*

progressif, noté par ce psychiatre de 59 ans, et cette *conscience progressive*, indiquée par cet enseignant de 31 ans, semblent être plus déterminants que des événements précis pour de nombreux libertaires et leur approche au mouvement et/ou aux idées anarchistes. Ces événements marquants sont eux aussi d'origines diverses, cela va de Mai 68 (encore et toujours lui ! cité 11 fois) à l'antimilitarisme, *d'un reportage vidéo sur les Sex Pistols vu à la télé*, à l'affaire Sacco et Vanzetti pour une personne n'étant pas encore née à l'époque des faits. D'autres libertaires indiquent, d'une manière générale, que l'élément déclencheur à été la constatation de l'injustice sociale, la participation à des manifs antifascistes ou l'anticléricalisme, mais aussi *la réaction* provoquée par l'arrivée de la gauche au pouvoir, Tchernobyl et Malville, le monde du travail et ses luttes, et enfin pour cet employé publicitaire de 40 ans : *la séduction d'un certain romantisme révolutionnaire*. Ajoutons les réponses de ces deux libertaires, sans profession, habitant les pentes de la Croix-Rousse à Lyon. Elle (25 ans) indique que l'événement marquant, c'est *la vie, mais aussi Pasqua, le mouvement étudiant de 1986, l'école, les crimes racistes et les bavures policières, le logement, la guerre du Golfe, etc., un souvenir... l'assassinat de Pierre Goldman* (6). Pour lui (26 ans), ce sont *les luttes des squats, tous les romans des épopées makhnovistes, des anarcho-syndicalistes américains, ou autres camarades espagnols, le mouvement étudiant de 1986, Pasqua, la lutte des squatters à la Croix-Rousse*.

Comme on l'a vu jusqu'à présent, c'est dans des termes différents, sur des sujets différents qu'ils trouvent l'inspiration, les références, ou des motifs concrets pour s'engager dans les chemins libertaires. Cet ensemble d'idées et de manifestations nous donnent ainsi une image polychrome des libertaires, ces êtres bouillonnants comme la vie elle-même, et de leurs activités. Vouloir, à partir de ces éléments, dégager une seule tendance ou privilégier celle-ci au détriment de celle-là, avoir un parti pris, nous conduirait inévitablement sur une fausse route. Les libertaires d'aujourd'hui ne représentent pas un parti politique, mais bel et bien un ensemble, chaotique peut-être, mais vivant, et souvent généreux.

En écrivant ces lignes, j'ai en tête cette petite caricature publiée par le mensuel *Alternative Libertaire* (Belgique), montrant un insoumis et son petit drapeau noir, un être minuscule défiant un militaire herculéen et bardé à la Rambo. C'est un peu comme ce fameux Chinois qui, son sac à provision à la main, faisait face à un char de l'armée à l'époque de Tienamen. L'image des libertaires est composite, complexe (7) et ne peut être cernée facilement. Il faut aller la chercher là où elle se niche.

Tâche difficile, puisqu'il ne s'agit pas d'y aller comme va un ethnologue dans le métro, où d'aller vivre pendant quelque temps *comme* (8) les Indiens. Pour en saisir toutes les nuances, il faut *être* avec eux, parmi eux, les côtoyer dans leur quotidien, et surtout se débarrasser des mythes et des légendes que beaucoup d'observateurs, sincères ou non, ont tricoté sur ce peuple contestataire et rebelle. Mais, pour accomplir cette tâche, pour les observer, pour les comprendre, il faut aussi ôter les lunettes bicolores, un verre noir et l'autre rouge, celles du sociologue partidaire. Une tache d'autant plus difficile puisqu'il reste à faire ce travail de démystification nécessaire face aux récits *révolutionnaires* des militants, récits colportés de génération en génération pour se donner du courage quand la réalité n'est pas celle qu'on voudrait qu'elle soit.

Kultur über alles

Mais en attendant d'approfondir les questions concernant l'imaginaire des libertaires, voyons maintenant quels sont les moyens qui leur semblent les plus aptes au développement de leurs mouvements.

Pour 44 d'entre eux, le futur du mouvement est lié aux débats, à la presse, aux livres, à la vidéo, à l'informatique, à Internet, à la culture. Car il faut faire connaître davantage les idées anarchistes à ceux qui n'en ont que cette image superficielle donnée par les grands médias lorsqu'ils affirment, par exemple, que *l'anarchie règne au Rwanda*, ou en Albanie, Russie, Congo ou encore dans tel ou tel autre pays en ruine (9). Cette volonté de réfléchir et ce regard lucide sont bien présents dans certaines réponses à notre questionnaire. Par exemple, celle de cet *étudiant* de 41 ans qui pense que, pour développer les idées libertaires,

il faut remettre en cause des dogmes fondateurs, il faut trouver un équilibre entre la pratique et la théorie, et la capacité à débattre et à interroger toute la société. Pour 20 personnes, il faut participer aux mouvements sociaux et au syndicalisme. 15 libertaires ont répondu qu'il faut développer les micro-organisations autogérées et alternatives (l'exemple de l'école *Bonaventure* est cité à ce propos plusieurs fois). Mais, il faut aussi renforcer les organisations spécifiques pour 8 militants et, enfin, développer le réseau, le relationnel, faire des fêtes. Enfin pour ce RMiste de 30 ans vivant dans une grande ville, *tous les moyens sont bons, des plus anodins (style tracts) jusqu'aux luttes beaucoup plus radicales* : agir/action directe. Action directe pas *forcément violente* comme il est signalé par d'autres, mais plutôt des coups médiatiques, la *parole directe*. Ce qui n'empêche pas ce jeune homme de 24 ans, actuellement CES dans une ville du centre de la France proche d'*AC*! (Agir ensemble contre le chômage), de *Greenpeace*, et *bien entendu de l'EZLN* (l'armée zapatiste de libération nationale), d'ajouter qu'il faut *discuter avec son entourage et en dernier recours, même si ça ne mène à rien, mener des actions terroristes ciblées contre tout ce qui nous empêche d'exister*.

Comme l'écrivait Michel de Certeau : *Malgré tout, cette violence reste dans l'expressivité. Elle demeure un discours de protestation. Plus profondément*, ajoutait-il, *l'acte violent signe l'irruption d'un groupe. Il scelle le vouloir exister d'une minorité qui cherche à se constituer dans un univers où elle est de trop parce qu'elle ne s'est pas encore imposée* (10). En effet, je pense qu'il ne s'agit pas de justifier ces paroles ou ces actes violents, mais de les comprendre (11). Cette *fascination* pour la violence existe dans le milieu libertaire et on la retrouve dans quelques-unes des réponses recueillies. Mais tout compte fait, *l'anarchiste violent* reste surtout un mythe que beaucoup d'écrivains, de chercheurs et de journalistes reprennent (12) d'une manière récurrente. À l'évidence, et cela depuis longtemps, ces actions violentes ont été peu nombreuses et particulièrement insignifiantes par rapport au travail quotidien de plusieurs dizaines, voire des centaines de libertaires qui, dans leurs *ateliers d'utopie*, écrivent, lisent, produisent des livres, des brochures, et s'échinent à trouver les moyens pour diffuser cette abondante production. D'autre part, la non-violence

active est aussi un des traits déterminants de ce mouvement. Parmi les 140 réponses que j'ai reçues, il y a aussi des personnes marquées par la revue *Anarchisme et Non-Violence* et qui participent encore à des mouvements comme L'*Union pacifiste* ou *La Libre pensée*.

Des agents de la transformation sociale

Nous pouvons maintenant tirer une première conclusion : On peut dire que les libertaires d'aujourd'hui sont des agents de la transformation sociale plutôt que des révolutionnaires à la mitraillette et au poing levé. C'est ce qu'on peut remarquer aussi en lisant leur presse (13). *Réinventons l'utopie* titre le mensuel *Alternative libertaire* (France) dans un numéro de 1995. *Courant alternatif*, le mensuel de l'OCL, de février 1996, titre par ailleurs *Que mille utopies renaissent* ! Dans un autre texte publié à la fois par le *Monde libertaire* et *Alternative Libertaire* (Belgique), signé par Jacynte Rausa, Michel Negrell et Roger Noël (Babar), on lit *L'anarchie ne viendra pas. Elle est déjà ici. Ici ou là, dans la volonté de certains individus, dans le relatif de certaines situations, de certains moments. L'anarchie n'a ni terre ni jour d'élection, elle est toujours et partout présente* [...] *L'anarchie n'est l'apanage de personne, d'aucune organisation. Inutile d'attendre l'inattendu. Les explosions libertaires surprendront toujours.*

L'anarchie en définitive ne serait-elle qu'une *utopie mobilisatrice* comme disent les auteurs de cet article (14) ? En réalité, les anarchistes, depuis toujours, ont ouvert des voies nombreuses pour aider à poursuivre au quotidien l'idée de cette transformation sociale.

Ne manquent pourtant pas dans la presse libertaire des articles indiquant comme seule solution aux problèmes sociaux... *la révolution mondiale* (15).

Pourtant, mythes, rêves, espoir, lucidité, volonté, désir, souffrance, impuissance, c'est dans un véritable tourment que vit l'anarchiste de cette fin de siècle, et probablement encore pour longtemps (16). C'est dans une situation toujours précaire, romantique, idéale, qu'on le

retrouvera mais aussi là où le quotidien l'emporte toujours sur l'exceptionnel. Ainsi, se perpétuera ce désir de vivre libre, de continuer à imaginer un nouveau monde. En fait, on peut dire, en paraphrasant Gaston Bachelard, que cette rêverie, et en particulier celle de l'anarchiste, permet de faire naître un état d'âme chez toutes celles et tous ceux qui n'acceptent pas la logique dominante, que ce soit du point de vue social, politique, économique, scientifique ou philosophique. La poétique libertaire porte toujours ce témoignage d'une âme qui découvre le monde, un monde où elle voudrait vivre, où elle vivrait dans la dignité (17).

D'autre part, je me suis rendu compte que, l'observation de l'histoire des hommes et des femmes par leur côté exceptionnel ne montre pas ce qu'il y a en eux de plus puissant. En effet, je pense que c'est dans l'activité quotidienne que réside cette force. Et dans le cas des libertaires dans, cette *tension permanente*, cette énergie, cette sensibilité à fleur de peau qui apportent chaque jour, ici et là, de nouvelles idées, et qui permettent le développement de nouvelles activités. Cette tension permet, en outre, aux rêves de vivre, à l'imagination créatrice d'ouvrir de nouveaux chemins où l'espace et le temps sont incessamment modifiés ainsi que les règles du jeu régissant nos comportements.

Beaucoup d'historiens, dans les années 50 et 60 avaient enterré l'anarchisme et les anarchistes, et ils n'avaient vu dans les événements de Mai 68 et leurs prolongements que des frémissements, voire un renouveau, mais limité à une couche sociale composée de jeunes contestataires et destiné à s'épuiser, à disparaître. L'existence de nombreuse personnes qui affichent encore, dans leur quotidien, cette sensibilité et cet espoir, voire la volonté de transformer les liens sociaux, par des démarches et des pratiques antiautoritaires et antihiérarchiques, démontre la vitalité de cette culture.

Il faut néanmoins reconnaître que le nombre d'adhérents aux organisations spécifiques n'est pas à la hauteur de ce désir de *faire la révolution ici et maintenant* que quelques militants maintiennent à l'ordre du jour de la prochaine réunion. Il faut reconnaître aussi que

leur influence, ainsi que celles des autres militants libertaires *non organisés*, dans les mouvements sociaux n'est pas vraiment déterminante. Ce qui ne veut pas dire que, dans telle ou telle situation, les anarchistes et les libertaires ne soient ou ne seront pas les protagonistes parmi les plus actifs dans l'organisation d'initiatives contestataires et/ou créatrices.

Remarquons encore que les libertaires d'aujourd'hui, aussi bien que les anarchistes d'hier, ont su créer des espaces de liberté, une culture qui est non seulement une représentation, une idéalisation de la réalité, de la révolte, mais aussi, comme dirait Alain Pessin, une *incorporation des pratiques*.

Les libertaires ont su développer un imaginaire où on retrouve toujours des traces subversives et créatrices. Y compris par rapport à la mort. Est-ce un hasard si, dans une dernière question présentée dans notre questionnaire concernant le développement futur du mouvement libertaire, une personne écrit : *le suicide (voire le meurtre)* ? Il s'agit dans ce cas du meurtre de soi-même, puisque dans l'imaginaire libertaire il n'y a plus ni dieu, ni maître, ni même un Père fondateur ou une Mère protectrice. En effet, comment ne pas penser à ces jeunes amis lyonnais (Carlos, Jean-Marie, Michel, pour ne citer que ceux avec qui on a participé à des activités) ou bruxellois (Thierry, Daniel...) qui ont fait ce choix radical (18) ces dernières quinze années, mais aussi à Marius Jacob (dont on vient de rééditer l'histoire de sa vie), à ce biographe de la presse anarchiste italienne (Leonardo Bettini) et enfin à l'auteur de l'*Increvable anarchisme* (19) qui lançait la revue *Interrogations* dans les années 70 ? Résonne encore leur dernier cri de défi au monde tel qu'il est, ce monde où la condition humaine est toujours aussi problématique.

L'hymne à la vie

Pourtant les libertaires restent des épicuriens, qui mangent, qui boivent, qui font l'amour et jouissent de tout ce que peut leur offrir la vie. Sans attendre le Grand soir ou les matins qui chantent pour s'épanouir. Dans un article paru le 13 avril 1905 dans *l'Anarchie*,

Libertad écrivait : *Je ne veux pas troquer une part de maintenant pour une part fictive de demain, je ne veux céder rien du présent pour le vent de l'avenir* (20). Plus loin dans ce même article intitulé *Aux résignés*, il ajoute : *Je veux être utile, je veux que nous soyons utiles. Je veux être utile à mon voisin et je veux que mon voisin me soit utile. Je désire que nous œuvrions beaucoup car je suis insatiable de jouissance. Et c'est parce que je veux jouir que je ne suis pas résigné* (21).

Les anarchistes italiens chantent encore cette chanson de Pietro Gori (22) intitulée *Amore ribelle* où il est dit entre autres : *All'amor tuo, fanciulla / Altro amor io preferia* : / É une idea l'amante mia / A cui detti braccio e cor (À ton amour, ô jeune fille, j'en préférerais un autre, l'amour de l'idée, mon amante, et c'est à elle que j'ai donné mes bras et mon cœur). Le poète s'identifie, dans la suite de la chanson à ce travailleur qui hait et défie les puissants de la terre, qui lève des *drapeaux ensanglantés sur les barricades pour la vraie liberté*. Ce travailleur de la fin du siècle dernier, apparemment, avait beaucoup trop à faire pour se contenter de l'amour qu'il pouvait recevoir et donner à cette jeune fille. Alors, plein d'espoir dans une révolution possible, proche et inévitable, il lui adressait dans un dernier couplet de son poème ces paroles : *Se tu vuoi fanciulla cara / Noi insieme combatteremo / E nel di che vinceremo, / Braccio e cour ti donero'* (Si tu veux, cher enfant, nous lutterons ensemble, et le jour où nous gagnerons, je te donnerai mes bras et mon cœur). Cette chanson que nous avons souvent chantée en groupe, dont le refrain me revient parfois, comme une ritournelle, et qui n'est plus que la réminiscence (23) d'une période historique révolue B des réminiscences du même ordre que les quelques vers de l'*Ave Maria*, ou du *Pater noster* que ma mère m'a fait répéter pendant de longues années.

L'anarchie était présentée encore au début des années vingt comme une *magnifique cité d'harmonie de paix et de justice*. Sébastien Faure, un grand orateur anarchiste au terme d'un cycle de conférences, et notamment dans la dernière intitulée *La véritable Rédemption*, après avoir tracé les grandes lignes de sa conception d'une société d'après la révolution pour *montrer qu'il n'y a là, ni utopie, ni chimère, ni folie*,

incite enfin *à vivre par la pensée cet idéal magnifique* (24). *Comprenez-vous maintenant Camarades,* ajoute-t-il, *qu'on puisse vivre sa vie à un tel idéal*. Puis, plus loin, en s'adressant aux jeunes gens, il leur demande *de réfléchir, d'étudier, de lire de travailler, de discuter avec vous-mêmes et avec les autres, et quand vous aurez acquis cette conviction précieuse qui inspirera toute votre vie, qui dictera toute votre conduite, qui guidera vos sentiments, alors je vous adjure de consacrer à cette conviction votre jeunesse, votre intelligence et vos forces. La lutte sera rude et vous aurez parfois à subir de terribles épreuves* : persécutions, misères, calomnies, rien ne vous sera épargné. Vous aurez d'autres sacrifices plus pénibles à faire. Il vous faudra parfois briser avec des affections qui vous sont chères, rompre des amitiés précieuses, peut-être même briser des liens plus doux encore. N'hésitez pas, jeunes gens. Il n'y a pas d'amante comparable à celle qui s'offre à vous ce soir. Les autres ne possèdent que vos sens. Celle-ci vous possédera tout entier. Elle vous enveloppera des pieds à la tête et prendra possession de vous complètement. Les autres amantes peuvent vous trahir. Celle-ci ne vous trahira jamais. Les autres amantes perdront peu à peu la jeunesse, la fraîcheur, la grâce, le charme, la beauté. Celle-ci, au contraire, restera éternellement jeune et belle. Ô jeunes gens, aimez-là ! (25).

On le voit, il s'agit là d'un amour mystique que ce *commis-voyageur de l'anarchie* ainsi appelé par l'écrivain Zévaés, cet *apôtre de l'anarchie* pouvait présenter devant un auditeur qui se laissait entraîner par ce *charmeur* comme le dit Gérard de Lacaze-Duthiers dans la préface écrite pour ce recueil de conférences. Mais peut-on encore imaginer un orateur anarchiste présenter des tels propos aujourd'hui ?

Reste-t-il des libertaires qui lient leur vie à cet avenir espéré ? Certes, parmi les milliers de personnes qui se sentent anarchistes, il est fort possible qu'on trouve quelqu'un dont *tous les espoirs* reposent sur un *à-venir*. Mais en réalité depuis la révolution des mœurs commencée dans les années 60, dont l'un des objectifs était la libération sexuelle, une pratique nouvelle dans les relations entre hommes et femmes, les anarchistes comme tous les autres ont essayé de les vivre au quotidien.

Ce sont, eux-elles les tout premiers-premières à créer de nouveaux modes de vie, permettant, ainsi, par ricochets, à la société tout entière, de se dégager au fur et à mesure de ces structures rigides qui se sont cristallisées autour des règles et des lois tout au long de l'histoire, qui déterminent nos comportements, et dont *les gens* ne supportent plus ou pas toujours le poids. Prenons l'exemple de l'union libre. Aujourd'hui, c'est un mode de vie reconnu et accepté par l'ensemble de la société. Or, à l'origine de cette démarche, il y a eu ces *pionniers du mouvement ouvrier, socialistes, mais plus souvent anarchistes, qui ont dénoncé l'hypocrisie du mariage bourgeois et tenté l'utopie de l'amour libre* (26).

Mais la question que je me pose aujourd'hui est la suivante : l'anarchisme, dans le monde contemporain, peut-il encore être ce mouvement qui refuse l'idée que *le monde a été toujours le monde et on ne peut pas le changer...* tout en favorisant l'éclosion d'expériences positives (27).

L'antimilitarisme, le pacifisme, l'autogestion et la critique de l'autorité (28), ces idées et ces pratiques anciennes, mais aussi l'écologie sociale de ces dernières années, ou encore les idées et pratiques des groupes antispécistes plus récemment, deviennent, avec le temps, des références culturelles à défaut de devenir des mouvements politiques puissants (29).

Mais quels sont les enjeux pour les sociétés du XXIe siècle ? Est-ce la politique ou est-ce la culture ? Est-ce la représentation virtuelle du monde ou l'action dans le monde ? Est-ce réduire l'imaginaire de l'être humain à une simple équation mathématique ou l'aider à se servir de son esprit libre ? Ces enjeux seraient-ils liés aux sondages, au décompte du nombre des libertaires et à leurs analyses sociologiques, ou à une analyse toujours critique qu'il faut entretenir sur tout constat qu'on peut faire en tant que militant ou chercheur ?

Pour ma part, je vais continuer à naviguer entre ces deux eaux. Tantôt sociologue, tantôt homme de passion, je porterai de l'eau (ou du vin selon le cas) aux uns et aux autres pour qu'ils reconnaissent la nécessité, toujours et partout, de la réflexion et de l'action, qui me

semblent être la base d'une culture et d'une sociologie libertaire.

Mimmo Pucciarelli

(1) C'est en quelque sorte le même constat qui est fait à l'analyse du sondage des lecteurs du mensuel *Alternative libertaire* (Belgique). *Leurs couleurs sont le noir, le rouge et le vert, à l'image de la démarche que nous développons depuis 15 ans*, affirme AL qui ajoute, *Il semble que nous ayons (modestement) réussi à créer un carrefour entre ces trois couleurs* : le noir du courant historique libertaire, le rouge de la gauche socialiste anti-totalitaire et le vert des écologistes sociaux (AL143 de septembre 1992.

(2) A. Pessin (op. cit.) indique que s'il fallait désigner une *figure de père mythique, ce serait celle de Bakounine*. Or il semble que les libertaires de cette fin de XXe siècle n'aient plus de père... aussi mythique qu'il puisse exister dans l'histoire du mouvement anarchiste.

(3) Oui, *Dany le vert-kaki* selon la définition du camarade Robert Hue qui tenait compte des positions que la tête de liste des Verts aux européennes a exprimé en avril 1999 vis-à-vis de la Guerre du Kosovo. Mais notre enquête se déroulait en 1995-6, et Dany n'affichait pas (encore) ses idées *libérales-libertaires* aussi explicitement qu'il le fait aujourd'hui.

(4) Militant antifasciste garrotté par le régime franquiste au début des années 70.

(5) À ce sujet l'*Atelier de Création Libertaire* devrait publier très prochainement mon livre *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui*.

(6) Militant des années 70, proche des tendances guévaristes. Accusé d'assassinat lors d'un vol dans une pharmacie, il fut acquitté à l'issue de son procès. Il fut tué par la police en octobre 1979, ce qui donna lieu à de nombreuses manifestations de l'extrême gauche dans toutes les grandes villes de France.

(7) En fait, je pense qu'à partir de la contestation des années 60 et 70, l'anarchisme, comme toujours dans son histoire, a trouvé de nouveaux interprètes, de nouveaux acteurs, jeunes et moins jeunes, et qui ont été capables d'ouvrir de nouveaux sentiers. En réalité, je pense qu'il existe des imaginaires sociaux et des individus concrets qui mobilisent leurs énergies physiques et mentales pour créer des outils, et se libérer de leur état de dépendance vis-à-vis de la société. Une vision qui s'apparente à celle décrite par Hakim Bey, celle d'un anarchisme ontologique, décrivant une pensée libertaire qui se complexifie. En effet, il ne s'agit plus de définir les bons et les méchants, de détruire un vieux monde pour en construire un nouveau, mais de chercher dans la continuité de l'être cette transformation possible qui semble parfois impossible, afin qu'elle puisse se conjuguer avec le présent (voir H. Bey, op. cit., et sur un registre différent mais qui me semble aller dans le même sens voir l'article de Xavier Beckaert paru dans l'AL 217 de mai 99, *L'anarchisme est-il une idéologie ou une méthodologie* ?).

(8) Comme le signale Jean Pouillon, *vivre "comme" eux me semble illusoire et illogique. L'adverbe "comme",* ajoute-t-il, *qui paraît rapprocher, indique néanmoins une certaine distance* : faire comme si. Voir son livre *le Cru et le su*, coll. La librairie du XXe siècle, Seuil, Paris, 1993, p.154.

(9) Mais il ne faut pas toujours se considérer comme victimes de la presse. Par exemple, le mercredi 18 décembre 1996 entre 19h et 20h, il y a eu sur la chaîne Arte un reportage sur l'école libertaire *Bonaventure* de l'île d'Oléron. Il m'a semblé assez objectif et, pour une fois, les journalistes parlaient de cette expérience avec un certain respect. Puis, tout à coup, à la question de savoir si on éduquait ces enfants pour devenir des anarchistes, un animateur ou un parent a répondu que non, et d'ailleurs cette école ne crée pas des terroristes, *du moins, je le pense*, a-t-il conclu candidement.

(10) Voir son livre *la Culture au pluriel* (1993), édition Essai Point, et particulièrement le chapitre intitulé : *Le langage et la violence*, pp 73-82.

(11) Mais, on peut aussi s'interroger avec Boris Cyrulnik qui dans *Les Nourritures affectives*, intitule un de ses chapitres *La violence qui détruit ne serait-elle pas créatrice* ?. Peut-être la réponse est-elle dans un slogan peint sur les murs des pentes de la Croix-Rousse qui dit : *Détruisons constructivement*.

(12) Par exemple, dans le livre *Galaxie du terrorisme*, et en particulier le chapitre *Les enfants de Bakounine*, terme repris par une journaliste du *Nouvel observateur* à propos de Florence Rey et Audry Maupin. Mais des militants anarchistes comme Barrué entretiennent aussi cette confusion et lient anarchisme et terrorisme. En effet, dans son ouvrage *L'Anarchisme aujourd'hui*, dans la postface à l'édition de 1976, il affirme, p.105 que *les anarchistes ne répudient pas a priori le terrorisme* : il est un moyen d'action parmi bien d'autres, même s'il ajoute par la suite qu'il ne doit *pas être utilisé sans discernement, il ne doit pas frapper des innocents, il ne doit pas devenir un jeu sinistre et verser dans l'assassinat pur et simple.* En effet, il faudrait faire la distinction entre le terrorisme et les diverses formes de lutte armée, ainsi que les diverses formes de violence dont se servent certains groupes politiques. Une distinction qu'a essayé de faire Alain Joxe dans le numéro d'avril 1996 du *Monde diplomatique*. Voir aussi, à ce sujet, *les Œillets rouges* nE2. À lire surtout *la Rêverie anarchiste 1848-1918* d'Alain Pessin consacrée à l'étude de l'imaginaire mis en scène par des anarchistes de la fin du siècle dernier, et notamment à l'époque de la propagande par le fait.

(13) *Continuons à travailler pour la transformation sociale.* C'est avec cette incitation que le nouveau secrétaire de la CNT espagnole saluait les militants à la fin du congrès de cette organisation en décembre 1995 (voir *Solidaridad obrera* de février 1996.) Mais c'est aussi une expression qu'on retrouve souvent dans la presse libertaire et anarchiste, tout du moins dans celle que je connais et que je lis régulièrement (française, italienne, espagnole, et anglaise en moindre mesure).

(14) *Le Monde libertaire*, nE1027 de janvier 1996, et *Alternative Libertaire* (Belgique) de février 1996. À ce sujet voir aussi l'article de

Ronald Creagh : *Les mouvements libertaires, utopies créatives*, in *L'Anarchisme, images et réalité*.

(15) *La révolution socialiste libertaire est la seule issue pour que l'économie satisfasse les besoins sociaux d'individus pouvant librement les déterminer et les gérer eux-mêmes*, c'est ainsi que se termine, par exemple un article de la commission de l'Union régionale Rhône-Alpes de la FA paru dans *Le Monde libertaire* du 29 février 1996.

(16) Ce printemps 1999, et face à la Guerre du Kosovo, beaucoup d'entre nous (les libertaires à Lyon) ne savaient pas vraiment comment réagir. Ainsi si lors de la Guerre du Golfe nous fûmes parmi les plus actifs dans cette ville à la dénoncer, cette fois-ci, nous n'avons (collectivement) joué aucun rôle ou presque (j'écris ces lignes le 19 mai 1999. Pourtant nous en avons discuté, mais avec des sentiments contrastés...

(17) Voir Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, PUF, Paris, édition de 1978, p. 14.

(18) Georges Palante (op. cit.), p.129 écrit *Pour l'individualiste, le problème qui se pose est celui-ci* : Comment faire pour vivre dans une société regardée comme un mal nécessaire ? La solution radicale que comporte le pessimisme social serait, ce semble, le suicide ou la retraite dans les bois. Ce qui nous amène à nous poser la question du *pessimisme social individualiste*... celui-ci couve dans chaque anarchiste ?

(19) Louis Mercier-Vega, *l'Increvable anarchisme* 10/18, Paris, 1970.

(20) Voir Libertad, *le Culte de la charogne*, édition Galilée, Paris, 1976, p.63.

(21) *Ibidem*, p.64.

(22) Avocat et militant anarchiste italien appelé *Le Chevalier de l'anarchie*. Voir le livre publié par les éditions BSF de Pisa, en 1995. J'ai gardé sur moi pendant des années une image de Pietro Gori où d'un côté il y a son portrait et de l'autre l'hymne au 1er mai.

(23) Alain Thévenet, s'est souvenu en lisant ce passage des quelques lignes suivantes qu'Ernest Cœurderoy écrivait au milieu du XIXe siècle : *Dans ce monde d'iniquité, je ne puis rien aimer comme je m'en sens la force* ; je suis contraint à haïr, hélas ! Et ma haine, c'est de l'amour encore ; l'amour de l'homme juste qui désespère, l'amour de l'homme libre forcé de vivre au milieu d'esclaves ; un amour non satisfait, immense, indéfini, généreux et général. C Amour qui brûle, amour qui tue ! Je suis l'amant de l'Avenir qui maudit le présent. Cœurderoy Ernest, *Hurrah* ! ! ! ou la révolution par les cosaques, collection Table rase, Plasma, Paris, 1977.

(24) Voir les *Propos subversifs* de Sébastien Faure, éd. des Amis de Sébastien Faure, Le Pré-Saint-Gervais, p.357.

(25) *Ibidem*, p.358.

(26) Tandis que *la grande masse des ouvriers, quant à eux, qui appelaient volontiers leur femme "ma bourgeoise", rêvaient surtout d'une épouse libérée de l'usine et vouée aux soins du foyer*. C'est, ce qu'écrit le *Nouvel Obs* dans un dossier sur l'union libre de février 1996.

(27) Voir à ce sujet Peter Heinz, *Anarchisme positif, anarchisme négatif, ACL,* 1997.

(28) Dans *la Sagesse et le Désordre*, *France 1980* (bibliothèque des Sciences humaines, NRF, Paris, 1980), Henri Mendras fait le point sur la France des années 80 et affirme entre autres : *Plus personne ne veut être autoritaire, tout le monde se veut démocratique, et cependant les relations concrètes avec les subordonnés n'ont pas tellement changé...* Certes, le constat de Mendras et celui qu'on pourrait faire encore à la fin de ce XXe siècle, c'est que la domination de certaines couches de la population sur d'autres, ainsi que de certains individus sur d'autres individus reste à l'ordre du jour. Mais que d'avancées ! On a pu assister à des transformations dans les règles et dans les liens sociaux depuis les années 50 à aujourd'hui, que ce soit à l'école, sur les lieux de travail, ou dans les familles. Peut-être que ces anti-autoritaires que sont les libertaires ont joué un rôle dans l'imaginaire social qui est toujours mobile.

(29) On peut ajouter encore d'autres formes de résistance et de présence positive des idées libertaires dans la société contemporaine. Hakim Bey (op. cit., pp.44 et suivantes) indique quant à lui le refus de l'école et de l'apprentissage domestique ; les *networking* qui ont une pratique politique alternative, ACT-up, Earth First et diverses associations qui ont un fonctionnement non hiérarchique *et qui ont obtenu une certaine popularité même en dehors du mouvement anarchiste parce qu'elles fonctionnent* ; la participation à des activités productives déclarées ou non déclarées, la vie de famille qui prend des formes autres que monoparentale, le mariage de groupe, les groupes d'affinité érotique ; et pour finir ajoute H. Bey, en citant A. K. Coomaraswamy, que même dans l'art il est possible d'entrevoir cette transformation puisque *l'artiste n'est plus un type de personne spéciale, mais chaque personne est un type spécial d'artiste*.

OTAN, OU EST TA VICTOIRE ?

Ils créent un désert
et appellent cela la paix.
Tacite

Victoire ! On a gagné ! Milosevic capitule ! Pendant des semaines et des mois nous entendrons retentir ce cri dans les médias, les organisations humanitaires et les colloques sur les droits de l'homme. Le *New York Times* proclame que " les bombardements continus ont étés plus efficaces que ne le pensaient de nombreux critiques " et qu'il s'agit là d'une " victoire des principes de la démocratie et des droits de l'homme ". Et, sur CNN, Christiane Amampour affirme que Milosevic obtient " moins que s'il avait accepté les négociations de Rambouillet ".

Oublions un instant la propagande et constatons les faits. Est-ce une victoire militaire ? La seule chose qui peut étonner dans cette guerre, c'est que deux mois et demi de bombardements intensifs d'une population sans défense appartenant d'un pays pauvre de 11 millions d'habitants et effectués par la plus puissante coalition militaire de tous les temps n'ont même pas abouti à une capitulation totale. On dit que les Yougoslaves doivent aujourd'hui accepter l'accord de Rambouillet. Il y avait trois aspects dans ces accords : une autonomie du Kosovo, qui était acceptée par eux à Rambouillet même, un référendum dans trois ans au Kosovo qui, pour l'instant, a été abandonné par les Occidentaux et une occupation militaire de tout le pays qui semble aussi avoir été abandonnée par l'OTAN. Si l'on ajoute à cela le rôle (limité, mais qui était totalement exclu à Rambouillet) reconnu à la Russie et à l'ONU, un observateur impartial s'apercevra que l'OTAN aussi a reculé. Pourquoi ? D'abord, parce que le régime yougoslave n'a pas cédé aussi vite qu'ils ne le pensaient; ensuite à cause des dissensions entre l'aile allemande et l'aile américaine de l'Alliance qui s'accentueront sans doute et pourraient bien être le début de la fin de l'OTAN. Finalement, le mouvement d'opposition à la guerre, bien faible chez nous, commençait à se faire sentir en Italie, aux Etats-Unis et en Allemagne.

Est-ce une victoire pour les droits de l'homme ? Lorsqu'on parle de cette guerre, il ne faut jamais oublier de souligner qu'elle n'a pas été déclenchée pour arrêter l'épuration ethnique, dont on a commencé à parler, pour l'essentiel, qu'après le début des bombardements, mais pour forcer les Yougoslaves à signer l'accord de Rambouillet dans lequel on avait inclus des clauses d'occupation de tout le territoire (l'appendice B) qui le rendait totalement inacceptable. D'après George Kenney, ancien responsable du bureau " Yougoslavie " au Département d'Etat, un collaborateur de Madeleine Albright s'est vanté de ce que les Américains ont délibérément " mis la barre plus haut que ce que les Serbes pouvaient accepter " et que " ceux-ci ont besoin d'un peu de bombardements et c'est ce qu'ils auront ". Cette guerre, ajoute George Kenney " était totalement évitable ".

Bien sûr, l'OTAN pourra occuper le Kosovo, ce qui était refusé par la Yougoslavie et cela (mais cela seulement) peut être considéré comme une victoire. Mais à quel prix ? Des milliers de morts, des centaines de milliers de réfugiés dont on sait très bien que beaucoup ne rentreront pas volontairement dans un pays dévasté et pollué, une économie ruinée et des dépenses militaires colossales. D'aucun penseront sans doute que des régimes autoritaires auront désormais peur de violer les droits de l'homme et par conséquent, que le jeu en valait la chandelle. Lorsqu'on voit le procès " stalinien " que le régime turc fait, aujourd'hui même, à Ocalan tout en demandant à ses partisans de capituler, on constate qu'il n'en est rien. Ce que cette guerre, comme la guerre de Golfe, aura tendance à établir c'est que dans un monde marqué par tant d'injustice, de tensions et de raisons de

se révolter, la moindre résistance face aux diktats des puissants est impitoyablement sanctionnée.

Finalement, il n'y a aucun doute qu'on assiste à une formidable victoire

de la force sur le droit : rarement dans l'histoire on aura vu les pays forts mépriser autant un droit international qui les sert en général si bien. On a négocié à Rambouillet sous la menace, ce qui est illégal ; l'agression viole la chartre des Nations-Unies (et même la chartre de l'OTAN !) ; on a utilisé des bombes à fragmentation qui sont interdites ; finalement, la guerre, ayant duré plus de 60 jours sans l'accord du Congrès, viole les lois américaines (le War Powers Act). Se souvient-on de la guerre du Golfe et du caractère sacré du droit international ? Va-t-on reprocher à l'Inde d'attaquer le Pakistan ? Au nom de quoi ? On a ouvert une boite de Pandore qui légitime l'attaque de tous contre tous. Bien entendu, en réalité, seuls les pays puissants pourront en profiter.

On n'aura jamais, même pendant la guerre du Golfe, assisté à un tel déluge de propagande et de répression. Au début de la guerre, une manifestation pacifique de dix personnes, accompagnées de journalistes, a été sauvagement attaquée par la police de Bruxelles. A la fin de la guerre, un petit groupe de gens campant devant le ministère des Affaires Etrangères, toujours à Bruxelles, a été rapidement embarqué par la police. Entre les deux, les mouvements pacifistes et écologistes ont été démobilés et terrorisés par une propagande " humanitaire " qui assimilait Milosevic à Hitler (c'est-à-dire qui assimilait aussi Hitler à Milosevic), taxait tous les opposants de nazis, refusait de discuter publiquement des accords de Rambouillet et des origines de la guerre et empêchait toute personne honnête de se demander si, comme le dit George Kenney, la guerre n'était pas " totalement évitable ".
Comme le dit très bien la journaliste américaine Diana Johnstone, " la Yougoslavie est en ruine ; le droit international est en ruine ; la vérité est en ruine ; faites votre choix ; il y a beaucoup à reconstruire, et le travail ne fait que commencer ".
Quelques mois après la guerre du Golfe, lors d'un séjour au Maroc, j'ai été surpris par le soutien dont jouissait chez mes collègues, non seulement la cause irakienne (peu de gens dans le monde arabe sont dupes du mythe du " Koweit indépendant "), mais la personne même de Saddam Hussein. Après tout, il avait perdu, son pays était en ruines et il était démonisé et ridiculisé dans nos médias. Là aussi, nous avions gagné. Mais, me disait un ami marocain à propos du leader irakien, " je ne pouvais pas le voir en peinture et, du jour au lendemain, tout a changé ". Pourquoi ? Parce, même dans la défaite, il symbolisait la résistance à un Occident impérial et cruel. Résistance que le peuple irakien a d'ailleurs payé de près d'un million de morts (suite à un embargo que plus rien ne justifie si ce n'est

justement la volonté de briser cette résistance). Au delà de la ligne officielle des gouvernements (à l'époque, le Maroc soutenait la coalition contre l'Irak), il faut sentir l'effet que cette guerre aura sur des millions de gens, en Russie, en Chine, en Inde et ailleurs et auxquels elle aura révélé un peu plus le visage de cet Occident qui n'a plus à offrir au monde que la cupidité de ses marchands, la terrifiante efficacité de ses armes et le mépris qu'il affiche pour les valeurs dont il se réclame.

Jean Bricmont

UNE CARTE POSTALE ESTIVALE
DE CHIQUET MAWET

Un bonjour du cosmos

Bon, vous allez encore croire que je déconne, mais je ne peux quand même pas vous raconter autre chose que ce qui m'arrive.

L'autre soir, je rentrais à la maison, la nuit achevait de tomber, qu'est-ce que je vois dans le jardin : une soucoupe volante ! La vache, elle avait fait du bordel, on allait plus devoir s'engueuler dans la famille sur le sort du vieux cerisier, il était étendu pour le compte.

Comme j'étais en train de mesurer l'ampleur des dégâts, je distingue trois silhouettes qui se dirigent vers moi. Nom de Dieu, oui, c'était des Martiens. Trop surprise pour avoir peur, je les regarde s'avancer sans bouger. En fait, ils sont pas vraiment comme dans les BD, ils nous ressemblent comme deux gouttes d'eau que c'est une horreur. Parce que, voyez-vous, ils sont transparents comme du verre : le rêve des musus, des houris à la chair si diaphane qu'on leur voit les os.

Très franchement, je les leur laisse volontiers, c'est dégoûtant. On voit les veines, les cartilages, les muscles, les sphincters, les intestins, le foie, la rate, le rectum, tout quoi... Plus les matières en voie de transformation. Chacun son goût, c'est pas le mien.

Comme ils m'abordaient, je me suis rendu compte que, moi, pourtant fine psychologue, j'étais incapable de déchiffrer leurs intentions sur leur physionomie : distinguer une expression dans des yeux dont on voit le globe jusqu'au fond, ça demande un certain entraînement.

On s'est mis à se parler de cerveau à cerveau, pas besoin de décodage ou quoi que ce soit du genre. *Salut Chiquet*, qu'ils m'ont dit, et je vous avouerai que ça a flatté mon égo : j'étais donc connue jusqu'au fin fond de la galaxie, *on s'est dit qu'au point où tu en étais, tu devais commencer à en avoir sombrement marre de la vie terrestre, alors on te propose de faire un petit tour chez nous.*

D'une certaine manière, ce n'était pas exact : je n'en ai absolument pas marre de vivre, au contraire, trop de choses me ligotent à ce tas de merde hurlante, mais justement, l'aventure me tente de la même manière que si je n'avais pas dépassé ma dixième année et que je ne faisais pas semblant depuis des décades d'avoir lu tous les livres. Je réfléchissais sous urgence. Visiblement, ils n'avaient pas tout leur temps. *Mes fils sont majeurs*, me morigénai-je, *et mon Jules fatigué. Une petite jeune lui ferait remonter la tension et le moral.*

- *Ben, oui, p'têt bien*, ai-je articulé en pensée avant de me sentir perdre conscience. Comme mon esprit baissait les volets, j'ai juste eu le temps de me formuler que ces salauds m'avaient bien possédée et qu'ils allaient emporter ma carcasse à des fins d'autopsie.

Et bien, pas du tout : je me suis réveillée. Je suis incapable de dire où, mais certainement pas chez nous. Une brise d'une douceur amoureuse me caressait le front. À mes pieds et jusqu'à l'horizon couronné de sommets étincelants, une masse d'eau d'émeraude

cristalline allait et venait sans se presser. Dans le ciel, deux soleils jumeaux. Autour de moi, une végétation, enfin, je ne sais pas si c'est ça qu'il faut dire, quelque chose comme des arbres, mais immenses, avec des troncs épais et canelés, qui se perdent dans des tonnes de frondaisons translucides composées essentiellement de fleurs aux pétales chatoyants, agités de palpitations étranges. Au sol, un tapis de... mais de quoi, des tiges, de tiges feuillues sur lesquelles poussent des oiseaux aux pépiements assourdissants. Et puis tout d'un coup, d'un arbre, un nuage de fleurs s'envole et dans un grand battement rose et mauve s'éloigne vers l'eau où il s'abîme. Je suis allée y voir de plus près : sous l'eau, les fleurs avaient pris des formes aérodynamiques et s'éloignaient rapidement pour bondir à l'extérieur comme des poissons volants, tandis que, sous mes pas, les oiseaux se tiraient des taillis à tire d'aile pour aller se poser sur les branches et tout d'un coup se figer, leurs pétales duvetés grand ouverts aux soleils.

J'ai mis quelques instants à saisir qu'en ces lieux, les formes n'avaient pas toutes la fixité courante sur ma planète natale. Mais déjà, deux Martiens, appelons-les comme ça puisqu'aussi bien je suis dans l'impossibilité de vous situer d'où je parle, s'approchaient de moi. Je crois bien qu'il s'agit de deux des trois qui m'avaient kidnappée, mais je ne peux pas le jurer, ils se ressemblent trop dans la mesure où ils sont différents.

Ça va, s'enquérèrent-ils, *remise de tes doutes* ?.. Il va falloir que tu suives une petite formation. Ton ignorance pourrait te mettre en danger ou incommoder les autres.

Après avoir passé les neuf dixièmes de ma vie terrestre dans les écoles, ce n'était pas là une perspective enchanteresse, mais je n'avais pas le choix.

Je les ai suivis de plus ou moins bonne grâce, mais tout était si beau, si fabuleusement gracieux, doux, tumultueux, élancé, gai, tourmenté, bleu clair sur nuit d'orage et azur sur fond printemps, que je n'ai bientôt ressenti que de la jubilation. Il y avait beaucoup de zigs dans le genre de mes deux mentors. Males et

femelles. À poil, si on peut dire, la plupart du temps, sauf quand les deux soleils étaient au zénith. Ils n'avaient pas d'habitations à proprement parler, mais des abris naturels où ils se rassemblaient au hasard Balthazar et se livraient à des rites auxquels je ne comprends toujours rien (Vous vous demandez quand et où ils construisent leurs soucoupes volantes ? Moi aussi). Mais je viens à peine de commencer ma formation.

On m'a carrément mise avec les petits dans ce que nous appellerons une école. Nous sommes assis dans l'ombre d'un arbre gigantesque, le parterre est très discret. C'est un cours sur les autres mondes. M'a pas fallu longtemps pour comprendre que c'était du nôtre qu'on parlait : y avait de quoi se cacher. La première honte bue (les petits me regardaient comme une bête curieuse, plutôt compatissants, mais quand même, évitant de me toucher), j'ai trouvé ça assez intéressant.

Demain, j'ai évaluation, alors, je potasse (c'est des syllabus qui marchent à l'énergie mentale. Je vous expliquerai la fois prochaine).

Rappel

Être vivant : qui est, après être apparu, croît et se multiplie avant de se transformer et entrer dans d'autres cycles. Le processus décrit consomme de l'énergie. Celle-ci existe sous toutes les formes possibles et imaginables autour de nous.

Information spécifique

Être humain : être vivant apparu sur la planète terre. Morphologiquement, assez semblable à nous, n'était sa terrible opacité. Doté - comme nous - de la faculté de se représenter les choses en dehors de leur présence et d'opérer mentalement sur elles, l'être humain a graduellement transformé son environnenemnt en un complexe artificiel, appelé civilisation.

Civilisation humaine : le monde artificiel créé par les humains nécessite une surveillance et un entretien - ce qu'on appelle "le travail" - très énergivores. Le "travail" a complètement transformé la perception que les êtres humains ont de leurs besoins, allant jusqu'à leur faire prendre pour indispensables des choses qui les tuent.

Travailleur : être vivant, humain, inséré dans l'organisation de production et de maintenance du monde artificiel. Le travailleur n'est jamais en état

d'évaluer complètement à quoi sert ce qu'on lui fait faire, ni quelle est sa part réelle dans la production. En échange de l'abandon de sa liberté et de ses forces spirituelles et physiques, il reçoit des objets en métal ou en papier qui certifient qu'il a droit à tant et tant de "biens" (consommation). Dans certaines régions de la Terre, les "travailleurs" reçoivent juste de quoi retarder leur recyclage immédiat. C'est là une tendance en train de gagner la planète entière. Par contre, les êtres humains qui disposent du droit d'évaluation et d'organisation de leurs semblables ne s'impliquent pas dans la "production" mais engloutissent insatiablement à peu près tout ce qui en sort.

Chômeur : les conquêtes de l'imagination permettent aux humains d'agir de plus en plus artificiellement sur leur monde et de remplacer le "travail" par toutes sortes de processus électro-magnétiques. Les travailleurs, déjà vidés de leur substance par l'existence qui leur est imposée, se voient actuellement éjectés du système de production et de maintenance de l'artificiel. Chaque expulsé est appelé "chômeur". Selon les régions, il est totalement ou partiellement privé des pièces de métal ou des papiers lui donnant accès à la consommation. Comme le monde naturel a rétréci dans des proportions difficiles à imaginer, le chômeur a de moins en moins de possibilités d'échapper au recyclage immédiat (ce qu'il n'apprécie pas plus que nous).

Troubles sociaux et guerres : on appelle "troubles sociaux", les mouvements qui rassemblent les êtres humains menacés de recyclage par l'impossibilité d'avoir accès à la "consommation" et les jettent dans l'affrontement contre les "évaluateurs" ou "organisateurs". Comme nous l'avons vu au chapître "violence", les êtres humains participent au déploiement des forces destructrices, même quand ils en sont l'objet : depuis très longtemps, cette espèce s'acharne contre elle-même sur tous les points du globe, avec une férocité difficilement concevable...Bien entendu, dans le cas des "troubles sociaux", on comprend que les individus menacés de recyclage forcé tentent d'inverser un ordre des choses qui leur est fatal, mais curieusement, qu'ils soient "travailleurs" ou "chômeurs", ces êtres trouvant parfois la lucidité et la force de se rebeller contre un système porteur de tant de souffrances acceptent sans murmure de se prêter entre eux à des affrontements terriblement meurtriers dont ils ne tirent aucune énergie, où ils sont toujours perdants et où les seuls gagnants sont les "organisateurs", qui, eux, restent prudemment à l'écart.

Je crois que c'est cette leçon-là qui m'a été la plus pénible. Leurs mômes me dévisageaient, ahuris. L'une d'entre eux me demanda *Si ça ne nous faisait rien de voir les autres avoir mal à cause de nous*.

Mais si, évidemment, que j'ai crié, *qu'est-ce que vous croyez, nous avons un cœur comme tout le monde, c'est pas nous, c'est les chefs, ceux qui décident, les "organisateurs".*

La petite fille, enfin ce qui fait office de petite fille ici, me fixait - ça je commence à le distinguer - , frappée d'incompréhension.

Mais enfin, a-t-elle fini par prononcer, *le prof vient de nous le dire, vos "chefs", ils se tiennent à l'écart. Ils ne travaillent pas et ils ne vont pas dans les endroits où on recycle de force. Pourquoi vous ne les recyclez pas une bonne fois pour toutes, comme ça vous pourriez manger des fleurs comme nous et chier des graines d'oiseaux...*

Et ils se sont tous mis à rire m'imaginant sans doute en train de faire ce que jusqu'ici je n'arrive même pas à tenter (ils me préparent une bouillie assez agréable à avaler, avec de grandes lampées de sirop d'érable). En attendant, j'avais les larmes aux yeux. C'est pas facile de passer pour un monstre. Ils ont vu que j'avais de la peine et tout d'un coup, ils se sont abattus sur moi et se sont mis à roucouler et à ronronner en caressant mes cheveux de leurs horribles petites mains translucides et en buvant mes larmes.

Tu pourrais faire attention a reproché un jeune garçon à la petite fille, *on ne sait encore rien des êtres humains, tu vois bien qu'elle a un cœur et toi, tu fous la merde* ! Et oui, ils savent ce que "foutre la merde" veut dire, tout n'est donc pas idyllique en ce monde.

Le prof - une sinécure, je vous jure, ils devraient venir faire un stage chez nous, ils verraient - s'est approché : *Laissez-la respirer voyons*, qu'il a dit, *vous allez l'étouffer*, et les mômes se sont écartés. La petite fille me tenait la main.

Et bien, mes enfants, voilà une excellente occasion de vous familiariser avec une autre expérience. C'est la première fois qu'on essaie, mais vraiment, c'est plein de possibilités... Comment vous sentez-vous, Ma... Madadame?

Les adultes, y a rien à faire, que ce soit sur Mars ou chez nous, quelque part, c'est tous des empêchés.

Madame, pas Madadame, j'ai répondu, *et puis appelez-moi Chiquet, comme tout le monde, je me sentirais plus intégrée.*

Le prof était bonne pomme, et j'ai vu à ses zygomatiques qu'il me souriait.

Chiquet, pourriez-vous nous expliquer comment les êtres humains acceptent de se détruire mutuellement ?

Franchement, moi, je sais pas quoi répondre à une question pareille. La plupart des gens comme vous et moi serrent les dents et grimpent aux murs quand un enfant hurle de mal. Sortez-les de la vie courante, traitez-les de la manière adéquate, répétez leur *abracadabra* pendant un certain temps, les voilà prêts à transformer les enfants en marmelade sans le moindre état d'âme.

J'ai essayé d'expliquer qu'il existait parmi les êtres humains une sous-espèce capable de totale insensibilité. *Ils vivent dans un monde virtuel où les autres n'existent pas. La seule chose importante sur la terre, c'est eux-mêmes et leurs aises. C'est parmi eux que se recrutent les "organisateurs", qu'on appelle aussi les "décideurs", les "possédants", les "représentants du pouvoir" et encore beaucoup d'autres appellations et catégories. Les décisions qu'ils prennent et qui nous concernent tombent de leur ciel dans notre enfer sans qu'ils en ressentent la moindre émotion.Parmi ceux qui sont en dehors des cercles "dirigeants", il y en a qui leur ressemblent. On les appelle "truands", "gangsters", ou encore "tueurs", mais en vérité, ils ne font ni plus, ni moins de mal que les autres. Tout dépend des circonstances.*

Ils m'écoutaient bouche bée, ce qui n'arrangeait pas leur cas. Et au fur et à mesure que je parlais, je me rendais compte à quel point tout ce que je disais était épouvantable et incompréhensible. Pour essayer de dédramatiser, j'ai poursuivi par une suggestion : *Vous savez, c'est peut-être uniquement un problème d'environnement physique. Il se peut que si vous*

débarquez chez nous, vous connaissiez les mêmes problèmes.

La petite fille m'a lâché la main et s'est mise à trembler, les autres se sont écartés avec des gémissements. Le prof était choqué, les dents serrées, je voyais tout. Puis il s'est repris, sévère : *Alors, les enfants, c'est comme ça qu'on se maîtrise* ? Est-ce que vous sentez le mal que vous êtes en train de faire à... à Ma... à notre hôte ? Retournez à vos jeux, nous reprendrons demain... Et nous commencerons par remettre les esprits en place : interrogation sur la "civilisation" terrestre...

On a couru ensemble vers un torrent où ils se baignent d'habitude, mais je me sentais mal à l'aise. D'abord, c'est ma première interro sur Mars, et puis, je me rendais compte que mes explications étaient vaseuses.

La petite fille de tout-à-l'heure, qui venait de plonger d'une pierre plate juste dans la cascade, a émergé devant moi. Accoudée à la berge, elle me dévisageait :

Dis, tu ne crois pas que vous avez tous un peu de ce... de cette, enfin ce que tu as expliqué tout-à-l'heure. Sinon, comment est-ce que ça marche ? Ou alors, vous êtes vraiment très bêtes ?

J'en suis là. Si le prof pose la même question, je suis collée, ça ne fait pas l'ombre d'un pli, mais les autres aussi, il va pas recaler toute la classe, bon. Et puis, je m'en fous : je recommence à courir comme avant et j'ai perdu au moins dix kilos. C'est ce qu'ils foutent dans la tambouille qu'ils me préparent, sans doute.

Voilà les autres qui m'appellent. Tchao et à la prochaine.

Chiquet

NB : Le prof a levé l'interro et on est allé ramasser des pommes, en tout cas des trucs qui leur ressemblent.

Ils m'ont fait une sorte de compote, mais j'ai pas compris comment ils s'y prennent.

ALLEMAGNE
QUE SONT LES GRÜNEN DEVENUS ?

Des Verts de toutes les couleurs

À l'heure où les Écolos belges se pressent aux marches du Palais, nous avons demandé à René Hamm de nous retracer l'histoire récente de leur modèle allemand : les Grünen.

Après avoir jeté progressivement tous leurs principes originels aux orties pour intégrer l'establishment jadis honni, les Grünen se préoccupent aujourd'hui bien moins de la sauvegarde de la planète que de la poursuite de leur participation à la coalition sous la houlette de Gerhard Schröder.

Petra Kelly doit se retourner dans sa tombe, déclara, excédé, Walter Schwenninger de Tübingen, arborant un vieux foulard mauve avec l'inscription Non aux armes de destruction massive, le 23 avril lors du congrès des Grünen du Bade-Wurtemberg à Ulm. Celle dont il invoqua le souvenir avait conçu les Grünen, fondés officiellement les 12 et 13 janvier 1980 à Karlsruhe, comme un parti anti-partis, écologique, démocratique à la base, social, non-violent. La lauréate 1982 du Prix Nobel alternatif (1) espérait qu'ils ne renonceraient jamais à ces postulats. Lorsqu'elle décéda, le 1er octobre 1992, à son domicile de Bonn, assassinée par son compagnon, l'ex-général Gert Bastian, converti au pacifisme, qui se suicida avec son Derringer spécial calibre 38, la formation, déjà bien intégrée à la sphère politicienne, avait renoncé à maintes options essentielles que les militant(e)s de la première heure avaient voulues immuables.

Biographie trafiquée

L'adoption, le 13 mai, par 444 des 769 délégués (58 %) réunis en congrès extraordinaire à Bielefeld (Rhénanie du Nord-Westphalie), d'une position

cautionnant, *de facto*, les pilonnages sur la Serbie, apparaît comme l'aboutissement d'une évolution observable depuis le premier embrasement dans les Balkans à partir de juin 1991. Si au congrès de Bonn du 8 et 9 octobre 1993, 90 % des mandataires rejetèrent toute intervention de troupes, les *Realos*, autour de Joschka Fischer, Hubert Kleinert, Daniel Cohn-Bendit, grignotèrent peu à peu du terrain, prônant un *assouplissement* en matière de relations internationales et de défense. Pour le dernier nommé, toute personne hostile à l'envoi de bataillons en Bosnie *est de droite* (2). L'ancien trublion soixante-huitard, ne reculant devant aucune ineptie, justifia même, lors d'un débat diffusé le 31 août 1995 sur la seconde chaîne allemande, la création par le général De Gaulle de la force de frappe !... C'est la lettre de douze pages transmise le 30 juillet 1995 par Joschka Fischer à ses collègues dans laquelle il exposa ses réflexions quant à la dramatique situation dans l'ex-Yougoslavie, qui provoqua la césure. Le 30 juin 1995, à la tribune du Bundestag, il reprocha au gouvernement Kohl d'attiser *la dynamique de l'escalade* ; ce jour-là, le Parlement arrêta *la décision historique* d'envoyer 14 avions de chasse Tornado pour seconder la force de réaction rapide implantée sur le mont Igman au-dessus de Sarajevo (3). Mais après la chute des enclaves musulmanes de Srebrenica, le 11 juillet 1995, et de Zepa, le 25, le fils de boucher plaida en faveur d'une protection militaire des dernières *zones de sécurité*. Les Grünen ne peuvent plus, insista-t-il, *courber l'échine devant le nouveau fascisme... La purification ethnique exige de nouvelles réponses*. La question bosniaque constitua, dans son optique, un test quant à l'élaboration d'une politique extérieure crédible. De cette époque date l'inébranlable ambition de Joseph Martin Fischer : accéder à l'horizon 1998 au poste de ministre des Affaires étrangères. Le 6 décembre 1995, il vota avec 21 de ses 49 collègues verts au Bundestag pour la participation de 4.000 soldats allemands à la force multinationale de l'OTAN en Bosnie-Herzégovine.

Son cursus prête le flanc aux persiflages. Au début des *seventies*, il animait, à Francfort-sur-le-Main, une *troupe de nettoyage* liée au groupe *Combat révolutionnaire*, jouant les vigiles auprès des squatters. Le dimanche, dans une forêt du Taunus, il inculquait à une quarantaine de camarades la technique du jet de pierres. La guérilla urbaine se circonscrivit à quelques escarmouches sporadiques. À en croire Christian Schmidt, ancien rédacteur du mensuel satirique *Titanic*, Fischer et les gars de son gang ne s'impliquèrent pas directement dans les luttes contre l'industrie nucléaire et l'adjonction à l'ouest d'une piste d'atterrissage sur l'aéroport de Francfort. *La flexibilité réputée des Spontis, estampillée à tort de "libertaire", s'accompagnait depuis toujours d'une relégation au second plan des contenus politiques au profit des ambitions de leurs leaders, Fischer et Cohn-Bendit* (4).

Barbara Köster, ex-compagne de DCB, décrit ainsi l'entrisme de ces gens-là : *Ils pratiquent chez les Grünen ce qu'ils ont toujours fait* : quelque chose se crée, ils y mettent le pied, ensuite ils en prennent les commandes, et puis le projet s'écroule car ils lui ont ôté toute consistance (5). Le 10 mai 1976, après le décès suspect d'Ulrike-Marie Meinhof de la *Rote Armee Fraktion*, Joschka Fischer monta un

commando qui balança des cocktails Molotov sur un véhicule de police, provoquant des brûlures à 60 degrés chez l'agent Jürgen Weber. Sentant le vent tourner, il trafiqua quelque peu sa biographie en gommant l'adjectif *violente* du compte-rendu d'une harangue prononcée le 12 mars 1974 dans laquelle il avaitjustifié *la résistance de masse contre la violence réactionnaire*.

Cet escamotage et ses indéniables talents de rhétoricien lui valurent de figurer en bonne place en vue des législatives du 6 mars 1983. Ce dimanche-là, pendant que les alternatifs autogestionnaires prirent une veste aux municipales à Strasbourg, de l'autre côté de la frontière, les Grünen dépassèrent pour la première fois la barre des 5 % à un scrutin national : 5,6 % - 28 sièges. Le chauffeur de taxi avait franchi le Rubicon et put dès lors fignoler son plan de carrière. Son dérapage verbal du 18 octobre 1984 au Bundestag n'aura pas nui à cette dernière : *Avec votre permission, vous êtes un trou du cul*, lança-t-il à Richard Stücklen, le président de séance qui venait d'expulser Jürgen Reents, lequel avait reproché à Helmut Kohl d'avoir perçu des subsides de l'industriel Flick pour parvenir au sommet. Le 12 décembre 1985, Joschka Fischer prêta dans le Landtag à Wiesbaden le serment d'investiture au poste de ministre de l'Environnement de Hesse. Les tennis Nike qu'il portait à cette occasion sont exposées au musée allemand du cuir à Offenbach. Treize ans plus tard, il concrétisa son rêve : devenir le chef de la diplomatie dans l'Allemagne réunifiée. Le transit de *la violence révolutionnaire à celle de l'État* (6) s'apparente à un processus d'estompement de toute radicalité. *Par conséquent, une administration rouge-verte du statu quo ne représente aucune menace pour les dirigeants* (7).

Paradigme perdu

Le jeudi de l'Ascension 1999, Joschka Fischer s'adressa aux Verts, en qualité de vice-chancelier dans une ambiance des plus survoltées. De retour de l'hôpital, où l'on soigna son oreille droite endommagée par le jet d'un récipient de peinture rouge (8), il jura avoir *entrepris tout ce qui était en* [son] *pouvoir pour éviter la confrontation* et prévint qu'il ne mettrait pas en œuvre une motion réclamant un arrêt unilatéral et inconditionnel des frappes aériennes. Un camouflet supplémentaire à ses amis et un déni de leur souveraineté de jugement. Quelle qu'eût été la teneur de la décision, le gouvernement n'aurait pas dévié d'un pouce de sa ligne belliciste. La motion élaborée par le comité directeur, dosage entre mauvaise conscience et révérence au "pragmatisme", préconisa une cessation temporaire des raids, sans préciser de délais, pour favoriser d'éventuelles négociations sur la base du papier rédigé par Joschka Fischer pour le G8, moins humiliant pour Slobodan Milosevic que le traité de Rambouillet du 23 février signé à Paris le 18 mars par la partie albanaise. La version soumise au despote, différente de celle présentée aux députés dans les capitales européennes, stipulait la mise sous tutelle par 28.000 soldats de l'OTAN, jouissant d'une immunité absolue, de la Serbie et du Montenegro. Évidemment, des discussions au sein d'un parti, de surcroît partenaire-junior dans une coalition, ne sauraient influencer une instance

qui fixe les contours de la géopolitique mondiale. En revanche, le vote de Bielefeld a une indéniable portée interne. Pour la première fois, dans une conférence ou une assemblée générale des Grünen, une majorité d'individus approuva le primat de la logique militaire. Annelie Buntenbach, une des sept députés à n'avoir pas avalisé, le 25 mars, l'implication de troupes allemandes au Kosova (9), perçoit un *changement de paradigme dans le parti*, guère surprenant au regard des innombrables revirements, dérives et renoncements depuis le début des années 90.

Le 29 mars 1983, jour de leur entrée au Bundestag, les Grünen déployèrent toute une symbolique qui marquerait, du moins dans la phase initiale, leur mode d'action et de fonctionnement : défilé dans le centre de la capitale en compagnie de militants de divers comités de citoyens, apparition lors de la première séance avec un sapin afin d'attirer l'attention sur le dépérissement des forêts généré par les pluies acides, un immense globe pour insister sur la dimension planétaire des questions qu'ils soulèveraient (surarmement, famines, dévastation des écosystèmes, dictatures..), des plantes vertes et cactus pour égayer une atmosphère pesante héritée de 34 années de quadripartisme. Ils promirent de porter sur le devant de la scène les aspirations tiers-mondistes, féministes, environnementalistes... ainsi que des besoins vitaux refoulés jusqu'alors.

L'espoir de renouveau dépassa largement les frontières où l'on avait également enregistré avec étonnement le premier succès d'une liste verte, le 7 octobre 1979 à Brême (5,1 % - 4 élus).

Le mouvement écologiste vit le jour à Wyhl au pied du Kaiserstuhl (Bade-Wurtemberg). La lutte contre le projet d'une centrale de 1.362 mégawatts en face de Marckolsheim (Bas-Rhin), qui dura de juillet 1973 à septembre 1983, culmina le 23 février 1975 : 30.000 personnes du *Dreieckland* inaugurèrent l'occupation du site qui se prolongea jusqu'en novembre. Le gouvernement régional renonça finalement au chantier. Dans les *seventies* et jusqu'au milieu des *eighties*, Brokdorf, Gorleben, Kalkar, Wackersdorf... devinrent également des hauts-lieux de la contestation, sans oublier évidemment les immenses cortèges contre l'implantation des fusées Pershing et des Cruise Missiles (le 10 octobre 1981, 300.000 à Bonn ; le 10 juin 1982, 400.000 dans la capitale à l'occasion du sommet de l'OTAN ; une chaîne humaine de 115.000 reliant sur 110 kilomètres Vaihingen et Neu-Ulm, ponctuant, de même que des rassemblements dans plusieurs grandes villes, huit jours d'action du 15 au 22 octobre 1983...). À l'époque, les Grünen militaient pour la dissolution des blocs et le désarmement unilatéral.

Parallèlement à l'accroissement de leur audience, en particulier aux législatives du 25 janvier 1987 (8,3 % - 44 sièges), ils se déchiraient dans des querelles d'influence, qui nuirent à leur image, surtout que, contrairement à leurs adversaires, ils étalèrent leurs discordes au grand jour. Au congrès des perspectives à Bad Godesberg, les 18 et 19 juin 1988, ils fêtèrent une ultime fois *la révolution, la subversion, l'anticapitalisme, la résistance*.

Le départ de Jutta Ditfurth, Manfred Zieran et des *fondamentalistes*, à l'issue du congrès de Neumünster des 27 et 28 avril 1991, ouvrit la voie aux *super-réalistes* dont les approches déteignirent peu à peu sur l'aile "gauche".

Après l'échec cuisant aux législatives post-réunification du 2 décembre 1990, les Grünen se refirent une santé. Le 16 mai 1993 à Leipzig, ils fusionnèrent avec l'*Alliance 90* de l'est. Le 12 juin 1994, ils raflèrent, grâce à leurs 10,1 %, 12 des 99 fauteuils dévolus à la "grande Allemagne" dans l'hémicycle strasbourgeois. Le 16 octobre suivant, ils retrouvèrent les bancs du Parlement (49 places). L'adaptation à l'air du temps impliqua le sacrifice des beaux idéaux de jadis sur l'autel des raisons d'État. *La longue marche à travers les institutions* prônée par Rudi Dutschke (10), l'ancien meneur de l'*Union socialiste des étudiants allemands*, se transforma en une chasse avide aux postes et aux gratifications.

Personae gratae

Dans le programme pour la *législature du siècle* (!), le 27 septembre 1998, ne figurent plus *la sortie de l'OTAN*, qui *nuirait au dialogue international et susciterait des craintes d'une voie particulière*, ni la suppression de la Bundeswehr. Quoiqu'en recul par rapport à la consultation précédente (6,7 %), les Grünen, toujours la troisième force sur l'échiquier, comptaient bien saisir la *chance historique* d'occuper les plus hautes charges exécutives (11). Ils plastronnèrent même en prétendant vouloir négocier *les yeux dans les yeux* avec les sociaux-démocrates. Mais ils imprimèrent vite que ceux-ci dicteraient le rythme et le substrat des "réformes". Cependant, commentant le contrat de coalition signé le 20 octobre 1998, Kerstin Müller, qui dirige avec Rezzo Schlauch la fraction parlementaire, se répandit en transes : *Un épais fil vert traverse l'accord, et pour cela, celui-ci représente pour nous une grande victoire*.

Plus de huit mois après, le texte est complètement battu en brèche et les deux chapitres portant un cachet vert ont d'ores et déjà subi maintes retouches. La *sortie du nucléaire* semble reportée aux calendes grecques ; le dernier des 19 réacteurs pourrait ne cesser de turbiner que d'ici... 2029 et concernant le code de la nationalité, la refonte du *jus sanguinis* datant de 1913 n'a que peu à voir avec le libellé initial. Bonn a souscrit au modèle en vigueur en Rhénanie-Palatinat où SPD et les libéraux du FDP gouvernent de concert : les enfants nés en Allemagne obtiennent la nationalité, mais doivent opter avant l'âge de 23 ans pour un passeport ; les étrangers de la première génération ne peuvent prétendre automatiquement à la double nationalité. Les Grünen, d'ordinaire attachés à une acception très ouverte du droit d'asile, ne trouvent rien à regimber à l'expulsion de réfugiés kurdes vers la Turquie. Alors qu'il y a peu, ils s'insurgeaient de l'utilisation contre des populations civiles, par l'artillerie du Bosphore, de tanks Leopard et MTW 113 livrés par l'Allemagne, la plupart d'entre eux se satisfont des allégations du ministère des Affaires étrangères : pas de preuves tangibles, que des journaux et le magazine *Monitor* de la première chaîne avaient fournies. Non seulement ils ne foutent plus

la trouille aux bourgeois, mais ils sont régulièrement *personae gratae* à des symposiums patronaux. À l'été 1996, Franz Schloser, un des pontes de l'Industrie et du Commerce, formulait le vœu que les Verts *deviennent le correctif libéral des sociaux-démocrates* (12), sans doute trop néo-keynésiens à son goût.

Les ex-spontanéistes souscrivent également à la monnaie unique. Le 5 mai, aucun des 17 parlementaires européens verts (d'Allemagne ou d'ailleurs) présents n'a refusé la confiance à Romano Prodi, le nouveau président de la Commission. Les dirigeants phosphorent sur des thèmes susceptibles d'attirer la jeunesse et les classes moyennes ; certain(e)s misent sur les nouvelles technologies à l'égard desquelles les Verts avaient longtemps exprimé leur défiance. Des écolos dignes de cette appellation ne devraient-ils pas promouvoir, en s'appuyant par exemple sur les études sérieuses des *Öko-Institute* de Darmstadt et de Fribourg-en-Brisgau ou de l'*Institut pour le Climat, l'Environnement et l'Energie* de Wuppertal, une réforme fiscale audacieuse qui favoriserait les énergies renouvelables et créerait des dizaines de milliers d'emplois ?

Le parti ne remplit plus d'autre rôle que de légitimer les desseins de Joschka Fischer, le roi de *la continuité*, à l'apogée de sa popularité, alors que les sondages indiquent une érosion de celle de l'Alliance 90/Grünen. Peu lui chaut que les démissions se multiplient (environ 1.200 depuis fin mars), que les anciens ne se reconnaissent plus dans le "fan club" taillé à sa mesure. Le 29 mars, Claudia Haydt, conseillère municipale à Tübingen, fut une des premières à claquer la porte. *De pacifiste, l'Alliance 90/Verts est devenue va-t'en-guerre. Un parti qui use du vocabulaire orwellien, qui bafoue le droit international et tolère que les militaires allemands soient à nouveau mobilisables partout dans le monde, ne peut plus être le mien*, avait-elle écrit dans sa missive de rupture. Pour Susanne Uhl, une des cinq dissidentes de la liste verte hambourgeoise à lui emboîter le pas, *Bielefeld n'est que le dernier exemple, certes le plus grave, des tendances néo-libérales des Grünen*. Tom Koenigs, ex-argentier à la ville de Francfort-sur-le-Main, s'est prononcé depuis belle lurette en faveur d'un *capitalisme débarassé de la bureaucratie, de l'encroûtage, du corporatisme, des structures oligopolistiques* (13). Il cerne dans la modernisation des marchés financiers et dans l'accès facilité à la Bourse des clés de la prospérité. Il ne verrait aucun inconvénient à tout privatiser, *sauf la police et le conseil municipal*.

Amertume

Joschka Fischer partage ces vues. Lors du marathon de Hambourg, le 19 avril 1998, il portait le dossard 50 (son âge d'alors) frappé du sigle de Shell, le sponsor de la course.

Homme résolument moderne, il pratique le jogging ; il avait perdu 35 kilos en 18 mois après le départ de sa troisième épouse, fin 1996. Le 17 avril 1999, il convola à nouveau en justes noces avec Nicola Leske (29 ans), apprentie journaliste qu'il

avait rencontrée pendant qu'elle effectuait un stage au siège des Grünen. Depuis qu'il la fréquente, il aurait à nouveau des goûts de luxe... Il apparaît bien comme le prototype du caméléon opportuniste. Il répliqua un jour à Petra Kelly : *les visionnaires n'ont rien à faire sur les bancs du gouvernement*. La précitée incarna, elle, la multidimensionnalité de l'écologie. Pas une cause qu'elle n'embrassât : les Tibétains, les Indiens d'Amérique, les aborigènes d'Australie, les dissidents chinois, soviétiques, est-allemands... Elle semblait douée du don d'ubiquité, ne ménageant jamais sa peine, au prix de sa propre santé.

Que subsiste-t-il du flamboyant élan d'antan ? Des réminiscences des débuts sans compromission, de la rébellion radicale et joyeuse, comme l'irruption des treize *sorcières de la GAL*, qui siégèrent à la Diète de Hambourg jusqu'au 17 mai 1987, après les 10,4 % du 9 novembre 1986 engrangés par la *Frauenliste*, entièrement composée de représentantes du "deuxième sexe", un exemple unique au monde.

Beaucoup de membres d'origine qui ont contribué à l'élaboration du programme, façonné notre image, élaboré le projet pour une nouvelle société, une autre culture, une politique alternative, ont quitté nos rangs. L'arrivée de nouveaux dont certains visent une carrière rapide ont modifié le rapport de forces. Le parti n'incarne plus l'intérêt commun... Je souffre que notre formation renonce à ses idées, justement à une époque où l'on pourrait a priori atteindre davantage par la présence dans le cabinet.

Se pose la question s'il ne serait pas plus raisonnable de demeurer dans l'opposition. Chaque fois que les Verts, pas uniquement en Allemagne, participent à l'exécutif, ils s'écartent énormément de leurs positions basiques (14), constate avec amertume Wilfried Telkämper, signataire avec ses collègues Hiltrud Breyer, Elisabeth Schroedter (15), Frieder-Otto Wolf et six candidat(e)s au Parlement européen d'une résolution contre les bombardements en Yougoslavie (16).

Le 6 juin, les alternatifs minoritaires se rencontrèrent dans le grand amphithéâtre de l'université de Dortmund. Le mot d'ordre d'Eckhard Stratmann-Mertens, un des élus de la fournée de 1983, *Pas une voix pour les partis de la guerre* ! rallia la majorité. Sera-ce suffisant pour créer un réseau dynamique à même de naviguer ailleurs qu'entre les marges ?...

À une ère où de pseudo-penseurs célèbrent avec cynisme la *mort des idéologies* l'on assiste à une confusion des concepts. Franz Walter, professeur de sciences politiques à l'université de Göttingen, qualifie les Grünen tantôt de *parti libéral*... et tantôt de *parti libertaire de gauche* (17).

René Hamm

le 18 juin 1999

(1) Depuis 1980, la *Fondation Right Livelihood* du publiciste germano-suédois Jakob von Uexküll attribue cette récompense.

(2) Interview à *Der Spiegel* du 3 janvier 1994.
(3) Le 1er septembre 1995 se déroula le premier vol en formation de combat de l'aviation germanique hors de ses frontières depuis 1945.
(4) *Wir sind die Wahnsinningen* (traduction : *Nous sommes les déments*) chez Econ Verlag à Munich, automne 1998, 318p., 39,80 DM.
(5) Dans l'ouvrage cité en (4).
(6) Harold the Barrel dans l'excellentissime mensuel non-violent *Graswurzelrevolution*, 11.1998, Schillerstraße 28 - D 69115 Heidelberg.
(7) Idem que (6).
(8) Le 3 août 1983, Frank Schwalba-Hoth, député au Landstag de Hesse, aspergea de sang le chef du Vème corps d'armée US à Wiesbaden pour protester physiquement contre le déploiement des euro-missiles !
(9) Kosovo est l'appellation serbe, Kosova celle des Kosovars, Kosoves celle des Albanais. La solidarité passe parfois aussi par la sémantique (cf. *Moruroa*).
(10) La figure emblématique de l'opposition parlementaire succomba le 24 décembre 1979 des suites de l'attentat perpétré contre lui, le 11 avril 1968, par le peintre en bâtiment Josef Bachmann, lequel se suicida dans sa geôle le 24 février 1970.
(11) En sus de Joschka Fischer, Andrea Fischer (pas de lien de parenté) occupe le strapontin de la Santé, Jürgen Trittin celui de l'Environnement. Das Bündnis 90/Grüne sont aux affaires avec le SPD en Rhénanie du Nord-Westphalie, dans le Schleswig-Holstein et à Hambourg.
(12) Der Spiegel, 5.8.96.
(13) Quotidien Frankfurter Rundschau du 5.11.
(14) *À Contre-Courant politique et syndical*, mai 1999, BP 2123 - F 68060 Mulhouse Cedex.
(15) Hiltrud Breyer et Elisabeth Schroedter font partie des sept écologistes d'outre-Rhin qui rejoindront la fraction verte (37 députés) à Strasbourg, après le scrutin du 13 juin.
(16) Quotidien *Die Tageszeitung* du 2 juin 1999.
(17) Die Woche du 4 juin 1999.

LEÇONS DE L'EXTREME

Un feuilleton glauque

Dans son ouvrage Survivre [1],
Bruno Bettelheim se posait la question :
sur quoi portait exactement
le procès d'Adolf Eichmann en 1961
devant un tribunal israëlien ?

S'agissait-il de juger un homme? Non : on sentait bien que ce qui était en procès était un système, le système nazi. Mais encore, que jugeait-on en ce système ?

Le tribunal répondit expressément: l'*antisémitisme*. Le procès d'Eichmann était celui de l'antisémitisme.

Hannah Arendt [2] et Bruno Bettelheim ne furent pas entièrement d'accord avec cette réponse. Ils soutinrent que le procès d'Eichmann, avec ses 350 heures d'archives filmées et tous ses témoignages à charge et à décharge [3], n'a d'intérêt pour les générations futures qu'en tant qu'il est le procès du totalitarisme.

En effet, selon eux, **ce chapitre** (le nazisme) **n'est pas le dernier de l'antisémitisme, mais l'un des premier du totalitarisme moderne**.

À suivre donc.

Le devenir d'un fonctionnaire

Eichmann était au milieu de la hiérarchie : ni très haut, ni très bas. *Son rôle consistait essentiellement à parler aux gens, à écrire des rapports, et à recevoir et à donner des ordres derrière son bureau* [1-p.322].

Le tribunal lui demanda avec insistance: *Votre conscience ne vous a-t-elle donc rien dit*? - Non, répondit-il.

Pourtant, la seule fois où il avait visité un camp d'extermination, il avait bien failli s'évanouir.

Disons qu'il n'écouta pas sa conscience durablement. Maintenant qu'on le lui reprochait de toutes parts, il plaidait coupable et attendait la mort avec une fermeté qu'on trouve aussi chez les serial killers.

La tragédie de l'honnête homme

C'est la situation effrayante qui exige que, dans un État totalitaire, aucune voix ne vienne de l'extérieur pour éveiller les consciences [...] Pour nous, qui n'étions pas des nazis, le problème est l'absence de ces voix, de nos voix. C'est ce qui rend si désespérée la vie dans une société totalitaire : on ne peut demander conseil à personne [...] Tous ceux qui sont passés par les camps de concentration savent combien on peut rester silencieux dans un univers totalitaire [...] quand j'ai été libéré [en 39], je n'ai pas parlé du camp tant que ma mère et moi étions encore sur le sol allemand. Je me suis contenté de dire aux autres qu'ils devaient se dépêcher de sortir d'Allemagne, pour sauver leur peau. C'est le peu qu'a exprimé ma conscience tant que je pouvais craindre de retourner dans le camp [1-p.327].

Sous le règne d'Hitler, le pasteur Grueber, que le tribunal a salué comme "l'un des hommes les plus justes du monde", demanda à Eichmann de permettre que du pain azyme soit envoyé aux Juifs de Hongrie pour la Pâque. Et il est intervenu en faveur des Juifs qui avaient été blessés pendant la Première guère mondiale, de ceux qui avaient été décorés et des veuves de guerre.

Cela peut paraître assez faible comme demande, mais il demandait cela à l'intérieur du système et il devait donc manier les concepts auxquels ce système pouvait se montrer sensible.

Mais quand le tribunal lui a demandé directement s'il avait essayé d'influencer Eichmann, quand on lui a dit: "Est-ce que, en tant qu'homme d'Église, vous avez essayé de faire appel à ses sentiments, de le sermonner et de lui faire comprendre que sa conduite était contraire à la morale ?", [le pasteur Grueber] dut répondre négativement, en ajoutant: "Les paroles au raient été inutiles".

En effet, il est plus que probable qu'elles probable qu'elles l'auraient été. Si la conscience parlait si peu, et si faiblement, de la bouche de l'un des hommes les plus courageux, comment pourrait-on douter qu'Eichmann avait l'impression qu'aucune voix ne s'élevait pour lui reprocher sa conduite? [...] Même un saint homme comme Probst Grueber a parlé si faiblement que sa voix est restée inaudible et que c'est là toute la tragédie de l'honnête homme dans une société totalitaire. C'est pourquoi un Pasternak a gardé le silence sous Staline... [1-p.328].

Culture d'opposition

Tout ce mal vient de ce qu'il n'y avait pas de culture d'opposition. *Une attitude toute différente à l'égard des rafles des Juifs [...] a profondément marqué les fonctionnaires nazis dans des pays comme le Danemark et la Bulgarie, où il y eut une forte résistance contre les violences antisémites de la part de la population et des plus hautes instances du gouvernement et de l'Église.* Ce qui a occasionné *la lente érosion des convictions idéologiques de ces Allemands qui étaient touchés par des voix fortes et claires, et assez nombreuses pour se faire entendre* [1-p.328].

À propos de l'anarchie...

Une question taraudait le tribunal israëlien : pourquoi les Juifs n'avaient-ils pas mieux résisté collectivement au nazisme?

Le fait que les Juifs n'avaient pas résisté n'avait rien à voir avec le procès. Et pourtant, le tribunal a demandé aux témoins, à mesure qu'ils défilaient : "Pourquoi n'avez-vous pas protesté ? Pourquoi êtes-vous monté dans le train? Vous étiez quinze mille face à une centaine de gardes. Pourquoi ne vous êtes-vous pas révoltés? Pourquoi n'avez-vous pas attaqué?" [...] Malheureusement pour eux, les Juifs d'Europe ne voyaient, dans l'hitlérisme, rien d'autre que la pire des vagues de

l'antisémitisme. Ils réagirent donc en utilisant des méthodes qui, autrefois, leur avaient permis de survivre. C'est pour cela qu'ils se mirent à exécuter les ordres de l'État. C'est pour cela que les dirigeants juifs et les anciens, le cœur gros, coopérèrent avec les maîtres nazis pour essayer d'arranger les choses. [...] Sans cette collaboration, Hitler ne serait jamais parvenu à tuer tant de Juifs [1-p.333].

Or, *dans une société totalitaire, toute organisation qui se compromet avec le système se place dans une situation où il devient impossible de lui résister et où elle finit par coopérer* [1-p.334].

Eichmann en dit: *"La formation du Conseil juif et la répartition du travail ont été laissés à la discrétion du Conseil... Nous devions mettre des gants pour aborder ces fonctionnaires* [Juifs] *avec qui nous étions constamment en relation. Il ne fallait pas les bousculer, pour la simple raison que cela ne nous aurait menés à rien. Quand on n'aime pas son travail, on le fait mal* [1-p.334].

Notons au passage que cette dernière petite phrase de nature à faire grimacer un Verges illustre bien ce que dit Bettelheim d'Eichmann : *S'il avait été plus humain, son humanité l'aurait empêché de commettre ces méfaits* ; moins humain, il aurait effectué son sinistre travail avec moins d'efficacité [1-p.324].

Quoi qu'il en soit, *les nazis estimaient que cette collaboration était "la pierre angulaire" de leur politique juive* [1-p.334].

Les magistrats n'ont pas demandé aux témoins : "Pourquoi avez-vous contribué à la destruction de votre peuple?", mais cette question fut criée par des spectateurs qui ne connaissaient que trop bien le rôle néfaste qu'avaient joué les Juifs éminents. Quand le baron Philip von Freudiger, originaire de Budapest, se présenta à la barre des témoins, on lui lança cette question avec une telle violence que le tribunal dut interrompre la séance [...] Freudiger, un Juif orthodoxe d'une grande dignité, fut bouleversé : "Certains, ici, affirment que personne ne leur a dit de s'évader. Mais 50% des gens qui se sont évadés ont été repris et tués". Or, *99% de ceux qui ne se sont pas évadés ont été exterminés... Ce commentaire montre éloquemment quelles furent les conséquences du fait que les Juifs furent maintenus dans l'ignorance par leurs dirigeants.*

À partir de là, et de bien d'autres choses encore, Hannah Arendt conclut: *Si le peuple juif avait été réellement inorganisé et privé de chefs, le chaos aurait régné, et il y aurait eu beaucoup de misère, mais le nombre total des victimes ne se serait certainement pas élevé à un chiffre qui se situe entre quatre millions et demi et six millions de personnes* [1-p.335].

Intransigeance

Et maintenant, si nous nous laissions aller à remplacer, dans la société actuelle, *les Juifs* par *les travailleurs* et *leurs chefs* par *les syndicats* ? Cela donne que les syndicats ne se rendent pas compte que le contrat social est totalement rompu avec une forme de capitalisme qui a découvert que c'était devenu possible et intéressant pour lui de ne reculer devant rien.

Ainsi, seuls les partisans qui se battaient et les personnes qui se cachaient avaient une chance de survivre, c'est-à-dire ceux qui refusaient toute compromission, qui ne faisaient pas la moitié du chemin pour rencontrer l'oppresseur et qui n'acceptaient pas qu'on sacrifie mille individus pour en sauver dix mille. Accepter un tel principe, c'était collaborer avec l'ennemi pour le massacre des mille [1-p.335].

C'est D'orazio qui a compris quelque chose.

Cela appelle une précision à ajouter à la précédente leçon d'anarchie: l'action aux Forges de Clabeq était organisée, mais pas au sens hiérarchique du terme. À la ligne tracée par le dialogue social au sommet, elle préféra celle émergant d'assemblées et de regroupements exécutifs locaux, à dimensions humaines, formés par des gens directement concernés par la restructuration (ou la déstructuration) de leur entreprise.

Le rapport coût/bénéfices de la solution finale

Évidemment, l'intransigeance multicentrée, organisée selon les principes de la démocratie directe, se doit d'être spectaculaire afin de créer ou d'entretenir la culture d'opposition.

Rétrospectivement, il apparaît très clairement que seul un refus total de collaboration de la part des Juifs aurait pu offrir une petite chance de contraindre Hitler à une solution différente [...] Je citerai un exemple plus proche de nous, aux USA... Bettelheim n'hésite pas à comparer les autorités des USA aux autorités nazies, ce qui ne peut que nous inciter à faire pareil. *Beaucoup d'entre nous ont été très impressionnés par la façon dont les Noirs de Birmingham marchaient en chantant, la tête droite, vers la prison. Mais nous avons été beaucoup plus profondément émus quand nous avons vu les images montrant un Noir isolé traîné par les policiers parce qu'il refusait d'aller de son propre gré en prison. La réaction du peuple allemand devant les crimes commis contre les Juifs aurait pu être très différente s'il avait fallu traîner dans les rues chaque Juif arrêté ou l'abattre sur place. C'est un spectacle que les Allemands ont rarement eu l'occasion de voir. Quand les citoyens allemands moyens étaient témoins des brutalités perpétrées contre les Juifs, certains applaudissaient, mais, parmi les autres, certains manifestaient des réactions contraires* ; et les nazis y étaient extrêmement sensibles [...] Si ces Juifs n'avaient pas d'eux-mêmes rassemblé leurs affaires, s'ils

n'avaient pas marché docilement vers le train qui allait les emmener, s'il avait fallu les abattre aux yeux de tous, ou les traîner dans la rue, les nazis auraient pu comprendre que de telles méthodes soulevaient trop de résistance. Ils ont certainement été étonnés de l'indifférence populaire face au programme d'extermination. Mais si la réaction du côté du public a été si faible, c'est que les Juifs, suivant les conseils de leurs propres chefs, ont coopéré avec leurs ennemis.

Là, on pense à Joseph Hick, et aussi à toutes les victimes et les exclus qui décident de ne pas se taire, de prendre le public à témoin: ils sont comme les Juifs que les Nazis auraient dû trainer dans les rues en espérant que les citoyens allemands ne s'en mêlent pas. Leur attitude risquée face au public maintient le dialogue social et est un embryon de contrat social.

Plus il y en a, plus les autorités auront tendance à décider que finalement, le rapport coût-bénéfice de la solution finale se révèle trop défavorable.

Cécily

BIBLIOGRAPHIE
[1] Bruno Bettelheim, *Survivre*, Laffont 1979.
[2] Hannah Arendt, *Eichmann in Jerusalem* : A Report on the Banality of Evil, New York, The Viking Press, 1963.
[3] *Esprit*, nE5 de mai 1999, p185-190 : commentaire par Christian Delage du film *Un spécialiste* de Rony Brauman et Eyal Sivan.

DOPAGE

La Tour de France n'aura plus lieu

Je me souviens parfois, avec nostalgie,
de ces après-midi d'été,
où l'oreille collée au transistor,
je suivais avec passion
les exploits de Rik Van Looy.

Plus tard, grâce à la télé, je m'extasiai davant les envolées d'Eddy Merckx, et de Bernard Hinault. Et voilà que, soudain, j'apprends que tout n'est que tricherie. Adieu preux chevaliers, croisant les pédales dans les cols alpestres.

Le dopage ne s'est donc pas limité au pauvre Michel Pollentier, qui avait cru bon de mettre une poire destinée aux lavements, dans son slip. La presse, unanime, l'avait condamné. Haro sur le baudet. On avait même failli lui retirer sa nationalité belge, tant la honte retombait sur notre nation, honnête et fière. Heureusement, pour nous, Wallons, c'était un Flamand...

Lorsque Eddy Merckx fut contrôlé positif à l'issue d'un Tour d'Italie, le langage des médias fut tout à fait différent. Nous avions là *een echte brusseler*, ciment indispensable de l'unité nationale. On parla de machination. Un complot aurait été organisé par la mafia sicilienne. Non seulement ces ritals étaient venus coloniser notre belle Belgique, mais ils avaient décidé de détruire dans l'œuf la carrière du plus grand champion, du plus honnête homme que la terre ait jamais connu.

La différence entre les deux coureurs provenait uniquement de la personnalité de chacun d'entre-eux. L'un était un garçon un peu simple, pour ne pas dire niais, l'autre avait déjà l'étoffe de l'homme d'affaires qu'il est devenu, et avait déjà réussi à s'entourer de puissants sponsors, et de chantres à son entière dévotion (Luc Varenne, Théo Mathy).

Et voilà que vingt-cinq ans plus tard nous revivons exactement le même scénario, avec dans le rôle de Michel Pollentier, Richard Virenque, tandis que Frank Vandenbroucke présente celui d'Eddy Merckx.

Lorsqu'en juillet 1998, Virenque est convaincu de dopage, c'est l'halali. Il fait la fortune de la presse débile, et la gloire des guignols. Sa célèbre tirade, *Si j'ai été dopé, c'est à l'insu de mon plein gré*, aurait même été traduite en chinois. On en profite pour rassembler ce brave peuple belge qui demande la sanction suprême pour ce sale Français qui, de plus, est même du Sud.

Si le personnage est au moins aussi naïf que Pollentier, par contre, en ce qui concerne son environnement on assiste au phénomène inverse. Son sponsor principal bénéficie d'une publicité supplémentaire, et gratuite. Que l'on parle de Festina en bien ou en mal, peu importe, l'essentiel, c'est qu'on en

parle. Je dois avouer que moi, qui me suis toujours voulu du côté du plus faible, je me suis laissé attendrir par le désarroi de ce garçon un peu simple (sans être péjoratif).

Enfin, le cyclisme avait quand même besoin d'un peu d'air frais. L'ère du Chevalier Blanc est arrivée. Vandenbroucke peut commencer à pédaler dans la soie, et à gagner en toute honnêteté. S'il ne reste qu'*un* coureur propre, il sera celui-là.

Et voilà qu'apparaît, car nous sommes déjà au milieu du film, le vilain Docteur Mabuse. Fini les railleries, fini les condamnations par défaut, Frank a bien été, pardonnez-moi ce vilain jeu de mots, abusé. Il prenait ce méchant charlatan pour un homéopathe, qui le soignait pas injection, dont coût du traitement depuis le début de la saison : 350.000 fb. Pourvu que les produits homéopathiques utilsés, à tort ou à raison, par certains d'entre-nous ne suivent pas cette inflation. De plus, ce champion à l'allure équivoque de Tintin, avait la chance d'avoir la selle de son vélo en Wallonie, et le guidon dans les Flandres. Un Belge vrai de vrai, quoi. La famille royale pouvait respirer.

Vingt-cinq ans après on avait retrouvé le ciment belgicain. Le fusible belge n'allait pas mourir.

Il faut toutefois reconnaître que la position des médias fut moins virulente que par le passé. Une timide défense fit bientôt place à un silence gêné. Nous ne possédons pas l'exclusivité du nationalisme, du chauvinisme bête et méchant.

Le dernier chapitre du roman nous transporte en Italie.

Le Pirate Pantani contrôlé avec un taux d'hématocrite de 52%... c'est un coup des bookmaekers. Il allait remporter le Giro, et les sommes

misées sur lui étaient trop importantes pour les portefeuilles de ces Messieurs.

Esprit de compétition

Tout ce qui précède n'est que le fruit de notre éducation, de notre civilisation, de notre refus de la vie sociale.

Dès la naissance, on inculque à l'homme qu'il doit être le meilleur, le plus fort, et ce à n'importe quel prix. Réussir de brillantes études, quel beau tremplin vers le *Travail*, premier à l'école, quelle gloire pour la *Famille*, mort au champs d'honneur quelle fierté pour la *Patrie*. C'est vrai que le héros doit bien être entouré d'autres créatures. Si elles lui sont inférieures, elles serviront à le valoriser. Sans référence inférieure, pas de supériorité affirmée. Si elles le précèdent dans la hiérarchie, il faudra les rattraper, puis les dépasser. Bien sûr, il ne faudra pas oublier la charité. C'est si bon de donner à un être inférieur, qui n'a pas votre potentiel intellectuel ou physique. Les curés ont leurs pauvres aidés par les dames patronnesses (merci Jacques Brel), les laïcs ont leur *Télévie* ou autre *Opération Kosovo*. Je pense que ce mot *charité* devrait être banni de notre vocabulaire. Il implique un mouvement du haut vers le bas, du riche vers le pauvre. Il est rassurant. Remplaçons le par *justice*, et il deviendra menaçant pour le nanti. Notre éducation nous a donc orientés vers la suprématie, et non vers la solidarité.

Mais revenons-en au sport, qui, en soi n'est pas une activité coupable, il est bon de pouvoir s'amuser à un jeu physique ou intellectuel. Mais le vainqueur n'est pas toujours le même, et s'il le devient trop souvent, il lui appartient de respecter son *partenaire* (vous remarquerez que je n'ai pas employé le terme *adversaire*), et de l'aider à progresser. Malheureusement la principale valeur inculquée aux sportifs, est le dépassement de soi-même. Un champion doit pouvoir se dépasser. Ça y est, nous y sommes. La nature a fixé certaines limites, certains signaux d'alarme (fatigue, épuisement). On a beau utiliser toutes les méthodes naturelles de préparation physique, de l'*interval training* aux stages en altitudes. Ces derniers ayant été le début de la spirale infernale. Le

sang des athlètes sortant de ces stages était prélevé, mis au frais, et réinjecté avant la compétition.

Pour se dépasser, il fallait donc autre chose. Les amphétamines reculent le seuil de la fatigue, la créatine favorise le développement musculaire, etc...

Pour se donner bonne conscience, et pour rester crédibles vis à vis du public, les différentes fédérations établirent des listes de produits interdits. La confection des listes en question ne signifiait pas que les contrôles allaient déceler systématiquement les dits produits. Soit par complaisance, soit parce que l'environnement médical des sportifs est toujours en avance, par rapport aux services de détection, les résultats négatifs furent encourageants, à défaut de refléter la réalité.

À la question, pourquoi le cyclisme est-il le plus touché, il convient de répondre, c'est parce qu'il est le seul sport visé ponctuellement. Nous avons déjà vu que le dopage ne dérangeait pas les sponsors. La publicité n'a pas d'odeur, pourvu qu'elle existe.

Il reste un problème majeur : les spectateurs. Le vélo est sans doute la dernière manifestation sportive où vous ne devez pas payer un droit d'entrée. Imaginez un instant qu'un contrôle médical ait lieu dans les vestiaires d'un stade de football, dont les gradins sont déjà remplis de cent mille spectateurs.

Le contrôle, réalisé correctement, laisse apparaître, un quart d'heure avant le début de la rencontre que les vedettes qui se préparent à faire vibrer la foule, de leurs exploits techniques et physiques sont dopées. Nous allons droit à l'émeute...

Pour rester concret, et dans le monde du football, voici trois exemples vécus :

! Le 13 juin 1998, lors de la finale de la coupe du monde, la star brésilienne, Ronaldo, est hospitalisée quelques heures avant la rencontre. Sa participation est mise en doute jusqu'au dernier moment. Contrairement à l'avis de la presse spécialisée, sa prestation est,

malgré la défaite, tout à fait normale. Depuis un an, le joueur n'est plus que l'ombre de lui-même...

! Le 23 mai 1999, durant le match de barrage opposant le *RAEC Mons* au *SK Deinze*, un joueur montois est victime d'une déchirure aux adducteurs. Il sollicite son remplacement immédiat. Le staf médical local lui injecte immédiatement, face à la tribune officielle, et aux dirigeants du club un produit miracle, qui transforme le blessé, qui devient le meilleur joueur de la partie...

! Le 5 juin 1999, lors de la rencontre de coupe d'Europe, *France - Russie*, à une minute de la fin, le médian français, Youry Djorkaef, seul au milieu du terrain s'écroule, victime d'un malaise. Inconscient, il est évaqué en civière. Voilà un vrai sportif qui s'est dépassé...

Tous dopés ?

De tels cas se rencontrent régulièrement dans l'athlétisme, dans la boxe, et dans la vie quotidienne. L'étudiant qui veut réaliser une performance, qui veut être le meilleur à l'examen, ne recule-t-il pas les limites de sa fatigue, en recourant au dopage ?

Le travailleur astreint aux cadences infernales pour satisfaire les objectifs de rentabilité de son patron n'est-il pas obligé d'agir de même ?

Ce qui est plus grave, c'est la banalisation du geste de dopage. Ces boîtes de boissons "énergétiques" telles *Extran* (une première : de la pub dans AL !) se trouvent dans tous les sacs des sportifs en herbe. Ils y ont été déposés par une maman attentive, en même temps que l'équipement qu'elle a lavé avec tendresse. Je ne suis pas qualifié pour juger du contenu du produit. Mais le réflexe est acquis. Si je bois cette mixture, je serai le meilleur.

La bande dessinée n'a-t-elle pas montré l'exemple en glorifiant la fameuse potion magique d'Astérix. Gérard Depardieu, lui, est tombé dedans quand il était petit. Dommage qu'il sache nager...

Les animaux destinés, par nature à notre alimentation sont assistés dans leur croissance, afin de l'accélérer, à l'aide de substances douteuses.

Nous sommes entraînés dans une spirale infernale. Pour être le plus fort, le plus puissant, pour écraser les autres, pour faire du fric, il faut avoir recours au dopage.

Et si au lieu de la rentabilité, de la fortune, du pouvoir, du chauvinisme et du nationalisme on essayait autre chose : le bien-être de tous, l'égalité, la fraternité, et la tolérance ? On pourrait alors recommencer un autre Tour de France.

Cerise

RÉFLÉCHIR L'ANARCHISME
DU TROISIÈME MILLÉNAIRE

L'hérésie moderne

L'anarchisme n'est pas seulement un mode de penser la domination mais un *moyen de vivre* contre la domination.

Voici un texte de Christian Ferrer dont j'avais apprécié l'intervention lors de la rencontre Internationale anarchiste de Barcelone en 1993 (1) et qui me semble sortir de la langue de bois que tant de nos amis "les anarchistes croyants" continuent à répandre à travers leurs périodiques. Il faudrait un peu de courage et un peu de simplicité pour que les libertaires sortent de leurs querelles et tours d'ivoires pour essayer d'emprunter d'autres chemins que ceux d'une pensée et des pratiques toujours ancrées à des vieux reflexes idéologiques... Des textes comme celui de Ferrer peuvent nous y aider. Bonne lecture.

Mimmo Pucciarelli

Il y a des idées politiques qui ont mérité leur nom, surtout lorsque leur histoire a accumulé à travers le temps des attaques gouvernementales et des connotations de

panique. L'anarchisme en est une. Extrêmes et excentriques, les idées anarchistes ont promu une pensée du "dehors", une idéologie réfractaire aux symboles politiques de son temps. À partir de cette forme anomique, les anarchistes ont apprêté et répandu une série d'idées inattendues qui donnèrent un contour à l'imaginaire anti-hiérarchique, antagoniste de la domination de l'homme par l'homme. Il n'est pas surprenant qu'une "légende noire" ait accompagné l'histoire de la pensée libertaire : utopisme, nihilisme asocial, chimère politique, meneurs d'émeutes violentes, maximalistes intraitables. Les récusations ne furent pas rares mais, bien que diverses et dites avec de la bonne ou de la mauvaise foi, elles ne sont pas moins triviales, car la qualité "absolue" ou "puriste" des demandes anarchistes ne les rendent pas forcément irréalisables mais, au contraire, en font une pensée exigeante qui n'a jamais facilité des négociations politiques ou éthiques. D'où aussi le fait que l'anarchisme n'ait jamais inspiré l'indifférence publique.

Une audace imaginative

Il est difficile d'offrir à l'homme de la fin du XXe siècle - le siècle de l'apprentissage de la soumission à l'imaginaire hiérarchique, sous des formes impitoyables ou sophistiquées - un panorama de ce qui signifia l'invention anarchiste. On s'étonne encore du fait que l'on ait pu imaginer une société sans hiérarchies et que l'on ait instauré des modes de vie et des institutions régies par des coutumes et des valeurs libertaires dans des domaines tels que l'anarcho-syndicalisme et l'anarcho-individualisme, le groupe par affinité et l'amour libre, l'enseignement de l'anti-autoritarisme dans les écoles rationalistes et la diffusion d'une mystique de la liberté jusqu'aux coins du monde les plus inhospitaliers. Si l'on relève les actes historiques des anarchistes, pénétrés par une morale exigeante et tenace, par l'invention imaginative d'actes de résistance, par l'humour parodique à caractère anticlérical, par les innovations dans le domaine pédagogique, on trouvera une réserve de savoir réfractaire, produit d'une macération historique aujourd'hui oubliée ou méconnue par les cultures de gauche. En fait, la survivance de l'anarchisme est, d'une part, presque miraculeuse, étant donné l'ampleur de l'hostilité qu'il dut surmonter et des défaites qu'il dut supporter ; sa persévérance est, d'autre part, compréhensible : il n'est apparu, jusqu'à présent, d'antidote théorique et existentiel contre la société de la domination qui soit de meilleure qualité.

Un enfant de la modernité

Tout au long de la Modernité, l'anarchisme fut répandu de la même manière que les anciennes hérésies, comme une urgence spirituelle qui poussa les idéaux émancipateurs au-delà des limites symboliques et matérielles permises par les institutions auxquelles on avait octroyé le monopole de la régulation de la liberté. Peut-être parce que les anarchistes furent les réalisateurs les plus fidèles de l'idéal jacobin ainsi que des courroies de transmission de l'ancien élan millénariste,

purent-ils faire de la devise *Liberté, Égalité, Fraternité*, le trépied d'une mystique démesurée.

En ceci l'anarchisme pérennise une lignée dissidente : il fut, au XIXe siècle, la réincarnation de l'espace de l'insolence politique qu'occupèrent les rébellions paysannes de l'Europe centrale, les sectes radicales anglaises ou les sans-culottes dans des siècles précédents. Dans les événements animés par le mouvement anarchiste se sont incarnées les énergies utopiques qui permirent de faire circuler l'appel à une société antipode, même si les pères fondateurs de *L'Idée* n'ont pas tracé des contours réellement planifiés du futur.

Au XIXe siècle trois doctrines - libéralisme, marxisme et anarchisme - se constituèrent aux sommets du triangle tendu des philosophies politiques émancipatrices. Le XXe siècle se nourrit de leurs maximes, leurs espérances et leurs systèmes théoriques aussi bien qu'il les mit à l'épreuve et les épuisa. Selon des modèles différents, aussi bien Stuart Mill que Marx et Bakounine étaient traversés par la passion par excellence du XIXe siècle : *la passion de la liberté*. Il y a, entre les trois idées, des canaux souterrains qui les lient au même lit illustré du fleuve moderne. Mais des abîmes séparent aussi les idées libertaires du marxisme : l'accent mis par les anarchistes sur *la corrélation morale entre les moyens et les fins*, leur scepticisme en ce qui concerne le rôle du "parti d'avant-garde" et de l'État dans les processus révolutionnaires et la ferme confiance des anarchistes en l'autonomie individuelle et dans les critères personnels - sans exclure ni les affections ni les désirs - lors de la prise des décisions. Du libéralisme, les anarchistes ne purent jamais accepter la vision de liberté politique et de justice économique en termes de pôles irréconciliables. Les anarchistes préférèrent ne pas choisir l'un ou l'autre *desideratum* moral et laissèrent l'élan nourrissant et fondant de leurs idées, la liberté absolue, résoudre cette tension à l'intérieur d'un horizon mental et organisationnel plus large.

Le mythe de la liberté

Pour Bakounine (peut-être la figure la plus emblématique de l'histoire de l'anarchisme) la liberté était un "mythe", dans le même sens que pour George Sorel l'était la grève générale : une construction symbolique capable de faire contrepoids aux croyances étatiques et religieuses ; mais également un "environnement" prégnant, l'oxygène spirituel d'espaces illimités et inédits pour l'action humaine. Bakounine - et après lui une longue liste de militants anarchistes - souligna qu'il est abject d'accepter qu'un supérieur hiérarchique nous conforme à un modèle et insista sur le fait que seule la rébellion peut purifier le corps social. Dans le rejet des mots autorisés et des liturgies institutionnelles de l'Occident, les anarchistes mesuraient la possibilité d'implanter les avancées d'une nouvelle société, forgeant un réseaux de contre-sociétés à la fois *du dedans* et *du dehors* de la condition oppressée de l'humanité. D'où le fait que l'anarchisme n'est pas seulement un mode de penser la domination mais fondamentalement un *moyen de vivre* contre la domination. Dans

sa volonté de "retourner" l'imaginaire hiérarchique, l'anarchisme postula les fondements aussi bien d'une science, que d'une expérience de la liberté : la science de la désobéissance comme chemin de la prise de conscience de soi et par soi, et l'expérience de vivre au quotidien en tant qu'*esprits libres*, car l'histoire est pour l'anarchiste le *terrain d'essais* de la liberté.

Puisqu'il fit de la liberté un mythe et demanda des libertés sans restrictions, l'anarchisme put réaliser l'autopsie politique de la modernité. Comme Marx dévoila le secret de l'exploitation économique, Bakounine "découvrit" le secret de la domination : le pouvoir hiérarchique en tant que constante historique et garantie de toute forme d'iniquité. L'intuition théorique des pères fondateurs de l'anarchisme plaça la question du pouvoir dans sa mire : ils soulignèrent que les inégalités du pouvoir précèdent les différences économiques. C'est donc dans le domaine politique (2) - et non seulement dans les activités réalisées dans les processus industriels - où l'on peut trouver la clé de compréhension de l'opposition oppresseurs / dominés. Sa version moderne la plus achevée, l'État libéral ou autocratique, se constituait garant de la hiérarchisation. Aujourd'hui, il faudrait peut-être identifier cette garantie aussi dans d'autres institutions. Mais pour les anarchistes, un territoire gouverné par le bâton ou par des mots tendres, cela leur est égal, car la zone d'ombre qu'ils combattirent c'est la volonté de soumission à la puissance étatique - principe de souveraineté plutôt qu'*appareil*. Toutes les inventions culturelles et politiques de nature libertaire sont réunies dans une stratégie horizontale de la contre-puissance, négation de la représentation parlementaire qui réduit les arts linguistiques et vitaux d'une communauté à un jeux où, comme par enchantement, les majorités et les minorités coïncident. Selon Bakounine, les modalités de la domination s'adaptaient aux grands changements historiques mais les significations imaginaires associées à la hiérarchie persistaient, y compris dans les démocraties ; et ces mêmes significations devenaient interdiction, condition d'impossibilité pour penser le secret de la domination. Tout au long du XXe siècle, on a vu se répandre dans l'espace public la question de la "dignité" économique et l'on a pu *thématiser* l'oppression de *genre* : tout cela a déjà acquis une sorte de carte de citoyenneté en tant que problèmes théoriques, politiques, sectoriels, académiques ou médiatiques. Mais la hiérarchie est toujours un tabou.

La camaraderie humaine

L'idée d'une camaraderie humaine sans État ni hiérarchies est un tabou politique de la Modernité B et de l'histoire B (tabou combattu, pourtant, non seulement dans certains moments historiques emblématiques mais aussi dans des pratiques quotidiennes qui d'habitude passent inaperçues aux yeux des anthropologues de la politique obsédés par les conditions de gouvernabilité d'un territoire ou par la légitimité de la forme-État ou par la fiscalisation de ses actes).

La possibilité d'abolir le pouvoir hiérarchique : voilà l'impensable, l'inimaginable de la politique ; impossibilité assurée par les techniques de la hiérarchie qui régulent jusqu'aux moindres actes humains, qui font pression sur les nécessités quotidiennes, qui encouragent le désir de soumission et qui réussirent même, peut-être, à s'enraciner dans l'inconscient. Selon Hobbes ou Machiavel, il ne peut exister d'unité entre le peuple et son gouvernement sans soumission B volontaire ou involontaire, légitime ou illégitime B, et il n'y a pas de soumission sans terreur.

Fonder une politique sur la base de la camaraderie communautaire et non sur la peur fut la réponse anarchiste à la vision désincarnée de ces penseurs politiques et, dans ce but, il était nécessaire d'annuler ou d'affaiblir les institutions auto-reproductrices de la hiérarchie afin de permettre une métamorphose sociale qui ne soit pas dirigée par l'État. Cette prétention ne peut qu'être considérée comme une anomalie périlleuse par les bien-pensants et comme un danger par la police.

Les fins et les moyens

Le *génie* de l'anarchisme fut de promouvoir non seulement un idéal de Rédemption humaine au futur mais aussi des nouvelles institutions et des nouveaux modes de vie à l'intérieur de la société contestée qui, en même temps tentaient de la remplacer (des syndicats, des groupes par affinités, des écoles libres, des nouveaux instruments pédagogiques, des modes d'auto-organisation communautaire et des modes d'autogestion de la production). D'où l'obsession de l'anarchisme à garantir la correspondance entre les fins et les moyens.

La discipline partisane, les élites illustrées et les machines électoralistes sont la négation du groupe d'appartenance constitué par des esprits voisins, de la capacité organisatrice de la communauté et des attributs personnels.

Le marxisme ne sait encore comment sortir de ses vieilles certitudes autoritaires ni tirer quelque enseignement libertaire des 70 ans de désastre soviétique.

Dans le cas du libéralisme, les perspectives de ses promoteurs sont axées sur la possibilité de faire régner la loi dans les institutions politiques. Mais le fait de pouvoir élire un maître par les urnes n'améliore pas un système de domination ; de la même manière, le contrôle des actes du gouvernement est une tâche défensive qui renforce souvent, d'ailleurs, l'imaginaire hiérarchique des sociétés.

Le problème de la "légitimité" du gouvernement, si importante pour les philosophes politiques libéraux, est, pour une pensée contre-institutionnelle telle que l'anarchisme, un problème mal posé. Bakounine soutenait au XIXe siècle que les parlements démocratiques étaient des *sociétés déclamatoires*. Et il parlait, alors, d'hommes qui prenaient au sérieux *l'art du bon gouvernement* et du *bien commun* et non des mafias politiques actuelles, enchaînées à des alliances de pouvoir dont elles son inséparables. Le souci de l'institutionnalisation des formes démocratiques et de

la légitimité des gouvernements élus dédaigne la substance secrète de la Raison d'État.

L'élargissement du concept de citoyenneté et son institutionnalisation dans le moule de la représentation politique fut le chemin émancipateur opposé à celui choisi par les anarchistes. Si les tumultueuses virtualités de la foule du XIXe siècle trouvèrent dans les idées libertaires une sorte de confirmation politique, c'est parce qu'elles s'adaptaient avec souplesse aux passions déchaînées du peuple. Mais l'énergie obscure du lumpen-prolétariat ou des séditions populaires ne fut jamais appréciée par ceux qui supposent que le fonctionnement automatique des sociétés est une condition préalable et une soupape de sécurité au moment de permettre la discussion publique des libertés. Puisque les anarchistes furent toujours des *étrangers de la politique*, ils savent que la jurisprudence du persécuté est différente de celle du persécuteur.

Les oiseaux des orages

La politique et l'éthique anarchistes comptèrent sur des arts communautaires étrangers au processus d'institutionnalisation des pouvoirs modernes ainsi que sur la *pêche*, l'énergie personnelle, qui octroya à la force et à l'insistance de son rejet un style et une trempe singuliers. Elles sont également à l'origine du *désordre fertile* et de *l'imagerie politique contestataire* B étrangers à d'autres traditions politiques B que l'anarchisme engendra. Voilà pourquoi il est inévitable que, dans des moments fébriles de l'histoire, l'on soupçonne la présence d'anarchistes : aussi bien dans les soulèvements dissidents que dans les émeutes spontanées. Les anarchistes furent, en général, des *oiseaux des orages*, et le nom d'un Buenaventura Durruti, au XXe, siècle correspond peut-être à celui de Bakounine, un siècle auparavant.

Dans les pratiques historiques du mouvement libertaire, on trouvera moins une théorie achevée de la révolution qu'une volonté de révolutionner culturellement et politiquement la société. De fait, il pourrait difficilement se produire ce que le XIXe siècle appela *révolution*, si, auparavant, n'avaient pas germé des modes de vie différents. Dans *l'éducation de la volonté*, dont se souciaient tant les théoriciens anarchistes, résidait la possibilité d'en finir avec l'ancien régime spirituel et psychologique, pour lequel l'État moderne avait reconstitué une nouvelle voie de transmission.

Voilà ce en quoi réside la grandeur de la pensée libertaire, sans oublier la variante anarcho-individualiste qui est moins une volonté anti-organisatrice qu'une demande existentielle, une pulsion anticonformiste.

La *confiance anthropologique* en la promesse humaine (élan typique du XVIIIe siècle) fut le centre de gravité à partir duquel l'anarchisme déploya une philosophie politique vitale, qui pressentait que la liberté n'était point une abstraction ni une possibilité future mais un sédiment actif dans les relations sociales, sédiment

déformé ou contrefait par l'oppression. Sans doute les anarchistes sont-ils des héritiers des Lumières et c'est précisément pour cela que la confiance qu'ils accordaient à l'éducation rationaliste voire "scientiste" ne les fit point devenir des simples positivistes.

Des expressions multiples

Bakounine ou Kropotkine croyaient que l'origine des maux sociaux n'était point la méchanceté humaine - certitude conservatrice - mais l'ignorance, laquelle pouvait être résolue, en partie, par le "démasquer" (sic !) par excellence du XIXe siècle : la science. Contrairement à ce que beaucoup supposent, à commencer par le marxisme, la pensée anarchiste est très complexe et il n'est pas aisé de l'articuler dans un décalogue. Il n'exista jamais de dogme écrit dans un livre sacré, ce qui conféra de la liberté théorique et tactique à ses militants. L'anarchisme ne s'occupa pas non plus de construire un système d'idées fermées, pas plus qu'une théorie systématique à propos de la société. Peut-être, la diversité même des idées et des pratiques anarchistes favorisa-t-elle sa survie : lorsqu'une des ses variantes s'affaiblissait ou s'avérait inefficace, une autre s'y substituait. De l'anarcho-individualisme au syndicalisme révolutionnaire, des expériences communautaires aux révoltes des jeunes, de la diffusion des idées dans des petits groupes aux expériences d'autogestion de la révolution espagnole, les anarchistes pivotèrent sur l'une ou l'autre face de leur histoire.

En outre, les anarchistes savent que leur idéal constitue une prétention ardue car ses exigences théoriques et pragmatiques le placent " en dehors" des discours socialement acceptés ; ils savent aussi que leurs pratiques sont incompatibles avec toute forme de domination. Mais si les idées anarchistes appartiennent encore au domaine de l'actualité c'est parce qu'elles soutiennent et transmettent des *savoirs impensables* par d'autres traditions théoriques qui s'estiment émancipatrices. C'est dans la défense de ce savoir antagoniste que réside leur dignité et leur futur.

Christian Ferrer
(à Osvaldo Bayer)

Traduit du *Boletín de la Fundación dEstudis Llibertaris i Anarco-sindicalistes* nE3, hiver 1998 par María Laura Moreno Sainz. Les intertitres sont de la rédaction d'AL.

(1) Elle avait pour titre *Dans la maison de l'incendiaire a l'habitude de dormir un pompier* et est désormais disponible avec deux autres textes dans la brochure *Une utopie pour le XXIe siècle*, ACL, 1996.
(2) Le mot espagnol *dominio*, utilisé par Christian Ferrer à plusieurs reprises, signifie aussi bien *domaine* que *domination*, *autorité*, *pouvoir*, ce qui le rend parfois ambigu, NDT.

Collectif Chômeur, pas chien !

Pourquoi et comment nous avons occupé les bureaux de l'ONEm à Liège...

- Pourquoi ? Colère, ras-le-bol, révolte... Vivre seul avec 20.000fb, parfois 17.000fb, ou à deux chômeurs, avec un gosse, et 34.000fb pour boucler tout le mois, c'est ce que certains osent encore appeler la *Dignité* !

Depuis des mois et des mois, dans la presse écrite, radiophonique ou télévisuelle, dans les nombreux collectifs de "sans emploi" qui se sont créés à Liège, à Bruxelles, à Tournai ou à La Louvière, des chômeurs se sont mis à témoigner. Abus, sanctions, menaces, suspicions, pressions, délations, pauvreté... Un système qui exclut... ceux qui sont déjà exclus parce qu'ils n'ont pas d'emploi.

Plus d'un million de personnes, en Belgique, sont sans travail (ce qui ne veut pas dire socialement inactifs). À côté de cela, quelques petites dizaines de milliers d'offres d'emplois, le plus souvent temporaires, intérimaires, précaires et sous-payés.

- Réponse du pouvoir : malgré la Constitution et les Lois qui garantissent la protection de la vie privée, l'inviolabilité du domicile, le droit d'association et la présomption d'innocence, les perquisitions continuent et se "légalisent" ; les sanctions s'accroissent et les contrôles se multiplient.

- Réponses de notre part. Le 8 mars, à Bruxelles, un hôtel de luxe. Miet Smet remet le prix Marie-Claire à la meilleure manageuse de l'année. Devant un parterre qui dégouline de fric, face à ces gens de la

Haute qui se croient intouchables, nous entartons la Ministre de l'emploi et du travail. Premier coup de semonce. Le second n'allait pas tarder...

Qui sème la misère récolte la colère !
Mercredi 26 mai,
l'occupation, heure par heure

- 16 heures 50, Liège, rue Natalis, nous ne jouons plus bouffon. À cinquante, venus de Liège, Tournai, Bruxelles, Louvain..., Madrid et Malaga, nous nous barricadons au dernier étage de l'*Office National de l'Emploi* (Onem). Du toit, nous déployons deux énormes calicots : *Office Nationale de l'Exclusion Massive* et *Occupation*.

Nous exigeons la venue du Directeur de cette institution, courroie de transmission de notre répression quotidienne.

Une longue attente commence, pendant laquelle nous nous réapproprions quelques biens d'une administration illégitime. Le mess regorge de nourriture, du genre qu'un chômeur ne peut s'offrir : saumon fumé, gambas, pinard de toutes couleurs et de marques fameuses (Monbazillac, Bourgogne...). Nous tapons un communiqué de presse sur un de *leurs* ordinateurs, nous contactons amis, militants, journalistes avec *leurs* téléphones, nous photocopions des tracts avec *leur* photocopieuse. Nous inondons la rue de ces tracts, où des "Euromarcheurs", de passage à Liège, se sont réunis pour nous soutenir. Plu- sieurs d'entre eux nous ont d'ailleurs rejoins dans notre bunker. Ces *marcheurs contre le chômage et l'exclusion* tracent sur Cologne, pour tenter de bousculer le futur G8 et le futur sommet européen pour "l'emploi", où nos gouvernants vont étudier comment nous précariser, nous paupériser, nous sanctionner davantage encore.

- 23 heures. Après 6 heures d'occupation, Monsieur le Directeur daigne enfin recevoir une délégation au rez-de-chaussée. À trois, nous quittons nos amis avec un mandat clair : obtenir du Maître des lieux, qui prétend obéir aux injonctions ministérielles sans se poser de questions

(vous souvenez-vous de Mr Papon ?), qu'il signe un document que nous lui avons préparé.

Nous exigeons de lui, qu'en conformité avec la loi et dans le cadre de ses compétences, il prenne immédiatement un certain nombre de mesures susceptibles d'améliorer notre quotidien (voir *Les engagements que le directeur de l'Onem n'a pas voulu prendre*, dans ce même numéro).

Monsieur le Directeur traite notre demande avec un cynisme complet. Il n'a même pas daigné lire notre lettre, remise au préalable par son sous-fifre ; pire : il nie tout excès de l'inspection, toute réalité de "quotas d'exclus" (pourtant confirmée à plusieurs reprises par des membres de son personnel, eux-mêmes !). Il nie également avoir la moindre marge de manœuvre dans le cadre légal actuel. Il affirme que son personnel travaille avec *"éthique"* et *"dans le respect de la dignité des personnes"*. Bref, le Directeur approuve les perquisitions, les sanctions, et les exclusions du droit aux allocations, avec le cœur léger, en affichant l'étroitesse obtuse du parfait fonctionnaire.

Aseptisé et zélé, il se plie, sans se poser le moindre questionnement, au *Devoir*, à l'*Ordre* et à l'*État*, dans la plus froide soumission. Lorsque nous lui faisons part de situations, bien réelles et dramatiques, vécues par des chômeurs, il rétorque qu'il ne peut s'agir que de cas exceptionnels, touchant des individus isolés, qui ne méritent pas d'être pris en considération. Il s'agirait donc d'inventions paranoïaques. Nous sommes devant une forme de négationnisme qui donne froid dans le dos !

- 23 heures 30. La discussion est close. Nous rejoignons nos amis, impatients. Rapport en assemblée générale. La colère monte. Nous occuperons l'Onem toute la nuit. Qu'ils viennent nous déloger s'ils veulent !

- 8 heures 45 du matin. Après une nouvelle assemblée générale, tendue et hésitante, nous décidons de quitter les lieux. Nous libérons un de nos barrages et nous descendons. Nous défilons, dans un silence contenu, devant une poignée de policiers et de membres du personnel. Nous rejoignons la centaine de sympathisants qui nous soutiennent, et

dont certains sont exténués d'avoir passé la nuit dehors, en "vigiles" de notre action, qui en appellera d'autres... Parmi eux, à notre étonnement, quelques employés du Forem.

- 9 heures 30. Les *Euromarcheurs* arrivent devant l'Onem, où ils marquent symboliquement un arrêt, avant de rejoindre la gare, et s'embarquer vers l'Allemagne.

Notre action est terminée. Par sa forme et sa durée, l'occupation de l'Onem constituait une première dans l'histoire sociale belge.

Tchè

ÉTATS D'ÂMES ET IMPRESSIONS

Collectif
Chômeur, pas chien !

Au cœur de l'occupation de l'ONEm à Liège

Quand le Gouvernement
viole les droit du peuple,
l'insurrection est pour le peuple
et chaque portion du peuple
le plus sacré des droits
et le plus indispensable des devoirs.

Déclaration des Droits de l'Homme
et du Citoyen, 1793

L'immeuble qui abrite l'Onem de Liège est un abominable parallélépipède rectangle de 7 étages, tout en béton.

À l'intérieur aussi, c'est la hideur fonctionnelle qui domine. Des burlingues à tous les niveaux, avec partout de l'éclairage hallucinogène [1]. Dans un concours *pour la qualité de la vie*, un bunker comme ça ne mordrait même pas un lot de consolation. L'idée qu'on va passer un bout de temps dans cette cage à ploucs me file déjà le bourdon.

La poularde crèche juste en face, dans une horrible bâtisse, toute cubique, elle aussi, semblable à celle de l'Onem. *L 'Hôtel de Police*, qu'ils appellent ça. Bonjour le palace !

On entre à l'Onem, par l'entrée de service, comme dans du beurre. On se barricade et on fait savoir que nous voulons rencontrer le directeur.

On s'organise et on attend. À partir d'un certain moment (mais je ne sais plus l'heure exacte), on arrive plus à bigophoner vers l'étranger, ils ont coupé les lignes à partir du central de la boîte. Les téléphones sont probablement sur écoute, mais nos contacts hors de Belgique n'intéressent visiblement pas les keufs, ce qu'ils veulent, c'est pouvoir choper des gens ici, sur le territoire.

On prend soin de ne pas détériorer le matériel de bureau, car nous avons conscience des ennuis supplémentaires que cela nous ferait encourir. L'Outil de Travail, c'est Sacré, dans cette société qui a fait du turbin une valeur fondamentale. Pire, une religion abrutissante, une véritable machine à décerveler et écraser le populo. Dans les conditions établies par cette foutue économie de marché, travailler, c'est le plus souvent, obscurcir sa conscience pour la remplacer par de la fatigue. Quand on racontera plus tard à nos petits enfants qu'il fut une époque où les humains étaient obligés de bosser pour vivre, alors que le travail (correctement rémunéré) était aussi rare qu'un merle blanc, vous verrez, ils ne nous croiront pas.

Mais la société n'est pas près d'être désintoxiquée de sa vénération du travail. Une récente étude américaine (et néanmoins sérieuse) tend à démontrer que les victimes de l'accoutumance au travail ont le même

profil psychiatrique que les toxicos qui se chnouffent, c'est tout dire ! (*Le Matin*, Supplément Emploi du 11/6/1999).

Mais revenons à notre réalité immédiate. Donc, nous faisons super gaffe à ne pas bousiller le matos.

En revanche, on ne se gêne pas pour flinguer les boissons et la bouffe somptueuse qui se trouve dans les congèles, histoire d'exercer (un peu) cette fameuse "redistribution des richesses", sans cesse évoquée par la "gauche" au pouvoir, bien "pansante" et propre sur elle, sans que jamais n'apparaisse la moindre mise en œuvre. On partage la bectance et les boutanches de bibine millésimée avec les "Euromarcheurs" qui campent au pied de l'immeuble pour nous soutenir. Plusieurs Euromarcheurs nous confient que, grâce à cette occupation, ils éprouvent enfin, pour la première fois, le sentiment de ne pas être venus pour rien, mais bien pour se battre et protester. En effet, dès leur arrivée en Belgique, l'organisation syndicale des *Marches Européennes* s'est contentée de les trimballer comme des petits touristes japonais (visites organisées de files de pointage, de CPAS, etc). Les organisateurs ont poussé le bouchon jusqu'à faire payer aux marcheurs-chômeurs-èrèmistes leur voyage, ainsi que leurs repas [2]. L'un d'eux me dit qu'il a vraiment le sentiment que le rôle des syndicats consiste à mobiliser les chômeurs et tous les gens frappés par la détresse sociale pour leur apprendre à se taire, à obéir, à suivre le troupeau et à se plier à l'implacable logique financière du libéralisme, devenue, paraît-il, incontournable. Même les bouteilles de flotte, on a voulu leur faire raquer, ce qui est assez significatif de l'esprit que les syndicats veulent fourrer dans le chou des Bédouins qui les suivent ! Eh ! oui, que voulez-vous, tout a un prix, tout doit se payer, c'est la règle absolue du système libéral et les pauvres, les premiers, doivent impérativement en être convaincus, sans quoi, ça serait le bordel, l'anarchie quoi, et le bon fonctionnement de *la société du profit maximum* risquerait d'être méchamment chamboulé, ce que le pouvoir (syndicats y compris) ne souhaite en aucune manière. Tout le monde l'a compris. Enfin, on l'espère.

Vers 23 heures, le directeur arrive enfin. C'est une vieille connaissance.

En effet, rappelez-vous, l'année passée, on s'était fait blouser par la même clique syndicaleuse institutionnelle, vaguement trotskiste, et organisatrice des *Marches Européennes* à Liège, qui nous avait conviés à participer à une "occupation" de l'Onem complètement bidon, encadrée par ces messieurs du poulailler d'en face, le premier avril (!). À cette occase, on avait déjà eu le relatif avantage de faire la connaissance du boss de la casbah.

Pas à l'aise du tout, qu'il était, le dirlo de l'Onem, ce jour-là. Il n'en menait vraiment pas large, on en aurait fait des mouillettes. On aurait dit qu'il était à deux doigts de lâcher un crémeux dans son fute. Pourtant, les petits scouts des syndicats qui constituent le gros des troupes des *Marches Européennes* liégeoises, même à cent cinquante, ça n'a pas grand chose à voir avec mad max. Y avait franchement pas de quoi s'inquiéter.

Toujours zétil et couac il en soit, ce 26 mai, le cador de l'Onem ne veut pas nous rencontrer en assemblée générale, même accompagné par des journalistes. *Chômeurs, pas Chien* !, c'est sa bête noire, un détestable groupuscule d'activistes enragés, une plaie ouverte et irritante dans le bel organisme de l'apartheid social stérilisé et chloroformé ! Il n'accepte de rencontrer qu'une délégation de quelques personnes. La rencontre s'avérera être un flop total (voir l'article de Tchè). On décide alors de passer la nuit dans la place.

Deux plombes du mat. On organise des tours de garde sur le toit pour prévenir un éventuel assaut de la flicaille. La ville est endormie, tout est calme, je philosophe. Je remarque quelques pousses de verdure qui émergent miraculeusement au travers du recouvrement de la toiture. J'en suis tout époustouflé et je me dis que de si petits brins d'herbe qui arrivent à percer une dalle de béton d'un septième étage, c'est tout de même autre chose que Duchnoque qui part tous les jours à l'aube avec sa gamelle pour marner au chagrin. L'acharnement inouï et l'imagination fabuleuse que peut déployer la nature pour inventer la vie semble quelquefois tenir de la plus stupéfiante sorcellerie.

Le lendemain matin, on nous coupe les arrivées d'eau. Les ascenseurs ne fonctionnent plus non plus. Les flics font dégager les parkings. Ça sent

l'oignon. On repère des sbires des brigades d'intervention (*Peloton d'Intervention Anticriminalité*) qui sont venus tester discrètement la résistance de nos barricades. Une copine fait une réflexion marrante à leur sujet (mais elle parle en fait très sérieusement !) : *Faut se méfier de ces gens-là, ils fonctionnent comme nous* : on ne sait pas qui ils sont et on ne sait jamais ce qu'ils vont faire. Elle lance ça en s'énervant un peu, dans une sorte de panique. Mais elle a raison, et en plus ils sont armés, pas nous !

Après délibération en assemblée, on décide de se tirer vite fait.

L'occupation a réussi et *Chômeurs, pas Chien* ! n'a pas fini de dire merde haut et fort à cette société foncièrement cornichonne et supérieurement dégueulasse, ainsi qu'à tous ses petits laquais arrogants, qui dépensent leur énergie à la faire fonctionner telle qu'elle est, sans jamais rien oser changer.

Gun

[1] Je sais bien que c'est *halogène*, hé, banane !

[2] Pierre, l'un des animateurs du centre culturel *Barricades*, me signale cependant que, à Liège, Camille, Albert et sa joyeuse bande ont tout fait pour obtenir la gratuité des repas.

MISES AU POINT

Occupation de l'ONEM à Liège

Avons-nous fait des dégâts ?

Une certaine presse n'a pas manqué de faire état de *"sérieux*

dommages" que nous aurions occasionnés à la noble administration du chômage. Qu'en est-il exactement ?

Avons-nous "cassé du mobilier" ?

Dans le déplacement rapide des armoires de bureau qui nous ont servi à nous barricader, quelques-unes unes ont pris des bosses et certaines serrures ont lâché. Soit. En tant que collectifs de chômeurs sans pognon, nous voulons bien récupérer ce matériel. Il nous sera utile, croyez-le. Nous ne sommes pas subventionné !

Avons-nous "vidé la cantine" ?

Nous avons bu et mangé sur le compte de l'Onem, c'est exact. 16 heures d'occupation, ça creuse ! Nous nous sommes donc rassasiés. Vu le faste des victuailles que nous avons découvert dans les congélateurs, cela a mis un peu de baume sur la frugalité quotidienne de la plupart d'entre nous. Pour la première fois, l'argent de l'Onem aura servi à nourrir des chômeurs, plutôt qu'à leur enlever le pain de la bouche.

Avons-nous couvert les murs de graffitis ?

Exact. Certains d'entre nous se sont laissés aller à exprimer sur les murs des couloirs et des bureaux leur colère, leur ras-le-bol, leurs rêves bafoués.

Cela va-t-il coûter cher à la collectivité ?

Faux. L'Onem, depuis des semaines était en réfection complète. Vendredi 28/05, les ouvriers devaient venir repeindre le 7ème étage. Les graffitis ne leur donneront pas plus de travail et cela ne coûtera pas plus cher que prévu.

Avons-nous laissé les lieux dans l'état "d'une fête de fin d'année, puissance 3" ? **(dixit un employé de l'Onem, *La Meuse*, 29/5/99)**

Il y a longtemps que l'Onem n'a plus organisé de fêtes ou de concerts populaires. En quelques heures, à quelques personnes, la cantine pouvait retrouver son état initial de propreté et de rangement. Si nous n'avions pas craint l'intervention musclée des forces de l'ordre durant la

matinée, nous aurions pris le temps de tout nettoyer avant de sortir... Mais la visite nocturne de quelques policiers en "tenue de combat" ne nous donnait guère confiance en l'avenir proche.

Y a-t-il eu des dossiers jetés par les fenêtres ?

Aucun dossier n'a subi un tel sort à l'étage que nous occupions. Quelques "Euromarcheurs", venus nous rejoindre durant plus ou moins une heure dans notre espace occupé, auraient, semble-t-il, embarqué quelques documents en nous quittant. En cela, ils enfreignaient les consignes données pour l'organisation de l'action. Ces quelques pièces ont été récupérées par nos amis qui nous soutenaient "du dehors" et ont immédiatement été ramenées dans les bureaux.

Avons-nous dérobé du matériel et saboté les ordinateurs ?

Faux. Par contre, durant toute la soirée, malgré la présence de plusieurs policiers en civil et en uniforme, ainsi que de responsables de l'Onem, en faction au pied du bâtiment, resté totalement éclairé, celui-ci a été plusieurs fois "visité" à l'aise par des personnes extérieures, visibles sans aucun problème, puisque, du 7ème étage, nous distinguions très nettement dans la nuit tombante toutes leurs allées et venues.

La sous-direction de l'Onem (présente sur les lieux) était-elle dépassée ?

La police avait-elle des consignes de "laisser faire ?" S'agissait-il d'une passivité "provocatrice", visant à pouvoir, après coup, nous mettre ces "vols et dommages" sur le dos et salir, par presse interposée, une action politique dérangeante ?

Avons-nous empêché le personnel de travailler et, par là, "handicapé" certains chômeurs dans leur recherche d'emploi ?

Faux. Le Directeur de l'Onem a donné congé à tout le personnel, alors que seul le 7ème étage (en travaux) était occupé et que n'y travaillait plus aucun service de l'Onem. S'agissait-il de réduire au maximum

l'impact de notre action auprès du personnel et des chômeurs amenés à se présenter ce jour-là ? D'empêcher tout contact avec eux ? Ou alors de "libérer" le bâtiment pour permettre une intervention des forces de l'Ordre ? En tout cas, notre action n'empêchait nullement les gens de travailler et de délivrer aux chômeurs les documents dont ils avaient besoin.

Au cynisme de ses propos et aux "non-réponses" à nos demandes, Monsieur le Directeur de l'Onem a ajouté la désinformation et la manipulation de l'opinion publique, via une certaine presse.

Les chômeurs apprécieront.

Chômeur, pas Chien ! (Liège)
Collectif Autonome de Chômeurs (Bruxelles)
... et plusieurs autres chômeurs en colère

EXPLICATIONS
COLLECTIF CHOMEUR, PAS CHIEN !
OCCUPATION DE L'ONEM A LIEGE

Les engagements que le Directeur de l'Onem n'a pas voulu prendre...

L'occupation de l'Onem avait pour but de rencontrer le directeur et d'exiger de lui qu'il signe et rende public un certain nombre de dispositions qu'il est légalement en mesure de prendre, à savoir :

- de décréter l'arrêt immédiat des contrôles domiciliaires chez les chômeurs pour vérification de la composition de leur ménage ;

- de ne convoquer un chômeur pour interrogatoire à l'Onem qu'après qu'il ait été en mesure de consulter son dossier et en lui garantissant la possibilité d'être accompagné par une tierce personne de son choix ;

- de décréter l'arrêt immédiat de toute action, enquête ou poursuite et la suspension de toute peine prononcée à l'encontre des chômeurs victimes de ce type de "visite", dès lors qu'un nouveau texte de loi (en application depuis le 01/04/99) a implicitement reconnu le caractère abusif de ces visites réalisées antérieurement à cette date ;

- de n'entamer aucune enquête et de n'ouvrir aucun dossier à l'encontre d'un chômeur, sur base ou à partir de dénonciation anonyme, système basé sur la délation et qui tend scandaleusement à être socialisé et institutionnalisé ;

- de décréter un moratoire sur les poursuites en matière de déclaration de composition de famille, tant qu'un texte de loi clair, déterminant des données strictement objectives, ne donne pas la définition claire et incontestable du statut de cohabitant ;

- d'appliquer *a priori* un principe de clémence, qui prenne en compte la situation actuellement pénible que vivent les chômeurs eu égard au flou légal qui régit leur statut, ainsi qu'à la faiblesse de leurs ressources, et donc d'appliquer pour toute première faute "avérée", un système de sursis, de suspension de prononcé de sanction ou de classement sans suite ;

- d'appliquer systématiquement et de sa propre initiative le principe de présomption d'innocence ainsi que le caractère suspensif d'un recours légal, dès qu'un chômeur, à son sens sanctionnable, introduit un recours auprès du Tribunal ou va en appel d'une décision de celui-ci ;

- de prendre en compte, dès les procédures et dans le calcul des montants de récupération d'allocations estimées illégalement perçues, des possibilités réelles et concrètes de remboursement par chômeur incriminé et, en tout cas, d'appliquer systématiquement un principe de quotité insaisissable sur les allocations sociales, équivalent à celui pratiqué sur les salaires.

En choisissant d'appliquer ces décisions, le Directeur du Bureau Régional de l'Onem pourrait ainsi démontrer :

- qu'il existe des possibilités légales de recadrer l'institution dans les missions et les objectifs d'un réel service public ;

- qu'un fonctionnaire responsable, se doit de refuser d'appliquer des injonctions administratives qui sont en contradiction flagrante avec les Lois, la Constitution et les Droits de l'Homme ;

- qu'il pourrait, somme toute, devenir un citoyen conscient qui exerce son devoir en luttant contre les conséquences humainement désastreuses d'une logique administrative, guidée par les seuls principes de la répression brutale, de la suspicion générale, de la culpabilisation permanente, de l'exclusion massive et de l'insupportable paupérisation d'une frange sans cesse croissante de ses concitoyens !

Collectif Chômeur, pas chien !
Collectif Autonome de Chômeurs

POUR LA LIBERTÉ DE CIRCULATION

Collectif Sans-Ticket

Toute personne a le droit de circuler librement.

Même la Déclaration des Droits de l'Homme le rappelle ; nous vivons à l'ère de la liberté de circuler, une liberté inconditionnelle, interrompue.

Nous pouvons en effet nous déplacer tous azimut, fréquenter assidûment les aéroports, hôtels, les grands complexes urbains, aux

frais de la firme qui nous emploie (ou du contribuable). Nous virevoltons à un rythme soutenu de TGV en réceptions, de vols première classe en piscines chauffées...

Nous... Euh... Quoi donc ? ! Cette approche de la libre circulation ne vous convient pas ? Elle ne cadre pas avec votre quotidien ? Elle fait pourtant autorité de nos jours... D'ailleurs, entre le sort des "business class" ainsi que des autres privilégiés (les travailleurs) et celui des "unités de stocks superflu" (les exclus), peu de différence : les uns ont la liberté **du** marché, les autres la liberté **de** marcher...

Confortablement installé(e) dans son train, bus ou tram préféré, il/elle voit un contrôleur se présenter à lui/elle. De sa voix aimable, il lui claironne un charmant : *Titre de transport, s'il vous plaît* ! Sans sourciller, il/elle présente sa carte et elle explique : *C'est une carte de droit au transport, éditée par le Collectif Sans Ticket. Elle vous explique qui je suis, pourquoi je refuse de payer un ticket, et en quoi ce n'est pas une tentative de "fraude". Un service public digne de ce nom se doit de garantir les droits fondamentaux de tous les citoyens. La mobilité en est un. Je ne payerai plus pour voyager en train, tram, bus, tant que ce droit ne sera pas garanti à tous.*

Voici sommairement le début de dialogue que nous répétons avec les contrôleurs des différents réseaux de transports en commun de notre pays, depuis bientôt huit mois.

Nous, ce sont les collectifs Sans Ticket de Liège et de Bruxelles. Ces collectifs sont nés au mois d'octobre 98, de la nécessité pour des collectifs de chômeurs de se rencontrer. J'explique : **chômage = pas de thune** ; voyager = $!

Conclusion, pour des chômeurs et autres minimexés ou travailleurs à statut précaire, qui souhaitaient se rencontrer, s'organiser, réfléchir et vivre des choses ensemble, la solution s'imposait... Nous finançons les transports publics par notre contribution au budget de l'état, ainsi que par les diverses taxes sur notre consommation. Il est donc tout à fait légitime que nous empruntions les transports en commun pour nos

déplacements, sans avoir à subir une discrimination économique déprimante et humiliante (*Vous n'avez pas d'argent, restez chez vous !*).

Donc, depuis huit mois, lors de chaque contrôle, nous exhibons une carte intitulée *Carte de Droit au Transport*, que nous fabriquons nous-mêmes, et qui explique brièvement le sens de notre démarche.

L'acte que nous posons ***affirme*** *un droit fondamental qui est le droit à la mobilité, primant sur la "libre circulation des capitaux"* ; il **résiste** à la logique unique de rentabilité de productivité des services publics, **réfute** un système économique qui précarise, appauvrit, disqualifie ; il **défend** des conditions de travail satisfaisantes pour tous les travailleurs des transports publics, et vise à la **protection** de notre planète en prônant des transports réellement collectifs. Cette carte ne remplace évidemment pas le titre de transport habituellement nécessaire. Dès lors, face aux contrôleurs, deux situations sont possibles :

1. Malgré les apparences trompeuses (parfois pas, malheureusement), le contrôleur n'est pas d'emblée un flic et, dans certains cas, il peut même être inscrit au même syndicat que vous. Sensible à votre argumentation, ce "camarade" accepte la carte avec un petit sourire complice et vous souhaite un bon voyage.

2. Zélé et arguant du fait qu'il doit faire son boulot, que ce n'est pas son problème et que, de toute façon, si tout le monde devait... de sa main légère, il vous administre un PV dont le montant devrait vous faire passer le droit de l'ouvrir. Vous voilà donc affublé du titre honorifique de "fraudeur", votre doux billet dans la poche.

Il va sans dire que vous êtes légalement responsable de l'amande qui vous a été notifiée. Vous prenez donc individuellement le risque et la responsabilité de la revendication en acte que vous posez. Comme dans tout acte de *désobéissance civile*, la question de l'engagement revient à la personne et à son éthique. Par là même, le *Collectif Sans Ticket* n'assure en rien la réussite de cette action.

L'action du *Collectif* consiste, au-delà de moments ponctuels de sensibilisation, à récolter les amendes, dans un premier temps, pour ensuite se présenter auprès des autorités compétentes en la matière (ministère des transports, service des fraudes des différentes sociétés de transport) et faire pression afin que le droit à la mobilité des personnes devienne effectif.

Dans la mesure où nous ne voulons pas devenir des "gestionnaires d'amendes" et où la responsabilité juridique de chacun est engagée, nous attendons la présence des utilisateurs de la carte lors de ces moments de "rencontre" avec qui de droit.

Ingrid

Pétition

À tous les responsables politiques et administratifs des pouvoirs fédéraux, régionaux et communaux des transports en commun.

Nous pensons qu'il est temps que les différents responsables des services publics qui gèrent les transports en commun se mettent d'accord sur une autre politique d'accès aux transports tels le bus, le tram, le train.

Nous constatons en effet qu'une grande partie de la population (chômeurs, travailleurs salariés, pensionnés, SDF...) doit dépenser une somme considérable pour pouvoir se déplacer en toute liberté.

De ce fait, il est clair que de nombreuses personnes sont exclues de ces transports "en commun" par manque d'argent.

En outre, la sauvegarde de notre planète passe, entre autres, par des transports réellement collectifs. Il suffit de voir les effets de la pollution dans nos villes pour se dire que les transports en commun sont une des solutions.

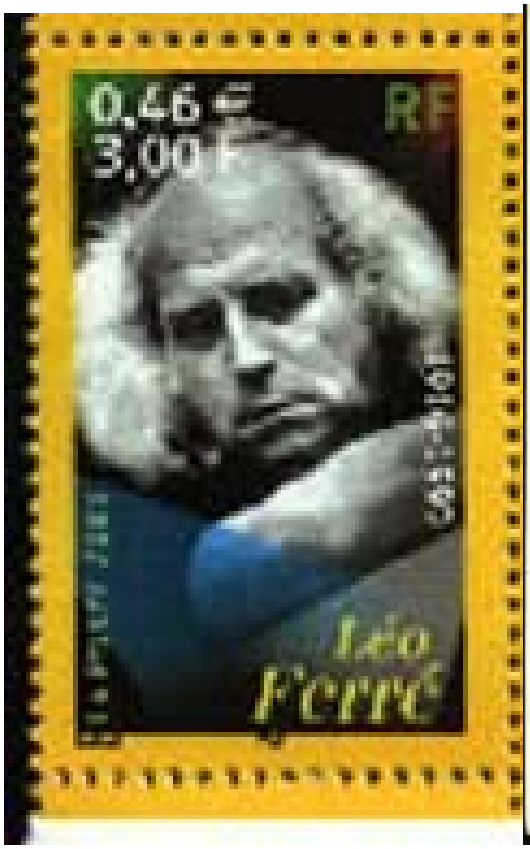
Sans entrer dans les détails (par exemple, comparer le budget pour les autoroutes et le budget pour les transports en commun) nous savons également qu'il est possibles l'heure actuelle d'offrir des services de transports en commun complètement gratuits.

Alors, qu'attendez-vous?

Par la présente, nous exigeons l'accès gratuit à tous les transports en commun.

Collectifs Sans Ticket

*** 21 rue Pierreuse**
4000 Liège
04/344.58.88
*** 167 rue de la Victoire**
1060 Bruxelles
02/539.04.55


0,46 €
3,00 F
RF
Léo
Ferré

HOMMAGE AUX FEMMES
Louise MICHEL
HOMMAGE AUX FEMMES
PREMIER JOUR
LOUISE MICHEL
PARIS
1,80
HOMMAGE AUX FEMMES

REPUBLIQUE FRANÇAISE
POSTES
1986
Louise Michel
1830 - 1905
1,80
HOMMAGE AUX FEMMES